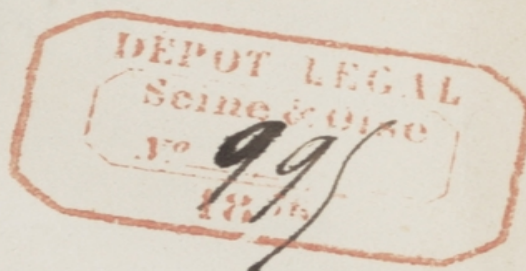


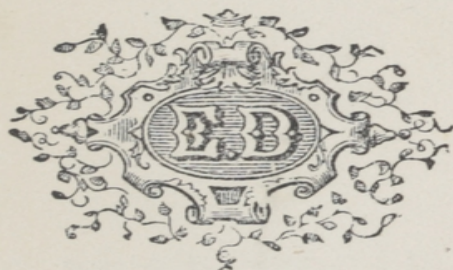
BENJAMINE



PAR



MARC-BAYEUX



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

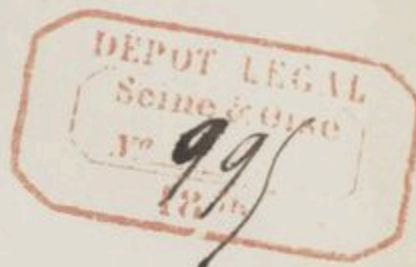
—
4876

Tous droits réservés.

BENJAMINE



PAR



MARC-BAYEUX



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
4876

Tous droits réservés.

BENJAMINE

I

EN PERDITION

Ce pays, que nous verrons plus tard s'épanouir sous le soleil, dans toute l'étrangeté de sa beauté sauvage, était alors enveloppé par la brume et par la tempête. La Hague, qui forme la partie septentrionale de la presqu'île du Continent, est le dernier débris d'un amas de rochers qui, dans les temps préhistoriques, joignait l'Angleterre au continent. La mer a continué, depuis des milliers d'années, son œuvre de destruction. Elle ne paraît pas l'avoir achevée encore, car, sans se lasser, elle attaque par la base, et détruit incessamment, les énormes masses qui forment les falaises de Jobourg.

On était au mois de mars. Les tempêtes d'équinoxe sont toujours redoutables. Mais, jamais, de mémoire de marin, on n'avait vu de pareil temps. Un seul mot peut donner l'idée de l'ouragan qui régnait dans ces parages depuis la fin de février : c'était un coup de tonnerre prolongé pendant trois semaines, et dont les habitants de la pleine terre ne peuvent concevoir la violence. Le tonnerre, les éclairs incessants ; une pluie battante, aveuglante, mêlée d'averses de grêle et de tourbillons de neige, contraignaient les habitants des côtes à se tenir dans leurs masures, portes et volets fermés. Encore les violences du vent, tombant d'en haut, pesaient d'un tel poids sur les toitures, que les charpentes cédaient, et que l'eau ruisselait jusqu'au coin des foyers. Parfois, le vent prenant une direction soutenue, balayait la brume et découvrait

l'immense horizon de la mer grisé et démontée, sur lequel l'œil errait avec stupeur. Il ne passait pas de jour que, sur tous les points de la plage, sur toute la ligne des côtes de la Manche, du raz de Sein jusqu'au Pas-de-Calais, on ne signalât la perte de plusieurs navires. Pas une barque de pêche, pas un navire de cabotage ne s'avisait de prendre la mer. Tous avaient cherché leur refuge dans les ports voisins. On les voyait entassés le long des quais, abrités par les jetées, secoués par la lame furieuse, qui déferlait jusqu'au fond des bassins. Craintifs, ils paraissaient attendre la fin du cataclysme. Mais le calme régnait sur l'Océan. Les longs courriers, qui venaient de tous les points du globe, comme vers un rendez-vous, à cet entonnoir que forme la Manche, n'avaient connaissance de la tempête qu'au moment où ils étaient saisis par elle. Le premier coup de vent ne les lâchait plus. Il fallait aller à l'aventure, à la garde de Dieu, comme disent les marins.

Dieu les gardait mal.

Toutes les côtes de la Manche, disons-nous, eurent leur part de sinistres. Au Havre, depuis quinze jours, on ne les comptait plus. A Cherbourg, la digue disparaissait sous les grandes vagues hautes de dix mètres. Cette énorme masse de pierres pouvait à peine se défendre elle-même. Les grosses pièces de marine placées en batterie étaient enlevées avec leurs affûts et roulées comme le vent roule les feuilles sèches. Loin de pouvoir savoir ce qui se passait au large, en pouvait à peine se rendre compte du sort des navires qui avaient cherché un refuge dans la rade. Le vent arrachait de la crête des vagues une poussière d'eau, menue et si intense, qu'on aurait cru voir une masse de vapeurs en ébullition sortant d'une chaudière qui viendrait d'éclater. Et pourtant, dans les ports, on avait l'appui, le refuge de tous les grands travaux exécutés depuis des siècles. Que n'était-ce pas sur les côtes, où rien ne pouvait rassurer l'homme.

En partant de Cherbourg, une route qui suit, pour ainsi dire, le bord septentrional de la Hague, après des alternatives de montées et de descentes, finit par s'élever jusqu'à une hauteur de deux cents mètres, vers un gros bourg nommé Beaumont. En cet endroit la route bifurque. On dirait les deux branches d'un compas dont Beaumont occuperait la tête. La route du nord rejoint enfin la mer en un autre endroit où se trouve un village nommé Omonville-la-Rogue. Omonville possède une petite rade foraine, un petit fortin armé de deux pièces de canon, et un bateau de sauvetage.

L'autre partie de la route marche droit vers l'ouest et s'arrête à un village nommé Auderville. Quelques travaux ont fait d'Auderville un port de refuge pour une trentaine de bateaux de pêche. La partie du promontoire, comprise entre Auderville et Omonville forme une sorte de dos d'âne, du haut duquel on aperçoit la mer de toutes parts. On se croirait presque dans une île. Mais une chose merveilleuse attire tout d'abord le regard des visiteurs qui viennent là pour la première fois : c'est le phare ; le phare de la Hague, comme le nomment les géographes ; le phare d'Auderville, comme disent les gens du pays. Il est placé à un kilomètre en mer. Blanc et net, il s'élève et se détache sur l'Océan d'une telle sorte, qu'il fait penser tout d'abord à cette comparaison du poète :

« Chandelier que Dieu place sur la grève. » Trois hommes, isolés du reste du monde, vivent là, au milieu des flots ; comme il arrive souvent qu'il est impossible de venir les ravitailler, ces hommes ont leurs provisions, une citerne pour l'eau douce, et vivent ainsi solitaires. Dès que la nuit tombe, ils allument le foyer du phare, un feu blanc intermittent, et écoutent la mer rugir. Elle les secoue d'une telle sorte qu'au sommet du phare on croit sentir le roulis d'un navire. Les grands oiseaux de mer, mouettes et goélands, affolés par la lueur du foyer, y volent comme les mouches autour d'une lampe. De leurs becs durs ils

cognent et brisent les lentilles de cristal qui n'ont pas moins de cinq centimètres d'épaisseur. Et les hommes rêvent. Parfois, ils entendent s'élever autour d'eux des voix lamentables. Un navire se perd. Il semble que le phare l'ait attiré comme il attire les oiseaux. D'autres voix répondent. Ce sont les cris des sauveteurs. Auderville possède aussi un canot de sauvetage. Toute une héroïque famille, la famille des Hue, se transmet de père en fils la mission du dévouement. Ces hommes, véritables héros, accomplissent leur devoir sans phrases. Pas un n'est décoré, pas un seul n'a une médaille, et chacun d'eux a sauvé la vie de plusieurs centaines de naufragés.

A Omonville, à Auderville, les navires en perdition peuvent encore espérer quelque secours. Il n'en est plus de même si l'on suit la côte vers le midi. Là s'élèvent les falaises de Jobourg qui, enchérissant encore sur la hauteur de Beaumont, atteignent une altitude de trois cents mètres. Ces falaises, à pic, dominant une mer irritée en toutes saisons, sont une des grandes curiosités de la France. Entre elles et l'île d'Aldernay la mer est toujours houleuse. Les cartes hydrographiques, avec quelques sondages, signalent le ras de Blanchard par cette simple, mais éloquente mention : relèvement du fond qui occasionne un fort remous. — Comprenez : s'il règne un grain, tout navire qui passe là est sûr de se perdre. Se perdre ! Au pied de ces falaises inaccessibles qu'il est impossible de gravir ; du haut desquelles aucun secours ne peut descendre. Se brayer contre d'inexorables rochers, que l'Océan seul peut attaquer. Et, en effet, ce n'est pas seulement un escarpement à pic que forment les falaises. Minées à leur base par l'incessante fureur des flots, elles surplombent dans le vide jusqu'à ce que le travail de la mine soit assez avancé pour déterminer un éboulement. Des habitations, des fermes, des villages, imprudemment construits au haut de la falaise, se sont éboulés. Reconstruits plus loin ils sont menacés de nouveau. On y reste cependant tant est grande

l'insouciance et la bravoure de ces populations maritimes. Un sémaphore, relié à Cherbourg par un fil télégraphique, se tient, là-haut, comme une grande sentinelle et fait des signaux désespérés aux navires, comme pour leur crier : n'approchez pas !

Plus au sud encore, la falaise s'abaisse ; le rivage s'échancre ; la falaise se redresse, s'abaisse de nouveau et finit par former un grand demi-cercle, une belle plage de sable fin, avec une bordure de galets. La falaise ne reprend que six lieues plus loin, à un promontoire où se trouve le petit port de Diélette. A mi-chemin de Jobourg et de Diélette, au fond de cette échancrure qu'on appelle l'anse de Vauville débouche une petite rivière dont l'ouverture forme une espèce de petit port accessible aux navires d'un certain tonnage : c'est le port de Pénitot. Pénitot peut armer une cinquantaine de barques de pêche. On peut amarrer le long de son quai huit ou dix bricks-goëlettes. La ville, puisque cela s'appelle une ville, compte 3,554 habitants, non compris une vingtaine de marins anglais, habituellement gris, dans deux ou trois auberges où ils boivent de mauvaise bière et d'excellent vin.

Pour un individu inexpérimenté, pour un gardeur de vaches, selon l'expression méprisante dont les gens de mer se servent vis-à-vis des terriens, la tempête, qui durait depuis trois semaines, paraissait ne devoir jamais finir. Mais pour les Hue, pour les sauveteurs d'Auderville, il en était autrement.

L'ouragan agonisait. Trois de ces bonhommes, effroyables échantillons de l'espèce humaine, larges de carrure, lourds de démarche, enveloppés de leurs cabans de toile goudronnée, coiffés de leur surouet, sous les larges bords duquel on voyait leur figure placide, tannée, ridée, maroquinée, percée d'yeux fins, grimpèrent d'Auderville au haut de Jobourg. La nuit approchait, la brume avait disparu. Sans que le vent eût diminué de violence, sans que la pluie, la neige et la grêle eussent cessé de tomber, sans

même que le tonnerre eût cessé de rugir, on apercevait vers l'ouest une bande claire dans le ciel. Et, de plus, sur cette bande claire, quelques petits nuages d'un blond doré révélaient un beau coucher de soleil, au large, dans l'Océan. La silhouette des trois grandes îles anglaises que, par entêtement, les Français continuent à appeler îles normandes : Jersey, Guernesey et Aldernay, se détachait âprement sur le clair du ciel. Autour des trois îles la mer était noire, lourde, furieuse. Le phare d'Auderville jetait ses premières lueurs pâles. Le phare d'Aldernay ne tarda pas à lui répondre. L'ouragan aboyait ; mais ce grand bruit permanent était grave et calme comme le silence. Les grandes vagues effarées roulaient, sautaient et venaient se tordre au pied de la falaise. Les Hue, en regardant vers Pénitot, virent, échoués sur la plage de Vauville, les cadavres de deux navires dont ils avaient à grand'peine, sauvé les équipages, et que la mer n'avait pas encore eu le temps de démolir.

Les trois marins n'eurent point besoin d'échanger une parole. A quoi bon parler, d'ailleurs ? C'était le cas ou jamais de dire : autant en emporte le vent ! Les Hue, donc, ne se dirent pas un mot ; mais, par une commune entente, ils tournèrent leurs regards vers le large, puis ils secouèrent la tête. Signe évident qu'il se passait là-bas quelque chose qui leur déplaisait. Ainsi que trois automates, ils tirèrent de leurs poches chacun une petite galette de tabac. On peut être sauveteur et héroïque, on n'en fume pas moins le tabac de contrebande que tous les douaniers du monde ne sauraient empêcher d'apporter des îles anglaises en petites galettes. Les trois marins hachèrent méthodiquement, chacun sa portion de tabac dans le creux de sa main. Les pipes furent bourrées, allumées comment ? Le diable n'en sut jamais rien. C'est un secret que gardent les marins d'allumer leurs pipes par les plus mauvais temps. Les trois bonshommes se mirent à fumer, et continuèrent à regarder le large.

En effet, pour quiconque pouvait tenir les yeux ouverts dans ce vent carabiné, le spectacle était saisissant : Un grand navire pointait à l'horizon, courant vent arrière, droit sur la falaise de Jobourg. Sa mâture était calée au plus bas, en bon ordre d'ailleurs. Pas un bout de raban qui ne fût en place. Il se tenait au vent avec sa hune de misaine et un foc, tous les ris pris dans le hunier. Mais quelque solide que parût l'attitude du navire, on pressentait qu'il était lourd et devait avoir de l'eau dans la cale. Il gouvernait mal ; et, à plusieurs reprises, en le vit faire une tentative pour changer sa route et éviter le raz de Blanchard en prenant le vent au plus près. Ces tentatives furent vaines. Le bâtiment n'obéissait pas. Les trois marins, au haut de la falaise, se regardèrent encore, secouèrent de nouveau la tête, et, pour le coup, l'un d'eux dit :

— Fichu !

— Savoir ! dit le second.

— Possible ! fit le troisième.

Et ils se reprirent, avec ténacité, à regarder le large, malgré le vent qui leur fouaillait la figure.

Le navire était encore trop loin pour que, de Jobourg, on pût voir s'il faisait des signaux. On ne distinguait que son hunier, noir sur le ciel clair, comme une grande aile d'oiseau nocturne effaré. Mais, probablement, à Guernesey, on avait vu que le navire demandait un pilote. Aussi deux ou trois embarcations se détachèrent de l'île, et, malgré l'imminence du péril, entreprirent de courir au grand bâtiment. Ces bateaux pilotes sont, généralement, des cutters qui, de loin, produisent l'effet d'une charrue. Pour cette fois, le sillon brisa le soc ; on vit disparaître dans la bourrasque les malheureux cutters qui s'y étaient aventurés. Furent-ils dévorés par la mer ? Purent-ils regagner la terre ? On n'en put rien voir. Un autre cutter, plus proche, fit une tentative en s'élançant d'Aldernay. Le sort de celui-là ne fut pas douteux. Il n'était pas éloigné de

trois encâblures qu'il était broyé comme une paille. Les hommes qui le montaient ne reparurent pas.

Et le grand navire courait toujours. Cette mer est hérissée de rochers. Quelques-uns émergent même à marée haute. Tels sont, par exemple, ceux qu'on appelle les Moines ou les Huquets. D'autres ont des noms pittoresques, comme la Tête-de-Vache, l'Homme-qui-Guette, et cœtera. Ceux-là sont les moins dangereux. On les voit. Mais il en est d'autres qui ne sont visibles qu'à marée basse, d'autres encore que la mer ne découvre jamais. Les vagues gaies sautent joyeusement sur ces pointes hérissées qui ne sont guère à plus d'un mètre de profondeur. Dans les temps de calme le remous indique le péril. Mais, quand la mer est démontée et qu'elle brise partout, les gens du pays seuls peuvent deviner l'emplacement des récifs. Les bâtiments de guerre, détachés de Cherbourg, qui viennent à cet endroit faire l'exercice du canon, n'y marchent jamais que sous petite vapeur, la sonde à la main, et un pilote à bord.

Cependant le grand bâtiment qui venait du large, emporté par le vent, courait toujours, courait comme un fou ; il venait donner tête baissée, et ne pouvait pas s'arrêter.

Au moment où il atteignait enfin la pointe sud d'Aldernay, on le vit tout à coup pivoter sur lui-même, et donner une forte bande. Il se trouva soudain immobile, ayant viré bord pour bord, le nez au large. Les sauveteurs de Jobourg comprirent qu'une tentative de mouillage venait d'être faite, et soupirèrent largement. Le hunier et le foc du bâtiment furent amenés. On put croire qu'il allait rester là, immobile et sauvé. Mais l'espérance ne fut pas longue. La chaîne ayant probablement cassé, le navire reprit sa course désordonnée, et, pour cette fois, culait à terre. Quelques minutes d'une indicible angoisse se passèrent. Une seconde tentative de mouillage eut lieu et, de nouveau, le navire se trouva immobile.

Puis la nuit se fit. Quelques instants encore on vit le fantôme noir se débattre sur le clair des vagues. La nuit devint opaque. Plus rien.

Les trois marins descendirent rapidement de la falaise. Dans la prévision des événements que pouvait amener la nuit, ils résolurent de se donner des forces. Ils entrèrent dans la première auberge qui se trouva sur leur chemin, et se firent servir un pot de phlipp.

Le phlipp est une boisson étrange, dont il est assez difficile de donner l'exacte composition. On prend un litre de cidre, aussi fort que possible. On y ajoute un ou deux litres d'eau-de-vie, du sucre, de la canelle et du poivre ; peut-être autre chose encore. La composition quelle qu'elle soit, versée dans un chaudron, est placée sur le feu, où on lui fait jeter un petit bouillon. On allume l'eau-de-vie, qu'on laisse brûler tant qu'elle veut ; on brasse le tout avec une longue cuiller de fer ; on retire du feu. Et on boit.

On ne saurait comprendre la rage que cette drogue met dans le ventre des gens qui l'ont avalée brûlante ; mais les marins des côtes ? normandes tiennent le phlipp en singulière estime. Boire du phlipp est d'ailleurs un luxe qu'on ne se permet que dans les circonstances solennelles : quand il s'agit de risquer sa peau pour un acte de bravoure, ou bien, dans une maladie sérieuse, quand on veut donner à la médecine qui vous condamne à mort un démenti formel. Il est certain que, comme avant-coureur de l'enfer, le phlipp est tout à fait capable de ramener sur la terre le moribond le plus déterminé.

Tandis que, selon la méthode des athlètes antiques, les trois sauveteurs se préparaient à entrer dans l'arène et à se faire briser les os pour la plus grande gloire de l'humanité, le grand navire noir continuait sa lutte désespérée contre la mer.

C'était le clipper Diana, de New-York, de 2,500 tonneaux de jauge. Bon navire, du reste, il était de première cote et ne comptait pas plus de deux ans de navigation.

Bel échantillon d'architecture navale, construit en vue d'une marche rapide, ce clipper pouvait soutenir la comparaison avec les meilleurs steamers transatlantiques. Solide comme un roc, un peu trop long, malheureusement, pour pouvoir virer de bord avec facilité. C'est le défaut général de ces clippers. Avec cela, installé d'après les meilleures méthodes. Quoique sa mâture fût énorme, elle était tout entière de brin. Les Américains seuls peuvent se payer ce luxe sur leurs navires.

La Diana était commandée par le capitaine Stephen Harvey, lequel capitaine Stephen Harvey, bon Yankee, excellent marin, avait pour second M. Jonathan Bing.

M. Jonathan Bing n'était ni moins bon Yankee ni moins bon marin que son capitaine. Le premier lieutenant était un jeune Français, de vingt-deux ou vingt-trois ans, nommé Paul Denise. Ce garçon d'ailleurs, sans doute par suite d'un long séjour en Amérique, avait les mêmes allures américaines que ses deux supérieurs.

Nous ne dirons rien du reste de l'état-major. Il était à l'avenant. Mais nous devons signaler un maître d'équipage, un Canadien nommé Tom, Français d'origine probablement, qui se distinguait par une certaine gaieté assez insolite dans le caractère des marins. L'équipage, cosmopolite s'il en fut, se composait de cinquante-trois gaillards qui, selon toute apparence, avaient absolument perdu le souvenir des pays qui les avaient vus naître. Il y avait des Espagnols, des Italiens, des Danois, majorité d'Anglais et d'Américains naturellement. Trois nègres pourtant, qu'on avait coutume de rouer de coups. L'un de ces nègres était le cuisinier, et fricassait assez bien.

Tel était le personnel fixe du bâtiment. Mais, pour le quart d'heure, il y avait des passagers. Sept ou huit cents Allemands infortunés, de tout âge et de tout sexe, étaient entassés dans la batterie et l'entrepont. Ces créatures, un ou deux ans avant, s'étaient avisées d'émigrer d'Allemagne en Amérique. Elles se ravisaient, à cette heure, de revenir

d'Amérique en Allemagne. Ce luxe de déplacement s'explique avec facilité. Les bons Allemands — c'était alors une coutume de trouver que les Allemands sont bons, — les bons Allemands avaient quitté leur terre natale dans l'espoir de faire fortune en Amérique.

On les avait vus sur les quais de Hambourg, d'Anvers, du Havre, campés comme des nomades et s'embarquer à bord des navires d'émigration. Ils étaient partis, ils étaient arrivés ; ils avaient, dans le libre pays d'Amérique, embrassé les industries diverses à l'aide desquelles un homme peut se déshonorer en faisant fortune. C'est le caractère allemand. Rien ne leur répugne. Il y en eut qui amassèrent un petit pécule. Cela marchait bien. On voyait luire l'aurore du jour heureux où chacun de ces honnêtes Germains aurait un capital suffisant pour se transformer en usurier.

Par malheur, la guerre de sécession éclata en Amérique. Outre que les Allemands craignent généralement les coups, aucun d'eux n'a un goût prononcé pour les dollars en papier. Ils préfèrent la monnaie ronde et sonore. C'est pourquoi chacun d'eux mit dans un sac ce qu'il avait de comptant, laissa les citoyens américains à leur besogne d'émancipation et revint en Europe. Il y en eut qui oublièrent là-bas leurs femmes et leurs enfants, tant fut grande leur hâte de partir. L'affaire leur parut de maigre importance, la caisse étant sauve ; et puis on sait bien que les Allemands trouvent partout des femmes et des enfants.

Les Américains frêtèrent alors un très-grand nombre de bâtiments pour rapatrier ces Européens fugitifs. La Diana, sous le commandement du capitaine Stephen Harvey, en prit à son bord sept ou huit cents, avons-nous dit. D'abord les choses marchèrent bien. Les passagers s'étaient installés dans l'entrepont. On leur avait fabriqué des espèces de petites chambres à l'aide de cloisons de toile. La soupe était bonne. Les pommes de terre abondantes. Quelques-uns d'entre eux avaient apporté des saucisses ;

car il est aussi difficile de rencontrer un Allemand sans saucisses que sans enfants.

A bord, la bière n'était pas chère ; ils furent heureux. Durant les premiers jours de la traversée, après qu'ils eurent payé à la mer le tribut exigible, on les entendait chaque soir, dans la batterie, au mépris de toute consigne, chanter des lieder mélancoliques à l'aide desquels ils essayaient de se rappeler la patrie absente qu'ils allaient revoir. Ces mélodies, de temps à autre, étaient coupées par les gros éclats de rire des buveurs de bière ou les hurlements d'un enfant indiscipliné.

L'arche de Noé n'était pas plus gaie. Nous pouvons même supposer qu'elle l'était moins. Ce qui gâta l'affaire, c'est qu'en approchant de la mer de la Manche, la Diana se mit à cabrioler sur de grosses vagues qui ne promettaient rien de bon. Les matelots, gens peu causeurs, prirent une attitude éloquente au dernier point ; les passagers réfléchirent d'abord, puis se turent. On fit descendre dans la batterie ceux qui se trouvaient sur le pont. Mauvais signe, grand émoi ! Le navire se secouait de plus en plus. Saisis d'effroi, les huit cents misérables, derrière leur cloison de toile, se trouvèrent repris par le mal de mer.

Pendant ce temps, le capitaine Harvey, aussi tranquille que s'il s'était promené dans les docks de Southampton, les mains dans les poches de son caban, se tenait sur la dunette et regardait le ciel. Le ciel était inquiétant. Les premières colères du vent se faisaient sentir. M. Jonathan Bing sortit brusquement du carré, grimpa l'escalier de la dunette, échangea quelques paroles rapides avec le capitaine, et dégringola lestement sur le pont.

M. Jonathan Bing était un personnage long et maigre, d'aspect sévère.

Il ne riait que dans les méchantes occasions. Quand le maître d'équipage Tom, debout au pied du grand mât, vit venir à lui M. Bing, gesticulant de ses grands bras et de ses grandes jambes, manifestant une bonne humeur insolite,

Tom jugea la situation sur-le-champ. Il prit son petit sifflet, en tira trois ou quatre modulations stridentes. C'était significatif : — Tout le monde sur le pont ! Les cinquante-trois gaillards de l'équipage, sachant déjà par eux-mêmes à quoi s'en tenir, ne se le firent pas dire deux fois. En moins de dix minutes, semblables à des singes, les matelots grimpèrent dans les manœuvres, et la Diana diminua sa toile.

Les timonniers, à la barre, serraient les lèvres, raidissaient les bras pour maintenir le gouvernail qu'ils violentaient. Ils suaient à grosses gouttes. On dut leur envoyer un homme de renfort, puis deux. Paul Denise, à son tour, monta sur la dunette et s'approcha du capitaine Stephen Harvey.

— Je crois, dit le lieutenant, que nous allons la danser, capitaine.

— Monsieur, répondit le capitaine, je me permets de vous faire remarquer que vos paroles sont inconvenantes au plus haut point. Je ne danse jamais dans ces circonstances.

Paul Denise se mit à rire. Et le capitaine, lui désignant vers tribord un autre navire qui se trouvait déjà engagé dans la tourmente, et dont le vent venait de briser le grand perroquet, saisit l'oreille de son lieutenant et la pinça jusqu'au sang en lui demandant :

Danse-t-il celui-là ?

— Non, répliqua Denise, il salue.

Stephen Harvey trouva la réponse déplacée ; cependant il ne put s'empêcher de sourire. Il haussa les épaules et reprit :

— Prenez le quart, monsieur. Je reviens dans un moment.

Le capitaine descendit lentement dans sa cabine, et revint un instant après chaussé de grandes bottes et enveloppé d'un imperméable.

Décidément, le temps se gâtait. Le vent faisait rage. Il fallut encore diminuer la voilure, caler les mâts et s'en tenir au hunier de misaine et au petit foc. Le capitaine eut

un instant la pensée de rallier le port de Brest. Puis il pensa à se jeter sur Jersey ; mais il n'était déjà plus maître de sa route : la Diana roulait et tanguait affreusement. Cet énorme colosse fatiguait à la mer, et, comme un être vivant, tremblait de tous ses membres. D'un bout à l'autre du navire, et, jusqu'aux dernières profondeurs de la cale, on entendait craquer toute la charpente.

Les gros bois de chêne et d'orme, les fines menuiseries de teck et de sapin, les boiseries d'acajou, de noyer et de palissandre, tout geignait et se lamentait.

La Diana paraissait une noix gigantesque dont une mâchoire surhumaine aurait broyé la coquille. De temps en temps, parmi les plaintes du bois, éclatait le coup sec d'un nœud qui venait de se rompre. A chaque instant, on aurait pensé que le navire se disloquait. La nuit se fit. On essaya d'allumer les feux réglementaires. Il fallut y renoncer : la mer et le vent brisaient tout.

On fuyait devant le vent. On allait. On allait. Malheureusement, on connaissait l'inévitable fin de cette course folle. L'angoisse était dans tous les cœurs. Un moment, le ciel s'illumina d'une lueur rouge intense. Les grosses vagues, lourdes et noires apparurent alors autour de la Diana. La lueur s'éteignit. Probablement, c'était un navire en détresse qui brûlait des fusées. L'instant d'après, à travers les rugissements de la tempête, on entendit trois coups de canon précipités l'un sur l'autre. Puis, plus rien. Une agonie, pareille à celle de la Diana, plus terrible peut-être se passait dans le voisinage. Une heure après, la Diana passa bord à bord d'une grosse masse noire, qu'on devina malgré l'obscurité être un autre navire en perdition. Une voix se fit entendre. Mais le vent emporta la phrase. Le capitaine Harvey, toujours à son poste sur la dunette, ne put saisir que ces mots : Résolue... Colon... Aspinwall.

Ce fut tout, et on se retrouva dans l'effrayante solitude de la mer. La nuit avançait pourtant et aucun accident grave ne s'était encore produit, lorsque soudain, au milieu d'un

redoublement de fureur du vent et de la mer, une lamentation furieuse et désespérée sortit des flancs du bâtiment. Paul Denise se précipita dans la batterie. Un coup de mer venait de défoncer un sabord.

Les huit cents passagers, épuisés d'angoisses, succombant sous le mal de mer, se tenaient couchés ; pleuraient et geignaient, regardaient d'un air abêti les fanaux accrochés çà et là, secoués au hasard par le roulis et le tangage et projetant au hasard de grands pans de lumière et d'ombre où apparaissaient et disparaissaient tour à tour des figures livides et désespérées.

Tout à coup un choc violent avait ébranlé tout le navire. Un sabord était défoncé, disons-nous. Par l'ouverture béante les flots, comme une meute qu'on fouille pour l'hallali, se précipitèrent sur les passagers, ainsi que dans une réserve de chasse. A l'effroyable cri que poussèrent les malheureux Allemands, Paul Denise était accouru. Il vit le désastre. Avec une énergie indomptable il imposa le silence et le calme à ces effarés. Le navire se remit à rouler en silence. On entendit seulement les coups de hache et de maillet du charpentier qui réparait l'avarie, et les clapotements sinistres de l'eau qui roulait çà et là dans l'entrepont, que l'on s'efforça d'abord d'éponger. Tous les passagers pataugeaient, désespérés, trempés jusqu'aux os ; et se remirent à crier.

De la sorte on alla encore pendant deux heures. La violence de l'ouragan était telle que, sur le pont, il fallut amarrer les hommes de l'équipage. Le vent rugissait, claquait de telle sorte, qu'on avait dans l'oreille le même tintement que produiraient une centaine de cloches. Et, de temps à autre, les taquinerie de la rafale appliquaient sur la figure des coups qui cinglaient comme d'énormes giffles.

Tous les agrès du bâtiment gémissaient avec une grande voix sonore comme le roulement d'un orgue de cathédrale. Les timonniers se relevaient sans cesse. Brisés de fatigue,

ils se couchaient sur le pont dès qu'ils avaient quitté la roue du gouvernail.

Un moment on crut démêler une lueur vers l'horizon ; un phare peut-être. Mais la brume était si intense qu'il était difficile de s'en rendre compte. Paul Denise cria :

— Un homme dans la mâture !

Il s'en présenta dix ; on dut faire un choix. L'homme grimpa. On entendit un gémissement étouffé, le bruit d'une chute : un cadavre roula sur le pont, disloqué, broyé parla lame !

— Un homme dans la mâture !

Personne ne répondit, pour le coup.

— Alors, moi ! dit Denise.

Il grimpa. La voix du timonnier domina un instant le bruit de la rafale ; celle de Denise répondit :

— All righth

— Tout va bien. C'est-à-dire tout allait comme il plaisait à la mer et au vent de le mener. Le capitaine Stephen Harvey se cramponnait au mât d'artimon, serrait les lèvres et les poings, et se tenait prêt à tout événement. Un énorme coup de mer balaya ensemble les trois embarcations amarrées sur le flanc de tribord. Ce fut comme un rêve. Un cri désespéré se fit entendre. C'était un matelot qui, se trouvant là, était lancé dans l'éternité.

— Un homme à la mer ! rugit le capitaine.

Personne ne bougea. A quoi bon, en effet ? C'était bien fini pour celui-là.

Et la même voix lamentable du timonnier reprit :

— All right !

All righth ! répondit Denise dans la hune de misaine.

Va toujours ! va toujours ! jusqu'à ce que la mer te dévore, ou jusqu'à ce que les rochers te brisent. L'infini, l'inconnu, plus terrible encore, tenait désormais le grand navire avec ses huit cents existences humaines. Les grands flots échevelés passaient et repassaient, secouant dans la nuit leurs crêtes humides, avec des lamentations de furies

désespérées. Le vent chantait un De Profundis formidable. La fosse était ouverte. On n'avait qu'à se laisser couler au fond.

Et alors, on vit une petite lueur semblable à un feu follet, émerger du grand panneau. Cela dansait, sautait, cabriolait. Cela était simplement une lanterne que portait M. Jonathan Bing. Malgré les éléments déchaînés, M. Jonathan Bing et sa lanterne tinrent bon. L'un portant l'autre, ils se dirigèrent vers la dunette, et M. Jonathan Bing aborda résolûment le capitaine Harvey.

— Nous avons une voie d'eau.

— Hein ! fit le capitaine, qui n'avait pas entendu, ou n'osait pas entendre.

— Deux pieds d'eau dans la cale ! cria M. Jonathan Bing.

Le capitaine ne répondit pas d'abord.

— Êtes-vous sûr ? dit-il au bout d'un instant.

— Peut-être plus, répliqua M. Jonathan.

— Alors, aux pompes.

Cette nouvelle était terrible. Outre ses passagers, la Diana avait dans sa cale un millier de balles de coton, marchandise très-susceptible de boire l'eau et de ne pas la rendre. Il fallait arrêter l'envahissement de la cale.

Les pompes ! cela est facile à dire, et à terre cela paraît tout simple. En mer, c'est autre chose. Par bonheur, cependant, et par extraordinaire, les pompes de la Diana étaient en bon état. Circonstance notable, car, sur cent navires, il n'y en a pas cinq qui puissent se vanter d'un tel avantage. La Diana était un navire modèle, un excellent bâtiment. Meilleur encore était le lieutenant Paul Denise, car l'ordre était à peine donné par le capitaine, qu'il avait installé l'équipe des pompes. M. Jonathan Bing, qui courait à la besogne, en jeta sa lanterne de découragement. Il pensa que, pour sûr, Paul Denise lui ferait du tort dans l'esprit de son capitaine et de ses armateurs.

On pompa. Une heure durant, les passagers, tenus en éveil, entendirent le bruit sourd des pompes montant et

descendant. Ils se communiquèrent les uns aux autres la nouvelle terrible : il y avait une voie d'eau ! On allait couler bas !

Au bout d'une heure, Tom, le maître d'équipage, étant descendu dans la cale, constata qu'au lieu de deux pieds d'eau, on en avait trois. Le désespoir s'empara même de Jonathan Bing. Le capitaine Harvey fut prêt lui-même à s'y abandonner.

Pendant une heure, ce fut de toutes parts un tumulte indescriptible. Le jour pointait, si on peut appeler jour cette lueur blafarde dans laquelle les flocons de neige, qui paraissaient noirs, tourbillonnaient comme des débris de papier brûlé. Paul Denise avait réussi à installer une pompe à incendie, grâce à laquelle on parvint à maintenir l'eau de la cale à son niveau. L'eau ne gagnait rien, mais aussi elle ne perdait rien.

Ce matin-là, les Allemands durent se passer de soupe. Il ne pouvait être question de cuisine. On cassa des biscuits dans le vin ; on distribua un quart de rhum à l'équipage et aux passagers.

Vers midi, les hommes qu'on tenait aux pompes étaient définitivement rendus. Ils refusèrent le service. Ni les prières, ni les menaces ne purent les obliger à surmonter leur découragement. M. Bing recourut alors aux grands moyens. Le revolver au poing, il voulut contraindre un Maltais à se lever et à travailler. Le Maltais lui répondit par un coup de poing.

M. Bing répliqua d'un coup de revolver. Cela refit un peu la discipline. Dix minutes après, une lame broya la tête de l'un des travailleurs sur la pompe même : signal d'une insurrection nouvelle.

Il fallut avoir recours aux passagers, du moins à ceux d'entre eux qui étaient encore valides.

La journée se passa dans ces angoisses. Vers le soir, on constata quatre pieds d'eau dans la cale.

Enfin quelqu'un cria : la terre ! La terre. C'est-à-dire la perte certaine ; personne, dans l'état-major et dans l'équipage, n'eut un moment d'illusion. Les passagers étaient fous de joie. La nuit se faisait. C'est à ce moment que, du haut des falaises de Jobourg, les trois sauveteurs aperçurent le navire en perdition.

On fit les signaux pour appeler un pilote. Nous savons quel en fut le résultat. Toute espérance étant perdue de ce côté, il ne restait plus qu'une chance. Essayer de prendre le mouillage. Paul Denise proposa cette dernière tentative au capitaine.

— C'est une folie ! répondit celui-ci.

Cependant il donna des ordres. Le fond paraissait bon. L'ancre, détachée du bossoir, fila en entraînant la chaîne. La chaîne énorme, dont chaque maille avait un demi-mètre de longueur, ripait dans les écubiers, arrachant des étincelles et de la fumée. L'ancre mordit. Le navire pirouetta sur lui-même et fit tête à l'ouragan. Immobile au bout de sa chaîne, il palpitait. On amena le hunier et le foc. Tout le monde, à bord, se posait la question anxieuse :

— Tiendrons-nous ?

La réponse ne se fit pas attendre. Tandis qu'on parait à mouiller la seconde ancre, la chaîne fatiguait, se tendait, s'allongeait. Un coup sec, violent, se fit entendre ; la chaîne était cassée.

En un instant, on fila de cent mètres vers la terre.

— Mouille !

La seconde ancre descendit vers le fond. Nouvel arrêt. Nouvelle angoisse. La seconde ancre tenait bon. Mais, tiendrait-elle longtemps ? Là était la question. On n'avait plus à bord que des ancres trop faibles pour offrir une ressource sérieuse. Il est vrai que, malgré le capitaine Stephen Harvey, les armateurs de la Diana avaient embarqué une ancre de nouveau modèle, une ancre articulée. Mais le capitaine faisait peu de cas de ces mécaniques. L'ancre en question, amarée près du cabestan,

appartenait au système Parret. On se résigna à l'employer. Mais on s'aperçut alors que la chaîne cassée était trop courte. Une vieille chaîne, énorme et rouillée, gisait à fond de cale. Aller la chercher sous les quatre pieds d'eau ? Chose impossible. Le lieutenant Denise se dévoua. Une heure après on avait halé la vieille chaîne sur le pont.

La nuit était faite. On n'entendait plus rien que les rugissements de la mer ; et, vers l'avant du clipper, les coups de marteau qui remaillaient la chaîne. Cette troisième ancre, mouillée à temps, présenta un point d'appui, que l'on crut d'abord inébranlable. On fila les deux chaînes assez pour les rendre égales. Et le navire tint bon.

— Sauvés !

Pas encore. Nous avons dit que, bien que la rafale n'eût pas cessé de faire rage, la brume avait disparu ; on voyait assez bien les feux des deux phares d'Aldernay et de La Hague. En les regardant attentivement, au bout de quelque temps on s'aperçut que l'un filait vers le bossoir de tribord et l'autre vers le bossoir de babord. Chose évidente et bien faite pour désespérer : le navire chassait. Le fond ne tenait pas. Montre en main, minute par minute on pouvait calculer l'espace incessamment diminué qui séparait encore la Diana des rochers où elle devait se briser. Rien à faire, dès lors.

La nouvelle sinistre se répandit dans l'équipage et parmi les passagers. On refusa de travailler aux pompes. L'insurrection devint flagrante. L'un des nègres sortit du poste de l'équipage tenant une bouteille de rhum à même laquelle il buvait à plein goulot. Les soutes étaient défoncées. On chercha une consolation dans l'alcool. Puisqu'il fallait mourir, on voulait mourir gaiement, on voulait mourir abruti. Des chansons bachiques et obscènes, des vociférations sans nom répondirent aux hurlements de la tempête.

Dans l'entrepont, les femmes effarées se turent et serrèrent leurs enfants dans leurs bras. Vainement les

officiers essayèrent de lutter contre le délire universel. Les hommes, ivres, avaient des ricanements idiots. Et le capitaine Stephen Harvey, les yeux fixés sur le feu des phares, se sentait rouler dans un abîme, avec la pensée désolante que huit cents existences humaines, dont il était responsable devant Dieu, allaient disparaître avec lui.

Dans cet effarement général, on entendit alors, dominant le bruit de la tempête, un autre bruit, faible d'abord, mais se renforçant de minute en minute. C'était la mer qui déferlait sur les rochers. Étaient-ce les rochers inexorables ? Était-ce la terre qui pouvait offrir un asile ? Question. En tout cas le dénouement parut proche ; c'était l'instant des dévouements suprêmes : on le sentait. Tous les passagers qui conservaient un reste de vigueur étaient montés sur le pont ; mêlés à l'équipage ils formaient une foule tumultueuse, qui criait et hurlait, incessamment assommée par la lame.

Seul, sur la dunette, le capitaine Stephen Harvey conservait son sang-froid. Il vit, ou plutôt il devina, deux ombres d'hommes qui s'approchaient de lui.

— Capitaine, dit Paul Denise, nous culons à terre, et, dans cinq minutes, nous serons perdus.

— Peut-être, monsieur, répondit le capitaine.

Et il lui indiqua du geste d'étranges et folles lueurs qui s'agitaient sur une plage, probablement voisine, indiquant qu'on s'efforçait de venir à leur secours.

Au même moment, débouquant du Nez de Jobourg on voyait, dans une lueur de vapeurs, éclairée par des reflets de foyer, la cheminée d'un remorqueur qui rougeoyait tout en s'approchant.

— Peut-être ! répéta M. Jonathan Bing.

— En tout cas, reprit Denise, on pourrait essayer de porter une amarre à terre, afin d'établir un va-et-vient.

— L'homme qui fera cela, dit tranquillement le capitaine, est un homme aux trois quarts perdu.

— Je suis prêt, capitaine, dit le jeune lieutenant.

— J'allais faire la même proposition, affirma M. Jonathan Bing.

— Je l'ai faite, riposta Denise.

— D'accord, conclut Stephen Harvey. M. Bing, veuillez vous tenir en repos. Si vous voulez me rendre un service, vous pouvez aider M. Denise pour l'armement d'un canot. Tâchez de trouver six hommes, s'il nous en reste, pour courir l'aventure.

Le capitaine, debout à son poste, vit les deux ombres de Denise et de Jonathan s'éloigner. Un canot se trouva à la mer, avec six hommes aux avirons. Paul Denise, tenant en main le bout de corde du va-et-vient, était prêt à s'affaler dans le canot, quand il sentit une main solide se poser sur son épaule.

C'était M. Jonathan Bing qui lui souffla à l'oreille :

— Hardi, garçon ! Tu trouveras une bouée que j'ai mise sous le banc.

— Hé ! fit Denise.

— Dieu te garde ! conclut Jonathan.

Le canot, les six hommes, et Paul Denise tenant l'amarre, tout cela disparut dans la bourrasque.

II

ALMA PARENS

Le canot, en s'éloignant de la Diana, marcha péniblement, droit à la lame. Denise tenait la barre et, plutôt par instinct qu'autrement, il réussit à éviter tous les coups de travers qui l'auraient infailliblement perdu. En de certains moments, soulevé par les colères de la vague, il se sentait en l'air, tandis que les hommes du canot étaient sous ses pieds ; puis il devinait que les hommes étaient sur sa tête, tandis que lui plongeait.

Du reste, pas un mot. On nageait avec énergie. D'instant en instant on se rapprochait de l'endroit d'où partait cette grande clameur qui faisait croire au voisinage de la terre. On devait y toucher presque, car la clameur devenait assourdissante. Et alors se produisit un événement sur lequel Denise n'avait pas compté. Brusquement saisi par de grosses lames, le canot fut jeté en l'air, retomba, tournoya. Tous ceux qui étaient à bord furent aveuglés.

— Maladroit ! s'écria Denise.

Il mettait cet accident sur le compte d'une fausse manœuvre.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage ; pas même de penser. Il se trouva au fond de l'eau, ayant lâché l'amarre et tenant instinctivement une chose quelconque qui se trouvait à sa portée. D'un élan vigoureux, il revint à la surface et respira bruyamment. Il se sentit pris aux jambes par un matelot qui se noyait. D'un coup vigoureux il se débarrassa de l'étreinte, roula de nouveau au fond de l'eau, revint encore au grand air, vit autour de lui des masses

informes qui s'agitaient et s'aperçut qu'il tenait la bouée que M. Jonathan Bing avait déposée dans le canot.

Il s'y cramponna avec énergie, tout en essayant de nager avec un bras. Les flots le repoussaient aux flots, à l'aventure ; il lui était impossible de se diriger. Comment l'eût-il fait ? Dans cette obscurité profonde, aveuglé par les coups de mer, ignorant absolument de quel côté se trouvait la terre, Denise ne pouvait que se confier à l'aventure, et attendre.

Sans la bouée, il aurait été perdu vingt fois. Les forces menaçaient de lui manquer ; il nageait, il se reposait sur la bouée, se remettait à nager, sans but, sans espoir. Allait-il vers la pleine mer ? Allait-il vers la terre ? Il n'en savait rien. Mais, avec l'instinct bestial de l'animal qui veut son salut, il luttait désespérément.

Cela dura une heure. Deux heures. Quatre heures peut-être. La jeunesse et la soif de la vie donnaient au lieutenant de la Diana une force surhumaine. Et puis le vent tomba. En levant les yeux vers le ciel, Denise entrevit la voûte céleste, parsemée d'étoiles, sur laquelle les derniers nuages de la tempête se traînaient. La lune se leva claire. Ce fut une illumination merveilleuse.

Une grande nappe d'argent s'étalait sur les flots, tumultueux encore des dernières commotions de l'ouragan. Denise fit un effort suprême ; il s'éleva au-dessus de la vague jusqu'à la ceinture, et regarda. En un instant il vit autour de lui, la mer d'abord, la mer immense et furieuse encore. Et, sous le ciel clair, un rivage étrange, hérissé de rochers, un ensemble inouï de formes bourruées et effrayantes. Et cela, de tous côtés. Les lueurs mouvantes des phares s'agitaient sur l'horizon infini. Il essaya de voir si la Diana était à sa portée. Il ne la découvrit pas. Depuis longtemps, sans doute, il en était loin.

Et pourtant, malgré l'angoisse qui lui serrait le cœur, malgré le désespoir que lui causait la perte de son navire,

malgré la mort imminente, Denise eut comme un frémissement de joie.

Cette terre qu'il voyait, tout inhospitalier et menaçant que fût son aspect, cette terre, c'était la France ! C'était la patrie.

La patrie, quoi qu'en puissent dire les sceptiques, n'est point un vain mot. Sans doute, les Anglais aiment autant les bords de la Tamise, que nous autres, Français, nous aimons les bords de la Seine. Et il est probable qu'il en est ainsi de tous les peuples, chacun aime le sien. Et il est certain que, dès l'antiquité la plus haute, il en a été ainsi partout. Ceux qui n'ont point vécu à l'étranger ne peuvent comprendre ce que devient la patrie quand on en est séparé depuis longtemps.

Loin de s'habituer à la terre étrangère, l'homme finit par la prendre en horreur et, ce qui est pis, en dégoût. Le langage qu'il entend autour de lui n'est pas sa langue maternelle. Les objets qui l'entourent ne sont pas ceux qu'il sait aimer. Les hommes n'éveillent plus chez lui aucune sympathie. Le ciel lui-même lui paraît hostile. Il faut revenir à l'endroit où on a été bercé dans son enfance. Les Romains s'écriaient : « Italie ! Italie ! » Nous, nous crions : « France ! » C'est le même sentiment.

Il y avait douze ans que Paul Denise avait quitté la France. Paul Denise était un enfant de l'amour. Puisque c'est de ce nom que l'on désigne les enfants nés d'une action par laquelle un homme commet un crime un peu plus abominable que s'il assassinait une femme.

Bref, Denise Blanchet, petite grisette de Granville, avait été séduite, ces choses-là se voient, par un commis-voyageur.

La fille se trouvant enceinte, le commis-voyageur alla porter ailleurs ses belles moustaches et ses belles manières. De telle sorte que Denise Blanchet, toute seule, fut responsable, devant la société, de la naissance illégale d'un enfant du sexe masculin.

On le baptisa : on n'a point encore imaginé de refuser le baptême à ces sortes de parias. Il fut nommé Paul ; auquel nom de baptême, selon une coutume assez générale dans le pays, on ajouta le prénom de sa mère comme nom de famille. Cela fit Paul Denise.

Paul Denise, pendant dix ans, vécut de pain bis que sa mère gagnait dans une fabrique d'épingles. Il vécut surtout de la grâce de Dieu, ou du diable, car il est assuré que les hommes n'eurent pour lui aucune charité. A dix ans, comme il faisait des courses, moyennant deux sous sur le port de Granville, il s'avisa de regarder un brick, l'idée lui vint de se faire mousse. Le voilà parti sans dire un mot à sa mère. Le brick allait pêcher la morue à Terre-Neuve.

Ce que Denise reçut de coups pendant la traversée ne se peut imaginer. Il est probable qu'il en aurait reçu encore davantage à Terre-Neuve. Mais, par bonheur, le brick se perdit corps et biens. De toutes les personnes embarquées à bord, une goëlette anglaise, qui passait là, ne put sauver que Paul Denise et un chien barbet. Nous ignorons absolument ce que devint le chien. Nous sommes fondés à penser que son existence fut heureuse.

En général, les animaux qui vivent à bord des navires sont bien traités ; mais le sort de Paul Denise devint lamentable. Quotidiennement roué de coups, il passa de la goëlette sur un trois-mâts, apprit l'anglais, fit une vingtaine de milliers de lieues dans le Pacifique, pêcha la baleine, fit la traite des nègres et, à seize ans, se trouvait être un des matelots les plus surprenants qui naviguassent sur les surprenants navires de la grande République américaine.

Il ne recevait plus de coups. Mais il fit trois ou quatre fois naufrage, et faillit être mangé par un chef des îles Fidji. Il se tira d'affaire en assommant le chef. Finalement, il s'amassait un pécule.

Comme il n'avait pas de grands vices, qu'il ne buvait pas, qu'il ne jouait pas, il envoyait, de temps en temps, à sa

mère, des sommes assez rondes pour que la pauvre femme travaillât un peu moins et vécût un peu mieux.

En Amérique, dès qu'un homme d'une certaine valeur est doué d'énergie et de persévérance, qu'il ne répugne pas à la besogne, il est sûr de faire son chemin. Denise, étant travailleur, se fit une belle éducation maritime. A vingt ans, il devint maître au cabotage et navigua, tant bien que mal sur un brick qui valait mieux que celui sur lequel il avait reçu tant de coups. L'occasion s'offrit pour lui de passer à bord de la Diana en qualité de lieutenant. Il fit avec elle, déjà en compagnie du capitaine Harvey et de M. Bing, deux grands voyages dans les mers du sud. Au retour, à New-York, les armateurs lui offrirent le commandement d'un autre navire. Paul Denise refusa. Il savait que la Diana devait se rendre en Europe. Il s'était habitué aux bizarreries de M. Bing, aux sévérités du capitaine Harvey ; par-dessus tout il aimait son navire. Et puis, ce qui était plus encore que le reste, ce voyage en Europe était une occasion de revoir enfin sa mère.

Denise partit donc plein de joie et d'espoir. Il avait une ceinture bien garnie de dollars, un portefeuille assez fourni de bank-notes. La traversée fut pour lui un enchantement. Déjà presque riche ; à vingt-trois ans, entouré de l'estime de tout le monde, soutenu par l'amitié de quelques-uns, revenir en France, revoir sa mère, avoir la perspective, pour le prochain voyage, de prendre lui-même le commandement d'un grand navire, et peut-être de la Diana, que pouvait-il souhaiter de plus ? Que pouvait-il demander ?

Il aurait pu demander de n'être point accueilli en vue des côtes de France par une épouvantable tempête. Il aurait pu demander de ne pas se trouver livré aux caprices de la pleine mer, sous la nuit immense, avec une bouée pour unique chance de salut.

Présentement, brisé de fatigue, prêt à s'abandonner, il se sentait bousculé et assommé par les grosses lames qui

roulaient encore furieuses. Il se tenait cramponné à la bouée par un effort inconscient et machinal. Quelques instants encore, et il allait céder.

Mais voilà que, soudain, il sentit le fond sous ses pieds. Cela lui rendit de la vigueur. Il lâcha la bouée et se remit à nager. Une vague l'enleva, une autre le ramena. Il sentit le fond de nouveau. Après des alternatives nombreuses d'efforts et de désespoir, puis d'espérances nouvelles et de découragement. Il parvint à prendre pied un moment.

La mer le ressaisit. Avec une énergie désespérée, il reprit pied et se crut sauvé, lorsqu'un dernier flot, haut, énorme et lourd, qui roulait avec un grand fracas de galets, tapa Denise sur la nuque d'un coup formidable, le poussa avec violence et lui fit perdre la respiration. Le malheureux naufragé tendit les bras en avant, essaya de fuir. Dix mètres à peine le séparaient de la terre. Mais, sans qu'il pût se rendre compte de ce qui lui arrivait, il se trouva saisi par une force surhumaine, ressentit une étrange secousse, se coucha, ferma les yeux et perdit connaissance :

Pour le coup, tout était bien fini. Derrière les sommets de la falaise de Jobourg et des coteaux de Vauville, l'aurore rose se levait dans un ciel serein, et d'une limpidité telle qu'on n'aurait jamais pensé que cet azur ineffable avait pu recevoir le vent d'une bourrasque. Dans un grand et solennel silence, la terre regardait la mer, et la mer, essoufflée, roulait majestueusement ses larges vagues aux pieds de la terre.

Sur la plage de Vauville, vers Pénitot, on voyait un énorme navire noir échoué, démâté, abandonné. Déjà la mer roulait au bord sept à huit cadavres. Les goëlands et les mouettes se promenaient par bandes le long du flot. De temps à autre ces oiseaux s'élevaient et tournoyaient en poussant des cris sinistres. Les églises des villages sonnèrent l'Angelus. La fumée s'élevait en colonne au-dessus de quelques chaumières.

Et voilà que, soudain, le soleil succédant à l'aurore, illumina le ciel de ses rayons splendides. La grande lueur joyeuse monta dans l'infini. La mer se tut.

Un paysan, qui cheminait derrière une haie se mit à chanter.

Et les oiseaux pépiaient dans le matin.

III

COMMENT M. PINCE FIT UNE TROUVAILLE

M. Pince — Gustave, — que nous avons le bonheur de rencontrer au moment où il sort de chez lui, n'était point un homme ordinaire. D'abord il avait ceci de bon, et nous dirons même de recommandable, que, dans un pays où les hommes sont généralement de petite taille et toujours vêtus de noir, M. Pince apparaissait vêtu de gris et d'une taille imposante. Il avait passé, et de beaucoup, l'âge périlleux de la cinquantaine.

Grâce aux soins excessifs qu'il prenait de sa personne, il semblait toujours avoir cinquante ans. De plus, il passait pour vertueux, très-vertueux. Nous saurons plus tard ce que valait cette réputation. Ce que nous pouvons dire, quant à présent, c'est que M. Pince (Gustave) était éditeur à Paris, et, à Vauville, propriétaire. Sa librairie avait éprouvé des chances diverses.

On avait parlé vaguement de mauvaises affaires, de créanciers intraitables, d'arrangements qui avaient empêché des faillites ; mais c'étaient de mauvais bruits, de pures menteries, car M. Pince s'était toujours retrouvé debout, homme estimable et estimé, propriétaire de la plus jolie maison de Vauville, à une lieue de Pénitot.

Un détail fera comprendre toute l'économie d'existence de cet homme. Dans ce pays où le vent est violent, les pluies fréquentes et torrentielles, il est prudent d'avoir des doubles fenêtres, lorsque les maisons ont la façade tournée vers la mer. Or, seule avec la maison de l'abbé Miget, curé de Vauville, la maison de M. Pince avait des doubles fenêtres. Il y dormait, douillet, confiant dans les soins d'une

gouvernante nommée Alméria. Bien entendu, quand les exigences de sa librairie ne le retenaient pas à Paris.

A Vauville, il se levait de bonne heure. Cela convient à un homme vertueux et irréprochable. En toutes saisons, il prenait son chocolat à sept heures du matin. Il regardait, du seuil de sa porte le temps qu'il faisait, toussait. Puis, après avoir toussé, il sortait si le temps était beau, et retournait se coucher si le temps était mauvais.

Le piéton de la poste, chaque matin, lui apportait des masses de papiers. C'étaient des épreuves d'imprimerie, des journaux, quelques lettres.

Ce matin-là, comme le temps était splendide, M. Pince, qui n'était point sorti depuis quinze jours, se résolut à faire une promenade.

Bien emmitouflé, car le matin était frais, on le vit arpenter la rue de Vauville et se diriger vers le chemin de la Crecque.

Le chemin de la Crecque, coupant à angle droit la rue de Vauville, descend directement vers la mer, bordé d'un côté par la falaise, et de l'autre par une sorte de petite rivière. Il tire son nom d'un amas de rochers qui se trouvent à quelque distance sur la plage, couverts à la haute mer, découverts à marée basse.

Au coin de la rue de Vauville et du chemin de la Crecque, M. Pince fit la rencontre de l'abbé Miget. L'abbé Miget était un prêtre maigre, qui passait pour ladre et pour riche. Régulièrement il disait sa messe à huit heures. Il sortait de son presbytère à huit heures moins un quart pour se rendre à l'église. Il parut singulier à M. Pince que l'abbé Miget se trouvât par les chemins à sept heures du matin. M. Pince salua l'abbé Miget, qui lui rendit son salut ; et, comme M. Pince était naturellement curieux, il aborda l'abbé afin de s'enquérir des motifs qui le faisaient voyager de si grand matin.

— Monsieur le curé, fit M. Pince, avez-vous eu quelque malade, quelque moribond ?

— Peuh ! fit l'abbé pour toute réponse.

— Est-ce par partie de plaisir que vous êtes allé prendre le frais ?

— Peuh ! fit encore l'abbé.

— Hem ! reprit M. Pince qui parut tousser.

Tous deux se regardèrent. M. Pince tira méthodiquement de sa poche une fort jolie tabatière d'or, la tourna et la retourna entre ses doigts osseux. L'abbé tira, de son côté, une tabatière d'argent ; il l'ouvrit et la présenta à M. Pince. D'une main, M. Pince puisa une large prise dans la tabatière du curé, et se bourra le nez, tandis que, de l'autre main, il remettait sa propre tabatière dans sa poche.

Il avait économisé son tabac.

L'abbé sourit finement. Même il haussa imperceptiblement les épaules. Puis, comme M. Pince continuait à le regarder d'un air interrogateur, l'abbé reprit :

— Je viens du château.

— Si grand matin ? dit M. Pince.

— J'y ai passé la nuit, près de Madame la marquise, continua doucement l'abbé. M le marquis, comme vous le savez sans doute, est à Cherbourg depuis hier matin.

— A Cherbourg ! fit M. Pince on riant.

— A Cherbourg, affirma l'abbé.

— J'aurais pensé, fit M. Pince, qu'il était plutôt à Merville.

— Pourquoi ? interrogea l'abbé d'un air innocent.

— Peuhl fit à son tour M. Pince.

— Je ne comprends pas bien, dit l'abbé.

— Peuh ! fit encore M. Pince, qui tenait à se venger, apparemment.

Il y eut un moment de silence. Ces deux hommes, également fins, se regardaient en clignant de l'œil. Puis l'abbé reprit la parole.

— Je vous disais donc que M. le marquis est à Cherbourg depuis hier matin. Hier au soir, comme cela m'arrive

souvent en sortant de la conférence, je me suis arrêté au château. Et puis, il faut vous le dire, le vent avait retourné mon parapluie, il pleuvait à verse, et je voulais me sécher un peu.

— Fort bien ! approuva M. Pince.

— J'ai trouvé madame la marquise dans un état très-alarlant, continua le curé.

— Elle avait peur de la tempête ?

— Oh non ! vous savez que c'est un caractère. Mais enfin je dis qu'elle était dans un état alarmant. Elle criait et pleurait. Elle éprouvait d'étonnantes angoisses. On aurait pu croire qu'elle savait quelqu'un qu'elle aimait beaucoup dans un grand péril.

— Vraiment ?

— La Providence, fit l'abbé avec onction, la Providence a ses desseins impénétrables. Madame la marquise me pria de rester près d'elle ; j'y consentis, voulant lui apporter quelques consolations. J'espérais d'ailleurs me retirer au bout de quelque temps. Mais l'état de madame la marquise devenait de plus en plus alarmant. J'ai dû passer la nuit tout entière auprès d'elle.

— Vous avez de la chance, monsieur le curé ! dit cyniquement M. Pince.

L'abbé Miget ne parut pas s'inquiéter de l'épigramme, ni même la comprendre. Il continua :

— J'ai engagé madame la marquise à recourir à la prière. Nous avons prié tous les deux. Dehors, le temps était si épouvantable, que véritablement il n'y avait pas autre chose à faire qu'à prier pour les pauvres voyageurs qui sont sur la mer. La tempête semblait vouloir déraciner le château... Ah ! monsieur Pince, dit l'abbé, avec un redoublement d'onction, la religion est une grande consolatrice... Par malheur, madame la marquise était tellement agitée, elle était dans un si grand trouble, qu'elle oubliait de répondre aux litanies.

— Diable ! dit M. Pince.

— Et, reprit l'abbé, comme je le lui faisais remarquer, savez-vous ce qu'elle me répondit ?

— Je ne m'en doute pas.

— Elle me dit d'aller me promener !

— Vous promener ?

— Absolument.

— Par un temps pareil !

— Par un temps pareil, monsieur Pince.

— Cette petite Benjamine est folle, dit M. Pince.

— Madame la marquise de Kergal, rectifia posément l'abbé, n'était pas folle. Elle avait ses nerfs, voilà tout. J'ai cessé de dire les litanies, et j'ai essayé de la consoler. Je vous le répète, monsieur, la religion a une grande puissance. Vers trois heures du matin, madame la marquise s'est endormie.

— Tranquillement ? interrogea M. Pince.

— Non, répondit l'abbé ; l'important est qu'elle dormait. Mais elle criait tout en dormant.

— Alors, reprit M. Pince, je ne vois pas...

— Enfin, continua l'abbé, elle dormait, et c'est déjà quelque chose. Son agitation n'a cessé qu'à la pointe du jour. En ce moment, elle dort très-tranquillement ; j'ai pu la quitter en la confiant aux soins de sa femme de chambre. Et je vous souhaite bien le bonjour, monsieur.

L'abbé s'éloigna, après avoir salué cérémonieusement M. Pince, qui, de son côté, lui fit un signe amical. Et, tandis que l'abbé trottinait vers son église, M. Pince s'engagea dans le chemin de la Grecque.

En débouchant sur la plage, avant de franchir la zone de galets qui le séparait du sable, il inspecta du regard toute l'anse de Vauville.

Nous avons dit que plusieurs navires s'y étaient échoués les jours précédents. Nous savons aussi que la nuit dernière avait apporté son tribut, et qu'un grand bâtiment noir s'y trouvait défoncé.

Les gens des villages environnants, chose triste à dire, n'ont point renoncé à la coutume barbare d'exercer le droit d'épaves ; car ils appellent cela un droit. Quand un navire arrive à la côte, c'est, pour les paysans, une occasion de pillage.

Les douaniers, la gendarmerie, le syndicat des gens de mer n'y peuvent rien. Chacun se précipite vers le navire perdu et en arrache un débris. Les paysans assez riches pour posséder un cheval et une charrette y vont avec leur équipage.

Ceux qui n'ont qu'une brouette y vont avec une brouette. Ceux qui n'ont que leurs bras y traînent leur femme, et chargent leur femme comme une bête de somme ; après quoi ils s'en vont eux-mêmes traînant une poutre, une planche. N'importe quoi.

Dans les bonnes occasions, s'ils peuvent mettre la main sur un objet précieux, ils le volent impudemment.

Par conséquent, sur toute la plage de Vauville, M. Pince aperçut des groupes affairés qui picoraient à travers les débris. Dans cette étendue immense, ces groupes de noirs pillards produisaient l'effet de fourmis travailleuses, au milieu desquelles se montrait la masse énorme des bâtiments échoués.

Çà et là circulaient des attelages et des charrettes. Par volées, les mouettes passaient en l'air.

M. Pince, ami de la loi, homme probe et vertueux, maugréa quelque peu. Peut-être eut-il le regret de ne pouvoir participer à la curée. Mais il prit son parti et solitaire, il le croyait du moins, il s'achemina vers sa droite, au pied de la falaise.

De ce côté la plage de sable, d'abord hérissée de rochers étranges, finit par disparaître complètement et est remplacée par un amoncellement formidable de rocs et de granits. La mer, en faisant écrouler la falaise, n'a pas su en niveler la base. De telle sorte, qu'en cet endroit, on croirait voir les ruines effrayantes d'une grande ville écroulée.

Les varechs apportés par la mer, se prennent aux pointes des rochers et s'y confondent avec les petites végétations marines du rivage. Ça et là on se trouve arrêté par des amoncellements de roches à pic. Ailleurs la mer a creusé des bassins profonds dans lesquels l'eau limpide reste emprisonnée à marée basse. Dans le fond de ces bassins grouillent, nagent, fourmillent les êtres bizarres et effrayants dont la mer seule possède le secret. Des poulpes, des crabes, des étrilles, des clopoints, des crevettes, des soles de rochers. Sur la roche, parmi les herbes, sont fixés les flies, les biguernaux : mille bêtes effrayantes. Les crevettes nagent et frétilent, et, par endroits, se trouvent des huîtres qui, pour n'être point parquées, n'en sont pas moins bonnes. Les homards se tiennent tapis dans leurs trous. Ils sont rares, mais voraces. Quoi qu'il en soit, toutes ces bêtes qu'on juge répugnantes au premier abord, sont excellentes à manger et procurent aux habitants riverains d'abord une alimentation facile ; puis, par leur vente, de l'argent.

Les crabes moussus, les poucards et les gouffiques se vendent un assez bon prix sur le marché de Cherbourg. Ces animaux exquis de chair sont inconnus des Parisiens. Et, certainement, une gouffique de moyenne grandeur, pêchée sans peine à l'aide d'un couteau haguard, fournit un repas plus copieux et plus délicat qu'un gros beefsteack.

Une douzaine de femmes et de gamins, trop faibles ou trop honnêtes pour prendre part au pillage des navires échoués, barbottaient dans les flaques d'eau, parmi les rochers, parmi les varechs. On ne pouvait guère les voir, et M. Pince ne les vit pas. Ce petit monde, l'échiné courbée, pataugeait et péchait.

M. Pince, sautant de rocher en rocher, évitant de se mouiller les pieds, allait de son mieux : il gagnait de l'appétit. Après avoir fait ainsi, péniblement, deux ou trois cents mètres, arrivant à un endroit qui s'appelle les Pougelées, au-dessous d'un hameau perché sur la falaise et

qui s'appelle le petit Beaumont, M. Pince pensait s'asseoir sur une belle roche, appelée la Table, et y fumer sa cigarette au soleil.

La chance déjoua sa combinaison.

Comme il approchait de la Table, parmi la couleur sombre des herbes marines, au bord d'un joli petit bassin où grouillaient les poulpes et les crabes, il vit un objet brillant, bizarre. Cela paraissait de l'or. En avançant la tête, suspendu en équilibre sur un seul pied, M. Pince reconnut que l'objet était rond. Il crut voir un louis.

Quelle affaire !

M. Pince avança résolûment vers cette chose inespérée. Ce ne fut plus un seul louis qu'il aperçut. C'en fut deux, trois, dix ! Hélas ! l'illusion avait été courte. Ce qu'il avait pris d'abord pour des louis était simplement des boutons de cuivre doré, cousus sur un uniforme de marin. Et, dans l'uniforme, se trouvait un homme qui avait tout l'air d'un cadavre.

M. Pince, s'il avait eu le loisir de réfléchir, aurait tourné le dos et se serait en allé. C'était un homme paisible, qui n'aimait pas les émotions. Mais, effaré de sa découverte, il eut l'imprudence de crier.

Son cri fut entendu. Les femmes et les enfants qui pêchaient des crabes, accoururent de leur mieux, cabriolant et trébuchant de rocher en rocher. Non par humanité, mais par décence, M. Pince dut indiquer l'endroit où gisait Paul Denise ; car, on l'a déjà deviné, ce cadavre n'était autre que celui du lieutenant de la Diana. Les crabes n'avaient point encore eu le temps de l'entamer. Il était là, étendu, les bras ouverts ; et, par bonheur, la tête hors de l'eau.

Cette belle et jeune tête, cette fière figure, pâle jusqu'à paraître livide, avec ses beaux cheveux bruns épars sur le front, était pathétique et racontait un désespoir inouï. Si bien que, parmi les curieux accourus, une femme fut saisie

de pitié, et se mit à pleurer en beuglant, au point de faire croire qu'elle avait perdu tous ses parents.

D'autres cris répondirent à ce premier cri. Un long appel courut de bouche en bouche. M. Pince n'était pas content. Dans son honnête conscience, il envoyait au diable tous les naufragés du monde, et se demandait comment il allait se tirer de là sans se mouiller les pieds. Peut-être encore, seul avec les paysans, aurait-il réussi à battre en retraite. Mais il s'entendait appeler par son nom. Une voix venant d'en haut cria distinctement :

— Eh ! là bas ! Pince ! Pince ! Pince !

Triple et formidable appel.

M. Pince leva les yeux vers le haut de la falaise. Et il aperçut, criant, gesticulant, le docteur Berthier qui, tout bonnement, se mettait en mesure de dégringoler vers les Pougelées.

En cet endroit la falaise n'a point encore acquis toute sa hauteur, et n'est point assez escarpée pour que les contrebandiers, dans de louables intentions sans doute, n'aient pas su y faire des entailles qui permettent aux gens résolus de descendre sans se casser le cou. A la rigueur, c'est une aventure à courir. Autant vaut cela qu'une balle de douanier.

Quand on connaît bien le terrain, en plein jour, on peut se risquer. Et le docteur Berthier tenta l'aventure. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un peu contusionné, avec quelques accrocs à ses vêtements, le docteur prit pied sur les rochers d'en bas.

Il arriva près du groupe qui s'était formé autour de M. Pince et du cadavre de Paul Denise.

Déjà deux femmes avaient traîné ce corps inerte en un endroit où le rocher offrait une surface à peu près plane. Le docteur Berthier ausculta le corps, secoua la tête et dit :

— Je crois que c'est une affaire finie.

Les lamentations des femmes recommencèrent sur un ton suraigu. Et M. Pince se moucha.

Le docteur reprit son examen, retourna Paul Denise dans tous les sens et conclut :

— Une forte lésion dans la poitrine. Probablement les côtes défoncées. Les deux jambes...

Le docteur hésita un instant, puis reprit :

—... Les deux jambes, je n'en donnerais pas vingt sous. Elles ne sont pas cassées. Elles sont broyées.

Nouveaux hurlements des femmes.

— C'est répugnant ! dit M. Pince.

Le docteur Berthier haussa les épaules et continua :

— Ce garçon-là, dit-il, a été calotté par la lame au moment où il pensait atterrir. Oh ! il a reçu une belle gifle, allez ! Tenez, regardez la nuque. Voilà une des contusions les plus effrayantes que j'aie vues de ma vie. C'est un galet qui lui a donné ce coup-là. Il y avait de quoi lui dévisser la tête.

— Et il est mort ? demanda M. Pince, sans dissimuler qu'il attendait une réponse affirmative.

Le docteur recommença l'examen du cadavre, ouvrit largement la chemise et appliqua son oreille sur la poitrine, chercha à surprendre un dernier souffle entre les lèvres, interrogea le pouls, puis il se redressa avec un soupir de soulagement :

— Pas tout à fait ! dit-il. C'est vraiment prodigieux ; mais le cœur bat. Tenez, monsieur Pince, mettez-vous à genoux et appliquez l'oreille, là.

— Du tout ! s'écria M. Pince, je vous crois sur parole.

— Oh ! riposta le docteur, vous feriez un mauvais médecin, vous. Dans un diagnostic, il ne faut jamais rien croire sur parole ; vous avez peur de vous mouiller les genoux.

— Ce n'est pas mon métier ! riposta M. Pince avec aigreur.

Les femmes et les enfants, à la nouvelle qu'il ne s'agissait point d'un cadavre, mais d'un homme encore vivant, s'éparpillèrent comme une volée de perdreaux devant un

coup de fusil. Ils criaient à tue-tête, appelaient à l'aide et télégraphiaient par de grands gestes aux paysans qui se voyaient au loin sur la plage. Même, plus pratique que les autres, un gamin se mit à courir afin de requérir une charrette.

Le docteur, qui s'était remis à genoux près de Denise, continuait sa démonstration.

— Ce camarade-là, voyez-vous, monsieur Pince, doit avoir, comme on dit, l'âme chevillée dans le corps. Il est jeune, il est bien capable d'en échapper, le gaillard ! Je ne réponds pas qu'il conserve ses jambes, par exemple. Mais la vie c'est déjà quelque chose. Qu'est-ce qu'il a encore là ?

Ça, continua le praticien, c'est une simple bêtise. Il a une chance ! une chance ! Large épanchement de sang, et pas la moindre lésion au crâne. En voilà une saignée ! Tout bêtement, c'est peut-être cela qu'il l'a sauvé.

Un paysan, qui flairait un bon paiement pour le service qu'il allait rendre, s'était approché avec sa charrette, autant que le pouvaient permettre les rochers. Le docteur, afin d'amortir les durs cahots du bois, fit jeter plusieurs pelletées de sable dans la charrette, et le disposa de façon à former une sorte de couchette.

M. Pince refusant son service, — il était, disait-il, trop ému, — le docteur se fit aider par les femmes et transporta le corps de Denise sur son lit de sable. On se mit en route pour regagner le chemin de la Crecque.

Quand il fallut passer sur les galets, la voiture bouscula affreusement, secouant le corps disloqué du lieutenant de la Diana. Les jambes paraissaient ne plus tenir. Ce fut affreux.

Les femmes redoublèrent leurs lamentations désespérées, et tous les maraudeurs de la plage abandonnèrent leur besogne pour un moment. Il se forma une longue procession derrière la charrette.

Les chevaux tiraient à plein collier ; le charretier fouaillait et jurait. Les femmes pleuraient. Les hommes chuchotaient. Et M. Pince, que le docteur Berthier contraignait à marcher en sa compagnie, avait l'attitude désolée qui convient à un homme sensible devant une grande catastrophe.

Au détour du chemin de la Grecque et du chemin de Vauville, la charrette s'arrêta court contre un obstacle inattendu. C'était une grande berline, attelée de deux forts chevaux bais, qui, descendant la route de Beaumont, se trouvait en compétition avec la charrette. La rue de Vauville étant trop étroite, il s'agissait de savoir qui, de la charrette ou de la berline, passerait en avant.

— Allez donc ! cria le docteur, qui ne vit pas d'abord.

S'étant avancé de quelques pas, le docteur Berthier reconnut la berline de M. le marquis de Kergal. Au même moment, celui-ci rejetait les fourrures qui le couvraient dans le fond de la berline, et mettait la tête à la portière pour voir de quoi il s'agissait.

A la vue du docteur, le marquis éprouva un embarras visible ; Une rougeur rapide passa sur sa figure pâle et disparut aussitôt. Cependant, sa voix tremblait un peu lorsqu'il demanda :

— De quoi s'agit-il ?

— C'est, répondit le docteur, un blessé un homme presque mort, que nous venons de ramasser sur la plage, et que nous transportons chez M. Pince.

— Ah ! fit le marquis.

Mais M. Pince s'écria :

— Du tout ! du tout ! Je n'ai pas dit que je recevrais cet homme-là chez moi.

— Mais où diable voulez-vous qu'on le mette ? demanda le docteur.

— Mais, simplement au château, dit vivement le marquis.

Et il appela :

— Pierre !

Pierre, le valet de pied du marquis, dormait consciencieusement sur son siège, derrière la berline. A l'appel de son maître, Pierre sauta à terre et ouvrit la portière de la voiture. M. le marquis descendit avec lenteur, serra largement la main de M. Pince, parut ne pas voir la main que lui tendait le docteur Berthier, et s'approcha de la charrette où gisait le naufragé.

— C'est grave ! dit-il.

M. le marquis Antoine de Kergal était un homme d'environ quarante-cinq ans, mieux conservé qu'on ne l'est généralement à cet âge. Il paraissait avoir à peine trente-cinq ans. Brun de cheveux, noir de barbe, il avait de grands yeux doux et mélancoliques, ombragés par des sourcils très-prononcés.

Son teint était chaud. Il avait la bouche largement fendue, et sous les moustaches, dans la barbe noire ; se dessinaient des lèvres rouges et sensuelles entre lesquelles, lorsqu'il parlait, on voyait briller de larges dents, indice certain d'une nature passionnée.

Le front, très-large, très-développé, s'agrandissait encore par un commencement de calvitie, appréciable seulement lorsque le marquis ôtait son chapeau. Le moment où il se décoiffait était toujours un moment de surprise, même pour ses plus intimes amis. On se demandait alors quelles étranges passions pouvaient hanter l'esprit de cet homme.

Des pensées douloureuses avaient laissé leur empreinte sur le front ; et une volonté de fer se lisait dans de petites rides qui faisaient froncer la peau à la moindre contrariété, de façon à hérissier les cheveux vers les tempes.

Et, malgré tout cela, cet homme paraissait presque craintif. Il avait la voix basse, voilée, onctueuse. Peu de gens savaient résister au charme de cette voix. En outre, le marquis s'exprimait toujours brièvement et en termes mesurés. Poli envers tout le monde, déférent même avec ses inférieurs et ses domestiques.

Au fond, ne cédant jamais sur une chose qu'il avait résolue.

Seuls au monde, deux hommes paraissaient exercer une influence sur la volonté du marquis. L'abbé Miget, curé de Vauville, d'abord. Non pas que le marquis ne Kergal fût dévôt, et témoignât une grande déférence au caractère de l'abbé.

Même, dans le pays, le marquis passait pour libre-penseur ; et des gens qui avaient écouté aux portes, affirmaient avoir, à plusieurs reprises, entendu de violentes discussions entre le marquis et l'abbé. Ce qui n'empêchait pas, disons-nous, que l'abbé Miget n'exerçât une grande influence sur la volonté du marquis.

Évidemment il y avait un secret. L'âpre volonté bretonne de M. de Kergal se fondait, disparaissait dès que l'abbé avait parlé sur son ton doux de sacristie.

L'autre personne, l'homme qui partageait avec l'abbé le privilège de tenir tête à M. de Kergal, était le docteur Berthier ; mais cette influence s'exerçait dans des conditions tout autres que celles du curé. Ici, il y avait lutte, lutte évidente et publique. Qui ne dépassait pas les limites du ton de la bonne compagnie.

On savait même que, malgré la disproportion de leurs positions sociales, le marquis et le docteur étaient amis intimes depuis douze ou quinze ans ; mais, chose singulière, cette amitié semblait attribuer une infériorité au marquis et une supériorité au médecin.

La haute société de Pénitot, les bourgeois campagnards qui voyaient ces deux hommes, pensaient et disaient hautement que M. le marquis de Kergal, en homme bien élevé, se faisait un devoir d'user de déférence envers un pauvre médecin de campagne qu'il point un centime. Et que c'était aux noyés, assez riches pour se faire transporter dans les châteaux, qu'il incombait de payer le prix de leur transport.

Et, laissant là le charretier ébahi, M. Pince gagna un petit chemin rocailleux qui montait sur la croupe d'une colline. Une fois seul, il se mit à siffler un air assez populaire, dont les paroles, œuvre d'un poète anonyme, affirment que le père de l'auteur était ce que tout le monde devine, par la faute de sa mère qui l'avait absolument voulu.

Cette ballade avait probablement, dans l'esprit de M. Pince, une application malicieuse à la situation respective de deux personnages qui avaient pris part à la scène précédente. Quoi qu'il en soit, le marquis de Kergal et le docteur Berthier, ensemble et d'accord, cheminaient derrière la berline dans laquelle gisait, tout disloqué, Paul Denise.

— Vous revenez de Cherbourg de grand matin, monsieur le marquis ? demanda le docteur.

— De grand matin, fit le marquis avec un signe d'assentiment. Et, ce qui va vous surprendre, c'est que je suis revenu à pied jusqu'à Beaumont.

— Comment cela ?

— Je pensais devoir rester encore quelques jours à Cherbourg, et, hier au soir, j'avais renvoyé ma voiture à Beaumont.

— Si je l'avais su, repartit le docteur, sans votre autorisation, je m'en serais servi. Je devais soigner, à Herqueville, la femme d'un matelot, qui, s'il vous plaît, est accouchée de deux jumeaux gros et poilus comme des oursons. C'est inimaginable ! Ces gens-là ne mangent que de la soupe et des caudrées de poisson. Ça vous fait des enfants à repeupler la Thébaïde.

— Ma voiture, dit le marquis, est toujours à votre service, docteur.

— Il faisait un temps, continua le médecin, un temps du diable ! L'affaire a été dure. Et comme j'étais venu à pied, j'ai accepté un lit chez ces braves gens pour passer le reste de la nuit. Si j'avais eu votre voiture, monsieur le marquis,

je serais rentré paisiblement chez moi, cette nuit, près de ma femme.

— Ma voiture, en ce cas, aurait été bien employée, dit le marquis de l'air le plus tranquille du monde.

— Sans doute.

— Si bien, reprit M. de Kergal, que vous n'êtes rentré chez vous que ce matin ?

Pour le coup, il y avait une nuance d'ironie dans les paroles du marquis. Mais le docteur ne s'en aperçut pas, et il répondit :

— Je ne suis pas encore rentré. C'est en revenant de Herqueville que j'ai aperçu, du haut de la falaise, les gens qui s'étaient attroupés avec M. Pince autour de ce pauvre diable qui est là, dans la berline.

— Il était écrit, fit remarquer M. le marquis, que ma berline servirait à la Faculté.

— Mais, interrogea le docteur, vous avez dû partir de Cherbourg de bien grand matin, pour retrouver votre voiture à Beaumont, comme si vous aviez passé la nuit dans le voisinage.

La rougeur monta aux joues de M. le marquis. Pourtant il répondit avec calme :

— Oui ! je suis parti de Cherbourg de très-grand matin.

— Chez qui aviez-vous passé la nuit ?

Le docteur avait fait cette question sans aucune arrière-pensée. Rien ne pouvait faire croire qu'il eût un doute sur quoi que ce soit. Cependant le marquis tressaillit, et ce fut en balbutiant qu'il répondit :

— Chez personne. A l'hôtel.

L'autre, fort innocemment, parut résolu à pousser à fond ces interrogations désagréables.

Il reprit donc :

— Vous avez des raisons pour cela, sans doute. Diable ! monsieur le marquis, vous ne voulez mettre aucun de vos amis dans vos confidences. Si madame la marquise Benjamine voulait se renseigner sur votre fidélité, il ne lui

resterait qu'à vous demander le nom de l'hôtel où vous avez couché.

Il y eut un silence, au bout duquel le marquis fit entendre un petit ricanement. Il parut prendre son parti d'une chose fâcheuse et reprit :

— Pourquoi voulez-vous que madame la marquise me soupçonne ? Autant vaudrait dire que madame Berthier aurait à craindre que vous n'ayez pas réellement passé la nuit chez le matelot d'Herqueville.

— Hélène, repartit le docteur, me connaît assez. Et, d'ailleurs, ce n'est pas près des femmes de matelots qu'on va chercher des aventures.

— Sans doute ! consentit le marquis.

— Mais, fit soudain M. Berthier, changeant le cours de la conversation, vous avez peut-être des nouvelles à me donner.

— Quelles nouvelles ? interrogea le marquis.

— Voici, répondit le docteur. Ce matin, à deux heures, comme j'allais me mettre au lit chez ces braves gens, un pêcheur de Herqueville est arrivé. Il revenait de Cherbourg malgré la tempête.

Il nous a raconté que, dans la soirée, on avait reçu une dépêche télégraphique du sémaphore de Jobourg. Cette dépêche signalait un grand clipper américain en perdition sous Aldernay, et demandait l'envoi d'un remorqueur pour lui porter secours.

— Je n'ai point eu connaissance de cela, dit le marquis.

— C'est étonnant ! Car, étant sorti un moment sur la falaise, j'ai vu, et tout le monde a pu voir, les feux rouges du steamer qui forçait de vapeur dans les environs du phare d'Anderville. Je ne sais ce qui en est résulté. Et je pensais que vous auriez pu en entendre parler ce matin à Cherbourg. on l'on doit certainement s'entretenir de cette aventure.

Le marquis parut réfléchir un moment. Puis, soit qu'il parlât avec sincérité, soit qu'à tout Lasard voulut donner

une nouvelle, vraie ou fausse, il répondit :

— Oui, c'est vrai ! j'ai vu un groupe de matelots sur la place de la Trinité. On pariait de cela.

— Eh bien ?

— Eh tien ! le clipper s'est perdu.

— Corps et biens ?

— Corps et biens ! répondit résolument le marquis.

— Le steamer est revenu tout seul ?

— Tout seul !

— Et le clipper américain s'appelait ?

— On m'a dit son nom. Je ne m'en souviens plus. Tous ces navires américains ont des noms en A. Sou-lia, Parthia. Je ne sais plus, enfin.

— Cependant, fit remarquer le docteur, l'affaire était notable. On m'a dit, à moi, qu'on avait ridée que ce clipper, signalé récemment par une dépêche de New-York, s'appelait Diana, et qu'il avait un millier de personnes à bord.

— C'est précisément cela, repartit vivement le marquis. Diana ! en effet ! Comment avais-je pu oublier ce nom, Diana ? eh bien, la Diana s'est perdue, voilà tout.

— Comme vous y allez, dit le docteur Bercer. Un navire perdu avec un millier d'hommes ne vous cause pas plus d'émotion que cela ?

— La chose est si fréquente sur nos côtes.

— C'est égal, cela me cause toujours un certain effet.

M. Berthier fixa sur son interlocuteur un regard étonné. Celui-ci parut mal à l'aise. Mais il se tira de peine en s'écriant :

— Nous voici arrivés¹.

IV

LE CHATEAU DE PÉNITOT

En ouvrant l'Almanach du Commerce, on trouve à une certaine page, arrondissement de Cherbourg, canton de Beaumont, cette mention :

« PÉNITOT, 3,554 habitants. Jolie petite ville avec
» un port sur la Manche. Armement pour la pêche de
» la morue, etc. »

Le nom de la ville de Pénitot est accompagné d'un petit cor de chasse qui indique un relais de poste et d'un petit simulacre d'enveloppe cachetée qui indique une poste aux lettres. Suivent les mentions commerciales indiquant les marchands de denrées coloniales, les entrepositaires de commerce, les fabricants de salaisons et surtout les armuriers. Nous sommes, ne l'oublions pas, dans un pays de braconnage et de fraude.

Ce n'est pas sans raisons que les gendarmes, les douaniers et les gardes-champêtres, sont armés de bonnes carabines. Les coups de fusil ont leur rôle habituel sur la plage et dans les falaises.

Naturellement, le Bottin n'entre pas dans ces détails qui, cependant, ne sont pas sans intérêt.

Mais, le même Bottin, trois lignes plus bas, ouvre un alinéa par la petite représentation d'un petit château avec de petites girouettes sur les combles. Ce dessin rudimentaire est suivi de cette mention :

« Château de Pénitot. Prop., M. le marquis de
» Kergal. »

Jamais aucun être humain, quelque intelligent qu'il soit n'aurait l'idée d'imaginer, d'après cette indication logique, ce qu'est le château de Pénitot. Nous devons suppléer cette lacune.

Nous avons dit qu'à partir de Vauville jusqu'à Diélette, la falaise cesse de border la mer, et qu'une belle plage de sable règne dans toute cette étendue. Mais il faut dire aussi que la même falaise se retrouve plus en avant dans les terres, moins abrupte, moins escarpée, mais non moins haute, et formant d'étranges collines arrondies à leur sommet, étagées au-dessus les unes des autres, ouvrant entre elles des gorges sinistres au fond desquelles se précipitent de petits ruisseaux limpides en été, torrents qui charrient l'eau neigeuse pendant l'hiver. Du reste, aucune autre végétation que le bois-jonc, que les habitants du pays nomment du bois-jan. Cet arbuste épineux, à verdure permanente, fleurit au printemps en belles grappes jaunes d'or. Il couvre de sa verdure, sombre en toutes saisons, les collines arrondies et rocailleuses. Ça et là sur le bord des chemins, se voient quelques touffes de tamarins.

On peut dire, à peu près, que nulle autre végétation ne se voit dans le pays. Quelques maisons fortunées ont, il est vrai, des enclos garnis d'arbres fruitiers. Mais on pourrait les compter. La commune de Vauville possède une douzaine de figuiers. Trois cerisiers seulement, dont deux dans le jardin de M. Pince, et un dans le jardin du curé.

Chose étrange en Normandie, on ne fait pas de cidre à Vauville. Les pommiers apparaissent seulement ça et là, dans de rares enclos. Les riches se vantent de quelques poiriers qui produisent des poires exécrables. La culture maraîchère est inconnue, si l'on en excepte les choux avec lesquels on fabrique la soupe à la graisse, indispensable au paysan. Un artichaut est un objet de curiosité.

Les asperges, très mauvaises du reste, que les gourmets font venir de Cherbourg par la diligence, causent aux paysans une stupeur risible. Ces bonnes gens quand ils

sont conviés à prendre leur part de ce légume exotique, s'obstinent à le manger par le bout blanc. Il est vrai que les pommes de terre sont abondantes, mais elles sont d'une qualité si pauvre, d'un goût si détestable, que personne n'en voudrait à la halle de Paris.

Qu'on essaye donc d'imaginer ce que doit être, dans ce pays déshérité, un château. Un vrai château, bien tenu, luxueux, avec des tourelles couvertes en ardoises, des communs pour les domestiques, des écuries pour les chevaux, des remises pour les voitures, des étables, des granges, une cour d'honneur sablée et gazonnée, une cour de service, dans laquelle, toute la journée, on voit des domestiques en berret et en veste d'écurie, occupés à astiquer des harnais et des mors dont les gourmettes sonnent.

Un château derrière lequel s'étend un grand jardin d'agrément, vieux jardin français semblable à un parc, plus un grand potager plein d'arbres fruitiers et de légumes ; et plus loin encore, un immense enclos tout plein de pommiers bossus, étendant leurs grandes ramures presque horizontales, sous le couvert des quelles pousse une herbe drue.

L'explication du luxe de verdure qui entoure le château de Pénitot se réduit à ceci : il se trouve entre deux collines, abrité du vent de la mer. Du côté de la terre s'élève un grand bois, une sorte de forêt, la seule qui, avec le bois de Beaumont, se trouve dans toute la Hague. Ces grands et vieux arbres donnent un régime régulier aux eaux. Ils arrêtent les éboulements des averses en hiver, et, en été, empêchent les sécheresses, si désolantes ailleurs.

Le château a été construit à diverses époques, par des architectes qui ne suivirent aucun plan d'ensemble. La partie la plus ancienne appartient au treizième siècle. La partie la plus récente date de la Renaissance. Dans le moyen-âge, ce château dut être fortifié. On montre encore, à l'un des coins de la cour de service, un gros bâtiment

rond, qui n'a pas plus d'un étage d'élévation, et sert actuellement de grange, qui dut être autrefois le donjon.

Ailleurs, se voient des débris évidents de murailles crénelées et de profondes dépressions de terrain qui indiquent les anciens fossés ; mais tout cet appareil rébarbatif de la seigneurie féodale s'est adouci du côté de la cour d'honneur. Là encore, on voit bien un fossé ; mais c'est un fossé honnête, paisible, décent. On le franchit sur un large pont, plus large que long, qui, certainement, n'attendit jamais la chute d'aucun pont-levis.

On entre dans la cour par une belle grille Louis XIV, en fer forgé, avec des armoiries au tympan, sur un écusson doré. Une double rangée de bons vieux chênes règne aux deux côtés de la cour. Au fond, se trouve la façade monumentale du château.

Nous disons monumentale, sans avoir égard aux incohérences d'une construction dans laquelle aucun ensemble n'a été cherché. Mais les tourelles, les tours, dont l'une est fort grosse et très-élevée, les façades percées de fenêtres élégantes alternant avec de petits pènes en ogive, tout ce fouillis capricieux trouve une harmonie singulière par ce fait que les matériaux, employés à différentes époques, sont tous les mêmes.

Ce n'est point de la pierre. C'est du granit arraché à la falaise. Ce granit dur à travailler, rebelle à la sculpture, a courageusement résisté à tous les efforts tentés pour lui donner une forme artistique. Les sculpteurs y ont dû casser plus d'un ciseau, sans arriver à produire rien qui vaille beaucoup mieux que les monuments des sauvages de l'Océanie ou des Aztecs.

Mais le temps a passé là-dessus. Il a amorti les angles, donné de la douceur aux saillies brutales, comblé les entailles trop profondes. Les petites r mousses se sont accrochées sur les biseaux. Tout cela s'est accommodé de son mieux et y a réussi pour la plus grande joie de l'œil. Le

temps et la nature ont ; rendu merveilleux ce que l'homme avait ébauché.

L'une des tours du château, avons-nous dit, est beaucoup plus élevée que les autres. Sa hauteur est telle que, de son sommet, la vue peut franchir le cercle des collines et embrasser d'un seul coup l'ensemble de la plage de Vauville.

Au moment où la voiture dans laquelle reposait Paul Denise vint à franchir le pont de la cour d'honneur, une femme se trouvait au sommet de la tour, accoudée sur le parapet.

Les paysans, qui formaient, derrière la berline, une sorte de procession, levèrent les yeux et aperçurent la femme accoudée. Comme si un coup de vent avait passé sur cette petite foule, tous les chapeaux s'enlevèrent, et tous les paysans, tête nue, s'arrêtèrent sur le pont.

Cette démonstration de respect fit qu'à leur tour, le marquis et le docteur Berthier regardèrent dans la même direction. Le marquis, reconnaissant madame la marquise Benjamine, fit de la main un geste amical, qui pouvait passer pour paternel. Et le docteur Berthier salua profondément.

Madame la marquise Benjamine de Kergal, malgré la mauvaise nuit passée, selon ce que nous a raconté l'abbé Miget, se trouvait de la sorte, de grand matin, au sommet de la tour, éveillée comme une caille, et regardant de quel côté soufflait le vent. Jamais plus jolie petite châtelaine ne s'était accoudée sur les créneaux d'un manoir féodal.

Dès qu'elle eut aperçu la voiture qui marchait au pas et le groupe de paysans qui lui formait cortège, madame de Kergal pressentit un événement. Un événement, pour une jeune femme de dix-sept ans, dans ce pays triste et sauvage, devait être une distraction. Par conséquent une joie.

Cependant ce ne fut pas de la joie que parut ressentir la marquise. A voir la précipitation avec laquelle elle quitta

son observatoire, la hâte fiévreuse qu'elle mit à descendre le long escalier à vis de la vieille tour, on pouvait croire que madame de Kergal avait hâte de chercher la solution d'une attente pleine d'angoisse.

Cependant la voiture s'était arrêtée devant la grande entrée du château. Et, tandis que le docteur Berthier enseignait aux domestiques accourus à la hâte les moyens de transport les moins douloureux pour le blessé, le marquis était -entré afin de prescrire la disposition de la chambre où il voulait faire déposer Denise.

Il arriva qu'au moment même la marquise se trouva face à face avec son mari. Sans qu'ils eussent échangé une parole, comme si une hostilité profonde eût régné entre eux, tous deux reculèrent d'instinct en s'apercevant.

Le marquis parut faire un effort afin de trouver une parole affectueuse. Il ne put y parvenir. Et la marquise, sans le saluer, reprit sa marche rapide vers la voiture qu'elle apercevait à l'extrémité du vestibule.

Malgré la brusquerie de cet accueil fait au marquis, nous devons constater en toute sincérité que la marquise n'avait point un aspect terrible. Loin de là. Cette petite personne, avec ses dix-sept ans, ne pouvait s'appeler petite qu'à cause de sa grâce frêle, et, pour ainsi dire, enfantine.

Elle était plutôt grande de taille. Exquise dans ses moindres mouvements ; ses cheveux d'une teinte étrange, de ce roux vénitien, couleur particulièrement chère aux peintres de la Renaissance, posaient le perpétuel problème de savoir s'ils étaient rouges ou bruns.

Longs, abondants, touffus et frissonnants, ils avaient de singulières frisures naturelles qui les faisaient onduler sur le front, dans les bandeaux épais et jusque sous les dents du peigne absolument impuissant à les contenir. Aussi s'échappaient-ils çà et là en mèches longues et désordonnées.

La marquise avait le teint mat ; les yeux grands, d'un bleu si foncé qu'ils pouvaient passer pour noirs ; la bouche,

sous le nez fin, était écarlate et petite. Chacun des traits de la physionomie s'estompait pour ainsi dire, dans des tons bruns difficiles à concevoir avec une peau d'une blancheur étonnante.

Il y a des blondes qui sont ainsi faites ; rares il est vrai, mais adorables par cela même. Et telles que, quand on en a vu une, pour une seule fois, on ne perd jamais le souvenir de leur séduction.

Ses grands yeux profonds, d'un noir bleu, enfoncés sous un front proéminent, racontaient un poème. de pensées élevées et sublimes. Des orages semblaient dormir, tranquillement, au fond de cet abîme.

Et cela, joint à la finesse des traits, à la douceur d'expression de toute cette figure, prenait un indicible accent d'inconnu.

Puisque nous en sommes à dire ce qu'était la marquise de Kergal, autant vaut achever le portrait. Benjamine avait le cou long et souple ; les épaules, tombantes et frêles, étaient plutôt celles d'une enfant que d'une femme. Le corsage, dans sa chasteté, contenait les promesses d'une jeunesse exubérante prochaine. La taille était mince. Bien découplée, sans aucune coquetterie, la marquise marchait avec la fermeté d'allure d'un garçonnet volontaire qui sait bien que rien ne lui résistera. Ses bras avaient des gestes audacieux, presque provoquants. Comme elle était vêtue en ce moment d'une grande robe de chambre rouge, large de manches, on voyait l'avant-bras, d'un modelé de statue, sortir de ses manches rouges avec une blancheur irréprochable.

Des mains, qui promettaient de devenir longues et potelées, étaient à cette heure minces et fluettes, un peu maigres même, comme il convient à l'extrême jeunesse. Ces mains étaient nerveuses. Les doigts fuselés avaient à chaque instant des frémissements d'impatience. Ces frémissements de doigts qui indiquent l'attente. Cela était brusque, volontaire, inquiétant.

Du reste, la marquise marchait avec une vivacité étonnante, sans bruit ; la vivacité de quelqu'un qui court à l'inconnu et cherche à le surprendre.

Quand elle passa près de lui, le marquis, en la suivant du coin de l'œil, aperçut, sous le bas de sa robe, les pointes de ses petits pieds chaussés de hautes mules. Et, quelque accoutumé qu'il fût à cette démarche, il fut étonné de n'entendre pas le moindre bruit. Il semblait que la marquise volât au lieu de marcher.

Benjamine arriva devant la berline au moment où, la portière ouverte, on s'occupait, avec toutes les précautions imaginables, de descendre le corps inanimé du lieutenant de la Diana.

Le docteur Berthier donnait des ordres précis et répétés. Tout le monde était attentif. Personne ne remarqua l'arrivée de la marquise. Elle, debout sur la plus haute marche du perron, vit d'abord la figure pâle et ensanglantée de Paul Denise.

Benjamine ne dit pas un mot, ne poussa ni un cri ni un soupir. Mais, étendant ses bras en avant, comme pour saisir et embrasser quelqu'un qui lui était cher, elle pâlit, ferma les yeux, et tomba raide.

C'était une complication sur laquelle on n'avait pas compté. Au bruit de la chute, les domestiques se retournèrent. Le marquis accourut. Paul Denise faillit être oublié. On se hâta de le déposer dans le vestibule, sur une banquette qui se trouvait là.

Le marquis, aidé d'une fille de chambre, s'empressa près de Benjamine, et, sur l'ordre du docteur Berthier, fit apporter un grand fauteuil dans lequel on la déposa.

L'évanouissement se prolongea. Dans la chute, le peigne avait été brisé ; et les grands cheveux roulèrent de tous côtés, encadrant cette tête jeune et charmante d'une auréole étrange.

Le valet de pied, qui, en ce moment, s'occupait seul de Denise, crut remarquer que les paupières du naufragé se

soulevaient à demi. Chose invraisemblable ! Mais, pourtant, maître Pierre se mit à crier :

— Monsieur Berthier !... monsieur Berthier ! le mort remue !

— Laissez-le ! cria le docteur.

Ce garçon, ce noyé, intéressait moins le docteur que la petite Benjamine. Personne n'imagina que ces deux êtres, Benjamine et Paul Denise, avaient alors éprouvé une vision mutuelle qui leur avait, dans un éclair, découvert un avenir inouï.

On enleva le fauteuil sur lequel reposait la marquise. Deux domestiques, sous ce fardeau, gravirent lentement le grand escalier du château, et s'arrêtèrent à la porte de l'appartement particulier de Benjamine.

M. de Kergal les accompagna jusque-là ; mais, arrivé près de la porte, que la femme de chambre ouvrait toute grande, le marquis, au lieu d'entrer, laissa sa femme aux soins du docteur, et redescendit près de Denise.

Cela pouvait passer pour singulier ; mais la préoccupation de chacun était trop grande pour qu'on hasardât aucune remarque.

Au bout de quelques minutes, le docteur Berthier revint près du marquis. Celui-ci l'interrogea du regard.

— Ce ne sera rien, dit le docteur, occupons-nous de ce garçon.

Quelques instants après, Paul Denise, débarrassé de ses vêtements en lambeaux, était installé dans une chambre confortable sur un bon lit, et le docteur s'occupait d'un premier pansement.

Dans le même temps, Benjamine, revenue subitement à elle, donnait aux domestiques qui s'obstinaient à lui prodiguer leurs soins le spectacle de la plus furieuse colère à laquelle une femme puisse se livrer. S'étant aperçue, dès qu'elle avait ouvert les yeux, que son peigne était brisé, et que ses cheveux roulaient de tous côtés, madame

Benjamine avait entrepris sur ce point sa femme de chambre.

— Juliette ! cria-t-elle, il est impossible d'imaginer un service plus mauvais que le vôtre. Pourquoi mon peigne s'est-il cassé ?

— Madame, répondit Juliette, est tombée de toute sa hauteur ; et si sa tête n'avait pas été protégée par ses cheveux, madame serait certainement très-grièvement blessée.

— Pourquoi mon peigne est-il cassé ? réitéra la marquise en bondissant de son fauteuil pour courir vers sa toilette.

— Ce n'est pas ma faute, répondit la femme de chambre, si le peigne de madame est trop faible pour résister à un pareil coup.

La raison donnée par Juliette était si plausible, qu'en vérité il n'y avait rien à répondre. Aussi, d'abord, Benjamine ne répondit pas. Elle se contenta de saccager sa toilette, bousculant les boîtes et les pots, renversant les flacons, et cherchant, au milieu de ce massacre, un autre peigne qu'elle avait sous les yeux et qu'elle s'obstinait à ne pas voir. La malheureuse femme de chambre eut la déplorable idée de faire remarquer ce peigne.

— Sotte ! cria Benjamine ; croyez-vous que je suis aveugle ?

— Alors ?...

En un tour de main, Benjamine eut rassemblé ses cheveux et les remplaça vaille que vaille. Mais, en se retournant, elle aperçut le fauteuil dans lequel on l'avait apportée chez elle.

La vue de cet objet porta l'exaspération de Benjamine à sa dernière limite.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ? fit-elle.

— Madame, c'est un fauteuil...

— Je le vois bien.

— Alors ?...

— Avez-vous bientôt fini avec vos : alors ! Est-ce qu'on va faire de ma chambre le garde-meuble de la maison ? Véritablement, c'est trop fort ! Je ne suis maîtresse de rien. Après deux ans de cette existence-là, j'en meurs. Je retournerai chez ma tante.

Devant cette menace, malgré l'empire qu'en femme de chambre bien stylée Juliette avait sur elle, Juliette ne put s'empêcher d'ébaucher un sourire. Ce qui n'échappa pas à Benjamine. Aussi madame la marquise de Kergal éprouva un si furieux désir de giffler sa femme de chambre, que de son côté, elle ne put s'empêcher d'ébaucher un geste qui ne laissait aucun doute à cet égard.

La femme de chambre ne s'y méprit pas. Aussi elle se hâta de saisir le fauteuil dans ses deux bras énergiques, puis le fauteuil et Juliette l'un portant l'autre, disparurent par les portes qui étaient demeurées ouvertes, absolument comme si le diable les avait emportés.

Benjamine, demeurée seule, courut fermer la porte de son appartement, puis celle de sa chambre, et se trouva parfaitement chez elle, seule. Sa colère tomba. Ses yeux, qui prirent soudain une expression désolée, parcoururent avec une sorte d'étonnement cette chambre, dans laquelle on avait accumulé, comme avec amour, tous les objets du luxe et de l'élégance.

Véritable nid de jeune fille, la chambre de la marquise encadrait à ravir cette gracieuse petite personne qu'il était difficile, assurément, de prendre pour une femme, avant de l'avoir entendu nommer : madame. Tout était délicat et frais. Les larges rideaux de satin bleu, à bandes de guipures, qui drapaient ces fenêtres, avaient, malgré leur pesanteur, quelque chose d'aérien qui faisait rêver du manteau bleu de la Vierge.

Le lit, large, opulent, lit conjugal s'il en fut, semblait étonné de se trouver là. On ne pouvait imaginer que ces rideaux, ces dentelles, eussent jamais abrité le sommeil d'une autre personne que Benjamine seule.

Et toute cette élégance, tout ce luxe, loin de réjouir le regard, inspirait un sentiment semblable à une profonde tristesse. Mais ce n'était pas cela. Il était impossible que ce sentiment fût de la tristesse. Ce qui vous saisissait au cœur en entrant dans cette chambre, devait être bien plutôt le sentiment de respect que cause la vue de la chambre d'une femme tendrement aimée.

Quoi qu'il en soit, Benjamine alla d'abord s'asseoir sur une petite chaise dorée. Le buste droit, les mains sur ses genoux, fixant devant elle ses yeux hagards, elle ressemblait à quelque divinité égyptienne. Quelque chose de mystérieux et d'hiéroglyphique était en elle. Elle respirait à peine. Et cette attitude, pleine d'oppression, se prolongea pendant un quart d'heure au moins.

Au bout de ce temps, les larmes jaillirent. Benjamine quitta brusquement sa chaise, courut à son lit et s'y précipita en se cachant la tête dans les oreillers afin d'étouffer les cris de désespoir qu'elle pouvait à peine comprimer. Lorsque deux heures plus tard, Juliette, envoyée par le marquis afin de prendre les nouvelles, frappa discrètement à la porte, elle n'obtint aucune réponse.

La femme de chambre, inquiète, prit le parti d'entrer. Elle s'aperçut, alors, que Benjamine dormait très-tranquillement, d'un sommeil aussi calme que si rien d'étonnant ne s'était passé ce matin-là.

Au déjeuner, que les deux époux firent tête-à-tête, il ne fut rien dit qui pût avoir trait aux événements de la matinée. Le marquis évita avec soin de parler du blessé, dont la vue avait causé l'évanouissement de Benjamine ; et de son côté Benjamine n'adressa point au marquis la moindre question sur son voyage, vrai ou prétendu, à Cherbourg.

V

PETITE VILLE, PETITES GENS, PETITES CHOSSES.

On peut s'étonner, on s'étonne même certainement de la présence de M. le marquis Antoine de Kergal dans ce pays perdu, et de l'existence bizarre et sédentaire qu'il y menait. Les gens possesseurs de deux cent mille livres de rentes ne se rencontrent pas fréquemment en France ; mais à supposer qu'on les rencontre, ce ne sera jamais au milieu des naïvetés de la vie champêtre.

M. de Kergal formait exception. Antoine de Kergal était le dernier né d'une famille qui avait compté de nombreux enfants. Il avait vingt-six ans de moins que le plus âgé de ses frères. C'était un enfant de la vieillesse.

Par conséquent, son caractère et son tempérament présentaient certaines singularités. Les choses s'arrangèrent de telle sorte que tous ses frères, au nombre de sept, moururent malheureusement. Deux furent tués en Afrique ; un autre qui s'était fait marin périt aux Antilles dans un ouragan. Un accident et deux duels eurent raison de trois autres fils de Kergal.

Le dernier, celui qui précédait immédiatement le marquis actuel, était mort fou. Les gens de Pénitot, petites gens assez portés à la malveillance, prétendaient même que le marquis Antoine avait hérité d'une bonne part de la folie de ce dernier frère. On tenait le marquis pour suspect.

Personne, à part sa singulière claustration dans le château de Pénitot, ne pouvait citer un seul fait qui prouvât chez lui aucune étrangeté d'esprit. Mais l'opinion était

faite. M. Bidoire, marchand de salaisons, à Pénitot, haussait les épaules quand on lui parlait du marquis.

M. Miton, employé à la mairie de ladite ville de Pénitot, secouait la tête au seul nom de M. de Kergal, et disait d'un ton dogmatique :

— Il finira mal.

Maître Tapefer, maréchal-ferrant, vétérinaire, marchand de chevaux et loueur de voitures, homme d'esprit libéral et de doctrines avancées, qui perpétuait les traditions révolutionnaires au sein du conseil municipal, parlait du marquis sur un ton presque méprisant.

Il avait, pour qualifier l'état moral de M. de Kergal, une expression assez commune en Normandie, expression qui découvre les profondeurs effrayantes de la perversité de ceux qui l'emploient.

Cela demande explication : les Normands, gens pleins de malice, amis des procès, retors en chicane, astucieux comme le feu roi d'Ithaque, passent une vie laborieuse en roueries. Pour le bien de notre pays, il serait à souhaiter que les diplomates fussent choisis en Normandie. On se contente d'y recruter des cuirassiers. Ailleurs que dans la Manche, la race fournit de très-beaux gars. Mais ces grands corps, malgré le proverbe, sont pleins de finauderie, et, des pieds à la tête, ils sont fourbes comme un petit juif.

Dans de telles conditions d'existence, alors que, tiré à quatre chevaux entre les huissiers, les avoués, les avocats et les notaires, chaque Normand cherche à garder le plus gros lopin d'abord, puis à prendre le lopin des autres, au moyen de finesses et de duplicités vraiment prodigieuses, l'homme fort, ou celui qui passe pour tel, est naturellement le plus retors.

Aussi, pour désigner les imbéciles, ils ont employé le système d'antinomie. Un millionnaire, comme terme de mépris, dira : c'est un gueux. Le cavalier tient les fantassins en fort médiocre estime. Aux yeux d'un dévot, il n'est pas de pire enseigne que celle de libre-penseur. Et le

libre-penseur n'imagine pas de flétrissure plus forte que le mot de cagot.

Or, les Normands, gens naturellement criminels, se sont avisés pour désigner un homme dont on ne peut tirer rien de bon, de le nommer innocent !

Un innocent, voyez-vous, cela dit tout. Cela renferme, dans une seule expression, un tas de choses incohérentes. Un innocent est un idiot, un artiste, un homme qui croit à la vertu, un homme capable de se dévouer. Un amoureux, mais, surtout, tout homme capable de troquer son cheval borgne contre un aveugle.

M. le marquis Antoine de Kergal passait donc pour un innocent aux yeux des fortes têtes de Pénitot.

Madame Dodement, croquetière, c'est ainsi qu'on désigne en Normandie les marchands composites qui offrent à leur clientèle de la vaisselle, de la lingerie, de l'épicerie et des vêtements de confection, madame Dodement donc, qui avait eu fortement à se plaindre de feu son mari, affirmait hautement que l'œil de M. de Kergal ne lui disait rien qui vaille. Et que, pour sûr, il y aurait un mauvais coup, avant qu'il soit peu.

Avant qu'il soit peu, c'était une façon de parler. Cet avant qu'il soit peu se prolongeait en effet depuis douze ou quinze ans.

M. de Kergal était venu s'établir au château peu de temps après la Révolution de 1848. Il avait perdu tous ses frères, et était orphelin depuis longtemps.

Seul dépositaire d'une grande fortune, il avait, racontait-on, commencé par mener à Paris une vie de plaisirs effrayants. On racontait là-dessus des choses fabuleuses. Il avait eu un harem ¹ Il avait allumé des cigares avec des billets de banque ! Il avait mangé dans de la vaisselle d'or, et jamais en sa vie ne s'était servi deux fois de la même assiette.

La vérité, c'est que la fortune de Kergal, étant restée entre les mains d'un tuteur consciencieux pendant la

minorité du marquis, s'était considérablement accrue. Devenu majeur, Antoine de Kergal, loin de se livrer aux folies qu'on lui imputait, s'était, au contraire, senti si peu de vocation pour le monde, qu'il s'était livré à l'étude, avait créé une belle collection d'objets d'art, et, non content de vivre comme un cénobite, avait fini par voyager, afin de s'isoler encore mieux.

Dix années durant, le château de Pénitot resta fermé, confié à un régisseur grassement payé. Cette libéralité dans le traitement du sieur Lecomte, c'est ainsi que se nommait le régisseur, était le seul fondement qu'eussent les bruits de gaspillage qui couraient sur le marquis. Il faut dire qu'il y avait en cela un peu de jalousie.

On était mécontent, à Pénitot, de voir un homme dont la seule mission était de ne rien faire, logé, nourri, chauffé, et recevant encore six mille francs par an, sans compter les bénéfices, bien entendu. Car on racontait que le sieur Lecomte vendait à son profit les fruits et les légumes du château sur le marché de Cherbourg.

Les œufs des poules même. Oh ! c'était surtout les œufs qu'on lui reprochait. Au dire des gens bien informés, il ne partait pas un bateau de Cherbourg pour l'Angleterre qui ne fût rempli de pannerées d'œufs.

De ce côté-là ce fut une joie unanime quand on apprit que M. de Kergal allait revenir habiter le château ; on espéra que le sieur Lecomte serait débouté. D'autant plus que l'installation du marquis se fit avec une certaine solennité.

Six mois avant son arrivée, des ouvriers venus de Cherbourg, auxquels ne tardèrent pas à se joindre des ouvriers venus de Paris même, commencèrent de nombreux travaux d'appropriation.

On vérifia et on rétablit les boiseries. On refit les parquets, les plafonds ; on refit les peintures et les dorures. Ce fut, pendant tout le temps, une procession de longues voitures qui apportaient des meubles luxueux, de vieilles tapisseries, des cuirs de Cordoue et flamands.

Les gens du pays n'en revenaient pas. Pensez-donc, en outre, que toute la collection d'objets d'art du marquis fut installée au château.

Un conciliabule qui se tint, un dimanche soir, dans l'arrière-boutique de madame Dodement, fut composé, outre M. Bidoire, de M. et madame Miton et de maître Tapefer, d'une demi-douzaine de notabilités.

On se transmit de bouche en bouche le récit des choses énormes perpétrées par le marquis dans le château de ses ancêtres. On proposa bien, dès lors, de mettre Antoine de Kergal hors de la loi et de la raison humaine. Mais M. Bidoire fit remarquer ce qu'un jugement précipité aurait de fâcheux.

En conséquence, malgré les ricanements de maître Tapefer, qui flétrissait hautement ce retour au luxe de l'ancienne noblesse, le sanhédrin de Pénitot se borna, pour le quart d'heure, à déclarer que M. de Kergal faisait des choses singulières qui devaient lui coûter bon.

Enfin, c'était à lui de voir.

Vers la même époque, un autre sujet de conversation rassembla les invités dominicaux de madame Dodement.

On avait un docteur-médecin à Pénitot. Ce docteur-médecin se nommait Lelarge. C'était un brave homme, qui se faisait, disons-nous, appeler docteur, bien qu'il fût simple officier de santé. Mais, depuis un temps immémorial, le docteur Lelarge, puisque docteur il y a, exerçait le droit incontestée de mettre au monde les enfants pénitotais, à seule fin de les assassiner plus tard quand ils seraient malades.

Cette industrie, que nous ne pouvons nous empêcher de qualifier de criminelle, avait rapporté au docteur Lelarge une grande considération. Il avait pour complice un pharmacien aussi vieux que lui, qui jurait ses grands dieux que la Faculté de médecine de Paris avait fait, maintes et maintes fois, les offres les plus brillantes au docteur

Lelarge afin qu'il voulût bien lui prêter l'appui de ses lumières.

Jamais ! non, jamais ! les gens de Pénitot n'avaient osé s'imaginer que le docteur Lelarge pouvait avoir un rival de gloire. Et voilà que tout à coup, au moment même où le pays était déjà en rumeur par l'arrivée prochaine du marquis de Kergal, on apprit qu'un nouveau docteur-médecin allait venir s'établir dans les environs.

Non point à Pénitot même. La société Dodement affirma qu'elle ne l'aurait point toléré. Bien avisé, le docteur Berthier, c'était le nom du survenant, choisit pour résidence un petit village qui se trouvait à deux lieues de là, le village de Merville.

Oui. Mais de Merville, le docteur Berthier pouvait rayonner sur toute la clientèle de la Hague, jusqu'alors inféodée au seul Lelarge. Du reste, on commença par jurer, au moyen des serments les plus solennels, que personne n'aurait recours aux soins du nouveau venu.

Cependant, par curiosité, on alla, un dimanche après midi, regarder la petite maison que le docteur Berthier s'était fait arranger à Merville. On voulait voir un peu.

Cette petite maison se trouva être un pavillon, la veille encore à l'état de ruine, et que le docteur avait fait rétablir coquettement, entre cour et jardin, sur le bord de la route qui va de Pénitot à Auderville, en passant par Beaumont.

Rien de bien remarquable jusque-là. Mais attendez ! A une demi-lieue de Merville se trouve un autre château féodal, nommé le château de Beaumont.

Voilà-t-il pas qu'on vit sortir du petit pavillon un domestique du château de Beaumont, lequel faisait au nouveau docteur de grands saluts. Évidemment, le docteur Berthier avait là un commencement de noble clientèle.

Le petit monde haineux augura dès lors que cette clientèle pourrait bien se compléter par celle du château de Pénitot. Cela devenait abominable. Les Pénitais déclarèrent qu'en raison de cet excessif pouvoir de la noblesse, ils se

sentaient plus affermis que jamais dans la résolution de ne point donner leur confiance à l'intrus.

VI

DE L'APPARITION DE MADAME BERTHIER ET DE CE QUI S'ENSUIVIT

Eh bien, ce ne fut pas tout ! A une fenêtre du premier étage, tendue de rideaux jaunes, notez ce point, à une fenêtre tendue de rideaux de damas de soie jaune, apparut une femme.

Une femme ! Quelle femme ? madame Miton, épouse vertueuse, et madame Dodement qui avait eu fort à se plaindre de son mari, faillirent tomber à la renverse, en apercevant la femme qui se trouvait là, dans l'encadrement des rideaux jaunes.

Une mortelle jalousie s'éleva dans le cœur de ces bonnes créatures. Madame Miton, grâce à Dieu, savait se mettre, elle avait été élevée dans un pensionnat de Caen, et connaissait le fin du fin de l'élégance.

Quant à madame Dodement, tout le monde à Pénitot pouvait attester que, à dix lieues à la ronde, on ne saurait pas trouver de femme qui la valût seulement de moitié.

Adélaïde Dodement possédait le secret des atours cossus, étoffés, qui prenaient une tournure magnifique, lorsqu'ils étaient étalés sur la magnifique créature qui les portait.

On disait même que maître Tapefer, célibataire, en était absolument fêru. Mais Tapefer sentait le fumier. Et, bien qu'on le tolérât dans la bonne compagnie, il passait pour avoir une mauvaise éducation.

Nous voudrions employer dans ce récit le procédé à l'aide duquel les auteurs dramatiques mettent en scène un personnage important d'une façon avantageuse. Ce procédé infailible consiste à préparer l'entrée du

personnage, en ayant soin d'en parler fréquemment avant que cette entrée puisse s'effectuer. Le spectateur, mordu par le démon de la curiosité, attend pendant un acte, pendant deux actes, quelquefois plus. Quand le personnage ainsi annoncé vient à paraître ; le public pousse un : Ah ! tout à fait flatteur.

Ce qui se peut pratiquer sur les planches ne saurait être en usage sur les pages d'un roman. Nous avons, il est vrai, déjà parlé de madame Hélène Berthier. Nous avons même indiqué qu'un certain mystère s'attachait à sa présence dans le voisinage du château de Pénitot ; mais quand nous vous dirons que la femme qui apparut à la société Dodement, sous des rideaux de damas de soie jaune, était madame Hélène Berthier, nous n'obtiendrons certainement aucun effet imprévu.

C'était elle cependant. Telle qu'elle était, nous devons vous présenter cet échantillon féminin de la race normande, point à dédaigner.

Il y a des femmes cruelles en tous pays. En Normandie, il y en a de féroces.

Les voyageurs, hâtés d'arriver, n'ont point le loisir de trop regarder en route, même les femmes. Les touristes, les visiteurs annuels des saisons de bains ont d'autres préoccupations. Il faut être du pays, ou du moins y avoir longuement vécu, pour se rendre compte d'une variété particulière des femmes qui existe en Normandie.

Ces femmes sont grandes de taille, blanches de peau, brunes de cheveux. Leur allure hautaine et décidée indique des créatures volontaires, âpres au commandement, dures aux faibles, exigeantes en amour. Du reste, elles n'ont rien de vulgaire dans leur personne. Leurs mains sont exquis, ce qui est, dans tout pays, un signe de race ; leurs yeux sont terribles et même effrontés. Leurs dents sont belles, ce qui est assez rare chez les Normands.

Robustes de carrure, avec un corsage insolent, elles se tiennent droites, ont la parole haute, l'expression décisive.

Ces gaillardes-là, quand elles ont dit à part elles : je veux cet homme pour mari ou pour amant, sont certaines de réussir, par cette raison qu'aucune considération ne les arrête, et qu'elles ne reculent devant rien.

Elles sont élégantes de forme et d'instinct, disons-nous ; mais elles n'ont rien de rêveur. En elles la chair crie. Presque toujours ce sont des amazones indomptables. Grandes mangeuses, par conséquent : buveuses déterminées dans l'occasion. Et l'homme sur lequel elles ont jeté leur dévolu, une fois pris par elles, est assuré de n'en sortir jamais, à moins qu'elles ne le quittent d'elles-mêmes, comme un jouet dont elles ont assez.

Telle est donc la race femelle que l'on rencontre çà et là dans les pays normands. Et telle était madame Hélène Berthier.

Elle était fille d'un fermier des environs de Neubourg, un de ces fermiers à moitié propriétaires, riches comme des Crésus, qui empilent des milliers de blé dans leurs granges, qui comptent des quarantaines de vaches dans leurs étables, cinquantes ou soixante chevaux dans leurs écuries, et des bœufs par centaines dans leurs herbages.

Ces gens-là, robustes natures s'il en fut, ont soin de s'assouplir aux délicatesses de l'élégance moderne. Ils font entrer leurs membres herculéens dans des redingotes de drap fin, ont le tilbury du vieux modèle, qu'ils achètent quinze cents francs chez un carrossier de Rouen, et qu'ils font trainer, ventre à terre, par un demi-sang de cinq ou six mille francs.

Dans ce gras pays, la terre engraisse. On vit bien. Vers trente-cinq ans, ces cultivateurs homériques prennent du ventre, et, sans aucune rêverie, deviennent Gaulois avec les filles. A cette race solide, et qui n'a rien d'épais, sauf le ventre, il faut des femmes capables de les comprendre.

Le Normand, nous l'avons déjà dit, est rusé et volontaire. Ajoutons qu'il est spirituel, et facilement artiste. Ecrivain, par-dessus tout. En ouvrant un dictionnaire

bibliographique, on peut constater qu'un bon tiers des écrivains français, et non des moindres, puisque cela commence à Corneille, est originaire de Normandie. Par conséquent, tout Normand qui en a les moyens commence par bien éduquer ses enfants.

Madame Hélène Berthier, fille d'un tel père, avait donc reçu une belle éducation. Même, grâce aux fréquentations de voisinage, elle était devenue fille du monde, lorsqu'elle épousa le docteur Berthier.

M. Berthier ne paraissait point, cependant, un aussi bon parti que mademoiselle Lenepveu aurait pu le souhaiter. Raymond Berthier était un petit propriétaire d'herbages de la vallée d'Auge. Mais c'était un docteur médecin.

Aux yeux du père Lenepveu cette qualité entraînait une sorte de distinction scientifique qui le plaçait au-dessus du niveau des bourgeois. Hélène fut donc mariée, apporta une très-grosse dot à son mari, et, dès le lendemain du mariage, imagina de susciter des querelles, en attendant qu'elle brisât les vitres de la chambre conjugale.

Raymond Berthier mit cette intempérance de caractère sur le compte du voisinage pernicieux d'une famille qui idolâtrait sa femme. Il résolut de s'expatrier, afin que l'isolement améliorât ses rapports conjugaux.

Disons, en outre, que le pauvre docteur avait à peu près vingt ans de plus que sa femme. Inquiet, à juste titre, de la légitimité de la lignée qui pouvait lui naître, il brisa une position toute faite dans les environs de Neubourg, pour se réfugier dans la Hague.

C'est-à-dire au bout du monde.

Madame Berthier se soumit, non sans cris. Mais il fallait se soumettre. Le docteur Berthier était énergique à ses heures. Et la suite de cette histoire nous en fournira une terrible preuve.

Cependant, tout en se résignant à la soumission, Hélène ne l'accepta pas sans espoir de revanche. Elle voulut éblouir les gens du pays dans lequel elle arrivait. De là les

fameux rideaux de damas de soie jaune installés à sa fenêtre ; de là la toilette triomphale dans laquelle elle apparut aux yeux de la société Dodement.

— Mâtin ! dit brusquement maître Tapefer. La belle créature.

En Normandie, on prononce : criature

M. Miton, que ses habitudes administratives obligeaient à plus de retenue, à plus de dignité, se moucha méthodiquement, plia son mouchoir avec soin, et dit

— La belle femme !

Il prononça : phême !

Et M. Bidoire, voulant ajouter à tout cela son mot d'homme bien élevé, dit :

— Elle est délirante !

Ce groupe de gens, arrêtés devant le pavillon, sans qu'aucune excuse plausible pût motiver son rassemblement, était fait pour irriter les natures les plus paisibles. Ajoutez que madame Dodement et madame Miton avaient une attitude provocante, et semblaient prêtes à montrer le poing à la belle madame Berthier.

Car, dès ce moment, Hélène Lenepveu fut ainsi nommée : la belle madame Berthier.

Celle-ci, ne voyant parmi ces curieux incommodes, que de plates figures qui lui déplurent absolument, rentra brusquement, poussa et ferma sa fenêtre avec fracas ; et les bonnes gens, sur la route, restèrent, selon l'expression du pays, la goule bayante.

— C'est une atrocité ! dit madame Miton.

— C'est une horreur ! ajouta madame Dodement.

Et toutes deux vociférèrent en chœur :

— C'est une femme de rien !

— J'affirme, dit résolûment maître Tapefer, que c'est une belle criature.

Madame Dodement pinça le bras de Tapefer jusqu'au sang. Le robuste gaillard tourna vers la croquetière un

regard que n'aurait pas désavoué un faune. Et, sans rien rabattre de son admiration, il ajouta :

— Tout de même !

Avec une énergie vertueuse, madame Miton avait saisi le bras de son mari, et, déjà, elle se trouvait sur la route au moins à vingt pas. Le reste de la bande suivit le mouvement. On se remit en route pour Pénitot.

Ils avaient voulu voir ; ils avaient vu.

Pendant quinze jours, on parla de cette affaire hautement, avec des indignations qui se propagèrent comme une traînée de poudre à travers la petite ville. Mais ce tumulte intense s'arrêta soudain. On se mit à chuchoter.

Mauvais signe !

Le marquis de Kergal s'était installé d'une façon définitive dans le château de Pénitot. Dès son arrivée, il avait été souffrant, puis malade. Il avait fait mander le docteur Berthier. Il était allé même demander une consultation à Merville.

Dès ce jour-là Hélène Berthier avait paru plus triomphante encore. Le marquis, bien que guéri, ne cessa pas d'aller chercher des consultations.

Madame Berthier devint arrogante.

Le marquis invita le docteur et sa femme à venir au château.

Madame Berthier devint intolérable.

Et les langues de Pénitot allèrent leur train. On s'en donna à cœur joie. La chose peut se résumer en ceci : on plaignit cet excellent docteur Berthier.

D'honnêtes gens, jusque-là fidèles au docteur Lelarge, lui retirèrent leur clientèle et se firent soigner par celui qu'on avait juré d'exclure à tout jamais.

Pourquoi ? C'est qu'on voulait avoir l'occasion d'insinuer au docteur Berthier que, peut-être, les visites du marquis à Merville n'étaient point tout à fait désintéressées, et que, peut-être encore, madame Berthier prenait un trop grand

plaisir — artistique — à visiter les collections d'art du château de Pénitot.

Le docteur Berthier, soit résignation, soit dureté d'entendement, soignait ses malades et ne tenait aucun compte de leurs racontages. C'était un homme de devoir, d'un caractère élevé et d'un cœur droit. Exempt de tout reproche, il n'admettait pas volontiers qu'il eût le droit d'adresser des reproches à autrui. Dans ces circonstances, les gens de Pénitot durent se résigner à se taire. Mais la qualification d'innocent fut moins appliquée au marquis de Kergal et devint désormais l'apanage du docteur Berthier.

Le docteur allait, venait, trottait, était toujours par voies et par chemins, monté sur une vieille jument grise qu'il appelait Babet ; il n'était guère de chaumière de la Hague devant la porte de laquelle il ne s'arrêtât. Il soignait à peu près tout le monde, consolait tous ceux qu'il soignait, recevait peu d'argent ; même on disait que sa bourse s'ouvrait volontiers, et qu'il payait un peu cher la moque de cidre qu'il ne refusait jamais de boire quand un paysan la lui offrait.

On voit souvent dans les campagnes de ces vaillants médecins dont la profession devient presque un apostolat. Mais, parmi les plus estimables, le docteur Berthier était le plus estimé. Désormais on le plaignit ; mais on le plaignit en silence. Nul doute ne s'éleva sur sa loyauté. Parmi tous ces gens âpres au gain, aucun ne s'avisa de penser ni de dire qu'il cherchait un bénéfice dans les rapports maintenant certains de sa femme et du marquis.

Et puis, au bout de peu de temps, de nouveaux événements se produisirent, qui fournirent un nouvel aliment à la curiosité et à la médisance.

VII

DESTRUCTION D'UN PHARMACIEN

Un beau matin, M. Bidoire, marchand de salaisons à Pénitot, se dirigea résolûment vers la mairie. La mairie de Pénitot, comme presque toutes les mairies des villes de province, était un bâtiment d'apparence triste.

On l'aurait dit inhabité. Au-dessus de la porte, qui n'avait rien de monumental, se dressait mélancoliquement un bâton, alors terminé par une aigle impériale, et auquel tenaient de singuliers lambeaux, que les gens du pays affirmaient être un drapeau tricolore. M. Bidoire franchit cette porte, suivit un couloir dont le pavage laissait fort à désirer, et arriva devant une porte sur laquelle on lisait cette double inscription : Naissances. Décès.

Evidemment, si on naissait à Pénitot, on y mourait aussi.

Mais il semble qu'on naissait et qu'on mourait avec peu d'enthousiasme. M. Miton, l'employé chargé d'enregistrer ce double accident de l'existence humaine, se tenait, habituellement inoccupé, devant une sorte de bureau délabré, et bâillait largement pour happer ses appointements.

Il est vrai que de nombreux cartons, munis d'étiquettes, s'étagaient autour de la pièce. Mais ces cartons bâillaient autant que M. Miton. M. Miton et ses cartons parurent fort surpris lorsque M. Bidoire, ouvrant résolûment la porte, entra d'un air effaré.

Le visiteur inattendu, nous dirons même inespéré, s'empara d'une chaise disloquée, s'assit, ôta son chapeau, s'essuya le front qu'il avait en sueur et, s'adressant à M. Miton, s'écria :

- Vous ne m'aviez pas dit la nouvelle !
- Quelle nouvelle ? demanda M. Miton.
- M. Hébert vend son fonds !
- Bah !

M. Hébert était le pharmacien, le pharmacien complice du docteur Lelarge. De temps immémorial, son officine se voyait sur le quai de Pénitot, et, derrière le vitrage, les passants, de père en fils, contemplaient des bocaux de faïence, et deux globes, l'un plein d'une liqueur rouge, l'autre plein d'une liqueur verte, qu'illuminaient le soir deux lampes Carcel placées en arrière.

A Pénitot, on ne connaissait point le gaz. Dès que M. Hébert vendait son fonds, il était certain que les bocaux et les globes étaient menacés de destruction. Les deux lampes allaient s'éteindre. Une des gloires de Pénitot allait disparaître.

— Comment vous aurais-je dit la nouvelle, dit M. Miton, puisque je l'ignorais ?

M. Bidoire hocha la tête et répondit :

— Vous deviez le savoir !

— Expliquez-vous !

— Je dis, continua Bidoire, que vous deviez le savoir, par la bonne raison que la personne qui achète le fonds de M. Hébert est votre cousine.

— Ma cousine ! vociféra M. Miton. Je n'ai pas de cousine dans la pharmacie.

— Allons donc ! Et votre cousine Madeleine ?

L'employé de la mairie de Pénitot sauta sur sa chaise. En Normandie tout le monde est plus ou moins cousin.

Par suite, il était exact que M. Miton était contraint de reconnaître, pour cousine, une demoiselle Miton qui s'appelait Madeleine de son prénom et qui n'était cependant qu'une parente fort éloignée. Cette parente, qui avait fait parler d'elle dans le temps, avait quitté Pénitot depuis cinq ou six années, et paraissait résolue à y revenir inopinément, en qualité de pharmacienne.

La chose paraissait invraisemblable à bon droit. M. Miton voulut en avoir l'explication. Il quitta sa chaise, saisit son chapeau et, laissant au hasard les enregistrements de décès et de naissances, sortit de son bureau, dont il mit la clef dans sa poche, entraînant avec lui M. Bidoire. On les vit tous les deux, pleins d'agitation, se précipiter vers l'officine de M. Hébert. Ils entrèrent et se trouvèrent soudain, non pas en présence du pharmacien, mais en présence de la pharmacienne.

Disons même qu'ils étaient dans ses bras. Et, en effet, mademoiselle Madeleine Miton, un peu vieillie, mais vêtue avec le dernier luxe, à la dernière mode de Paris, se précipita sur M. Miton d'abord, puis sur M. Bidoire, les embrassa l'un et l'autre avec effusion, en versant des larmes, et en criant :

— Ah ! mon cousin ! Ah ! mon cousin !

On s'expliqua. Cette cousine, avouons-le, avait quitté le pays pour des motifs ténébreux. Jolie fille, disons même belle, elle s'était envolée un beau matin vers le pays des jolies filles : Paris !

On avait attribué une bonne part dans la responsabilité de cette fugue à un certain Pince, Gustave, fils d'un propriétaire de Vauville, que l'on savait éditeur à Paris, et qui était venu passer récemment quelques jours chez son père. On jasa sur cette histoire pendant quelque temps.

L'honorable père de l'honorable M. Pince étant venu à mourir, M. Gustave Pince vint désormais dans le pays passer au moins six mois sur douze, mais de Madeleine Miton on n'entendit plus parler.

Présentement Madeleine Miton revenait, un peu vieillie, un peu vermillonnée, un peu poudrée de riz. Mais riche à ce qu'il semblait. Car elle avait, sans aucune cérémonie, acheté, non pas le fonds de pharmacie, mais la maison et la boutique de M. Hébert, le pharmacien.

M. Hébert, qui ne faisait plus de bien merveilleuses affaires depuis que M. Lelarge, sa providence, voyait sa

faveur disparaître, et que, sous les auspices du docteur Berthier, un autre pharmacien plus jeune s'était établi à Beaumont ; M. Hébert, disons-nous, avait consenti à vendre sa maison, sa boutique et ses boccas, à mademoiselle Madeleine Miton.

Que pouvait faire de tout cet attirail Madeleine Miton ? Elle l'avoua sans détour, quand Miton et Bidoire le lui demandèrent. Elle voulait établir une boutique de confiserie.

Une confiserie dans une boutique de pharmacien ?... Parfaitement.

A Pénitot ?... A coup sûr.

Un tel phénomène ne pouvait se produire que là. Mais Madeleine Miton ne dit pas toute la vérité. Elle se garda d'avouer dès les premiers moments la profondeur de sa machination. A la confiserie, dont les débris du pharmacien lui offraient les premiers éléments, elle voulait joindre un magasin de modes et de confections pour dames, qui devait absolument détruire les confections que vendait madame Dodement.

En outre, Madeleine présenta à son cousin Miton une petite cousine, une fillette âgée de deux ou trois ans, qui répondait au nom de Benjamine, et dont la naissance, à coup sûr, si elle avait été enregistrée à la mairie de Pénitot, aurait donné beaucoup à penser et à dire.

M. Miton demanda d'où provenait la petite Benjamine. Madeleine, pour toute réponse, se borna à saisir l'enfant, la fit sauter en l'air, lui fit des risettes, l'embrassa à lui manger les joues, et s'écria :

— C'est ma nièce ! c'est ma nièce !

M. Bidoire demeura pensif. Il se retourna vers M. Miton, et lui dit simplement :

— Eh !

— Il paraît, dit M. Miton, que c'est ma nièce.

Entre gens qui se comprennent à demi-mot, toute autre explication était superflue. Ce n'est pas que Madeleine se

refusât à en donner. Elle raconta, avec prolixité, qu'une parente — éloignée ! — qui avait demeuré quelque part, là-bas, du côté de Saint-Lô, lui avait légué la petite Benjamine en lui recommandant de lui servir de mère.

Elle s'acquittait de ce devoir pieux, avec dévouement, avec une telle conscience, que Benjamine, à tous propos, criait et piaillait en embrassant Madeleine : — Maman ! maman !

Il fallut bien en passer par là. M. Hébert entra dans la boutique et déclara que la cession du fonds était accomplie. Il avait été payé argent comptant ; dès cette heure, il n'était plus chez lui.

S'il restait encore dans la maison pour le temps nécessaire à l'enlèvement des meubles qu'il entendait se conserver, c'était à la tolérance de Madeleine Miton qu'il le devait. Du reste, Madeleine, en fille soigneuse de son honneur, n'entendait pas rester sous le même toit que M. Hébert.

Elle demanda, comme une chose due, l'hospitalité chez M. Miton, que celui-ci dut lui accorder. Le soir, on dîna en famille chez l'employé de la mairie.

Madame Miton, bien que de mauvaise grâce, dut accueillir cette cousine suspecte, flanquée de la petite Benjamine, et même tuer une sorte de veau gras. Ce qui veut dire qu'on invita au festin le vieux Tapefer et madame Dodement, qui ignorait les projets pervers de la nouvelle venue.

Quelle ne fut pas la surprise de ces gens lorsque, au milieu de ce festin, on vit surgir M. Pince, qui, sans motif apparent, avait fait de son pied le chemin de Vauville à Pénitot, et vint souhaiter le bonsoir à la famille Miton.

Plus grande encore fut la surprise, quand on vit la petite Benjamine courir vers M. Pince dès son arrivée. L'enfant parlait à peine et ne pouvait être indiscrete. Cependant, cette familiarité parut singulière. Et M. Bidoire fit remarquer que, par un hasard étonnant, Benjamine avait

les yeux exactement de la même couleur que ceux de M. Pince.

Les loups ne se mangent point entre eux. Nous ne voulons pas dire que les gens de Pénitot soient des loups. Cependant il nous est bien permis de remarquer que si ces événements s'étaient produits ailleurs que dans la société Dodement, la société Dodement n'aurait pas manqué d'en tirer des interprétations scandaleuses.

Tout se passa le mieux du monde. Huit jours après, M. Hébert quitta Pénitot. La pharmacie se trouva veuve de ses boccas et de ses globes. Le peintre vitrier de la localité fut chargé de transformer la devanture de l'officine, qui, de verte qu'elle était, devint blanche ; et au lieu de l'inscription : Pharmacie, porta désormais celle-ci : Confiserie.

Il y avait de quoi faire frémir les gens les plus résolus. Il est vrai que le peintre vitrier, par amour de la couleur sans doute, emporta chez lui le globe rouge accompagné du globe vert. Mais les boccas restèrent. Ils continrent en partie les drogues que la tolérance publique consent à regarder comme communes à la confiserie et à la pharmacie.

Les boules de gomme, les jujubes, les pâtes de réglisse et autres. On vit même, sans étonnement, des bâtons de cannelle, des tiges d'angélique, de la vanille, exhibés dans leurs récipients accoutumés. Pour être passées entre les mains d'une jolie femme, ces choses n'en étaient pas plus mauvaises, au contraire. Une foule de gens du sexe masculin se trouvèrent subitement enrhumés à Pénitot, et profitèrent de cette indisposition pour rendre visite à mademoiselle Madeleine.

Madeleine était jolie, avenante, elle faisait, selon l'expression du pays, des manières ; et vendait à ravir la jujube et la réglisse. Jamais un pharmacien ne fut détruit et remplacé avec plus de gaîté et de galanterie.

L'ex-boutique de M. Hébert dut même à sa nouvelle propriétaire une plus grande vogue que jamais. Aux premiers éléments de confiserie, fournis par la défunte pharmacie, Madeleine sut joindre les produits du luxe parisien. On vit s'étaler dans la vitrine des boîtes de dragées pour les baptêmes, boîtes rondes garnies d'un papier plissé et enveloppées de faveurs roses, bleues ou vertes.

Il y eut aussi des boîtes de quatre fruits, puis de huit fruits, et même de seize, produits fantastiques du cartonnage parisien, dont le couvercle glacé était orné d'une lithographie coloriée, représentant, afin de flatter le goût de l'acheteur, selon son sexe, soit un beau jeune homme bien mis, soit une belle jeune fille non moins bien mise.

Il y eut aussi des petits moutons en sucre, des chiens en sucre, des ermites en chocolat, toutes sortes de choses enfin. L'envahissement de ces nouveaux objets rognait peu à peu la part laissée dans le premier moment aux débris du pharmacien. La jeunesse dorée de Pénitot prit décidément la coutume de se rendre chez la belle confiseuse.

Les hommes d'un âge mûr suivirent, et il n'y eut pas jusqu'au docteur Lelarge, vieillard oublieux de ses anciennes affections, qui ne vînt constater l'anéantissement progressif des souvenirs de la pharmacie qui l'avait aimé.

Dans les premiers temps la petite Benjamine allait et venait dans la boutique, jacassait, selon la coutume des enfants, riait à tout le monde. Elle était charmante. A peine deux ou trois fois la vit-on pleurer, parce que Madeleine Miton lui avait infligé une correction manuelle, afin qu'elle cessât de l'appeler : maman ! et l'appelât désormais ma tante.

Aussi, cela était inconvenant. Maman ! cela pouvait donner à penser un tas de choses désagréables sur la vertu de Madeleine Miton. M. Pince, qui pendant ses voyages à Vauville, n'était pas des moins assidus près de la belle

confiseuse, avait fini par convaincre celle-ci de la nécessité où elle était, pour son honneur, de répudier ce titre de mère.

Depuis le retour à Pénitot de la belle Madeleine Miton, les voyages de M. Pince étaient devenus tellement fréquents qu'on aurait été en droit de s'en étonner. Et même on s'en étonna. Toutefois M. Pince étant un enfant du pays, on le ménageait ; et, pour qui connaît le petit monde de province, il est aisé de concevoir toutes les malignes suppositions qui furent faites, et aussi la circonspection avec laquelle on les émettait en présence de l'intéressé.

Maître Tapefer, qui, en sa qualité d'homme mal élevé, jouissait d'une certaine franchise de parole, à l'abri de laquelle, en vrai Normand, il savait déployer des prodiges d'astuce et de rouerie ; maître Tapefer, disons-nous, entreprit d'envoyer un caillou dans cette eau dormante qui était l'âme de M. Pince.

Ce fut un jour de marché ; Tapefer avait absorbé un nombre assez considérable de petits verres de gin pour en composer un grand litre. Il vit passer M. Pince, le nez long à son ordinaire, qui revenait du marché ; où il avait acquis loyalement, — M. Pince ne pouvait rien faire que de loyal, — une paire de soles, qu'il allait offrir en présent à mademoiselle Madeleine Miton ; présent dont il comptait bien prendre sa part.

— Comme ça, dit l'astucieux Tapefer, vous allez offrir du beau poisson à votre bonne amie ?

M. Pince fit un haut-le-corps. Et maître Tapefer, profitant de son émotion, prit et retourna les soles, qu'il examina en connaisseur, et les rendit en disant :

— Pour du beau poisson, c'est du beau poisson, frais comme l'œil ! Eh ! he ! Ça n'est pas à Paris que vous en pouviez offrir comme ça à votre bonne amie. Non, dame !

M. Pince, promptement remis, répondit sèchement :

— A Paris, je ne m'occupe que de ma librairie.

— C'est donc, riposta Tapefer, que votre bonne amie n'est plus à Paris ?

— Je ne comprends pas, dit M. Pince, ce que vous entendez par là. Où donc aurais-je une bonne amie ?

— On est des hommes, s'écria Tapefer avec un gros rire. Eh bien, quoi ! mademoiselle Miton est une belle fille.

— Je ne dis pas non, consentit M. Pince. Mais, qu'est-ce que cela peut faire à mes connaissances de Paris ?

Il dit cela d'un ton si aigre et si mordant, que Tapefer vit bien qu'il n'atteindrait pas aisément le but qu'il s'était proposé. Aussi, chose à laquelle il n'était point habitué, Tapefer battit en retraite :

— Oh ! fit-il, vous savez, on parle sans parler. Seulement je remarquais qu'autrefois vous veniez. moins souvent à Vauville, et que, depuis que mademoiselle Miton est à Pénitot, vous n'en bougez quasiment pas.

— Mon cher, riposta M. Pince avec une aigreur encore plus grande, c'est qu'autrefois ma librairie me donnait fort à faire et qu'aujourd'hui elle marche toute seule. Vous n' imaginez pas ce que c'est qu'une librairie !

— Mais si, répondit Tapefer ; c'est un commerce comme un autre : acheter à bon marché de la bonne marchandise et vendre le plus cher qu'on peut la mauvaise.

— Pas du tout ! répondit M. Pince. La librairie est un métier d'honnête homme. Il s'agit de vulgariser les œuvres utiles, de propager les connaissances modernes. Mais, le diable est qu'on ne réussit pas du premier coup.

— Je comprends, fit sentencieusement Tapefer. Il faut, pour réussir, être truqueur.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ! s'écria M. Pince d'un air furibond.

— Dame ! j'entends qu'il faut avoir trouvé son truc.

M. Pince vit bien que, de son côté, il avait affaire à forte partie. Il se résigna à se montrer bon prince.

— Il faut, dit-il, mettre la main sur une série. Le goût du jour, voyez-vous, est aux choses frivoles. Toute la question

consiste à tourner cette frivolité, sans en avoir l'air, sur des sujets sérieux. Alors on amuse le monde en l'instruisant, et on rend service' son pays.

— En faisant fortune ! s'écria Tapefer.

— Cela, répliqua M. Pince, ne regarde personne et est de médiocre intérêt pour une âme désintéressée.

Ici, Tapefer, n'y tenant plus, allongea une grande tape dans le ventre de M. Pince en s'écriant :

— Vieux farceur !

M. Pince se serait bien fâché s'il l'avait osé, mais il n'osa pas. Il s'en alla tout bonnement sans rien livrer à Tapefer des secrets de son âme ténébreuse.

Car il avait une âme ténébreuse, M. Pince. Le but qu'il poursuivait ne devait se révéler que plus tard. Mais il le poursuivait âprement.

C'était par ses conseils et sur son inspiration que se dirigeait Madeleine Miton. Non pas, entendez bien, que l'on pût dire que M. Pince était le maître dans la boutique de l'ancien pharmacien.

Mais enfin tout marchait à souhait, et l'ensemble des faits révélait une volonté précise qui savait bien où elle allait,

Un beau jour, les visiteurs, en entrant dans la boutique, aperçurent le comptoir garni de quatre ou cinq chapeaux de femmes élégants, garnis de fleurs et de plumes, et posés sur des champignons.

On s'informa du soin que paraissait vouloir prendre désormais mademoiselle Madeleine pour se coiffer avec tant de luxe.

Elle répondit finement que son idée était, non pas de se coiffer elle-même, mais de coiffer toutes les dames de Pénitot. Le mot parut spirituel et fit énormément rire. Bientôt le nombre des chapeaux doubla. On vit des commis-voyageurs s'introduire à plusieurs reprises dans la boutique. Les chapeaux se renforcèrent d'un certain nombre de cartons, remplis de fleurs artificielles, de rubans et de dentelles.

Décidément, la belle confiseuse se doublait d'une modiste. On établit une séparation dans la boutique, afin de déterminer la limite exacte, la frontière du pays des modes et du territoire laissé au défunt pharmacien.

Puis encore survinrent des parures de jais, des colliers de corail et de perles, mille bibelots de l'article Paris. La séparation fut reculée, et mordit sur le territoire de la confiserie. La destruction totale du pharmacien avançait de plus en plus.

Puis enfin apparurent des confections pour dames, dans le dernier goût, à l'instar de Paris. On eut des pelisses, des vestons, des caracos, des robes de chambre. Puis des parures complètes montées sur des mannequins en fil de fer. Pour le coup la séparation fut absolument supprimée. Les derniers vestiges du pharmacien étaient submergés.

Les boccas, les boîtes de bonbons, les pyramides de chocolat, les petits bonshommes étranges, les chiens en sucre, tout disparut avec les jujubes, les réglisses et la vanille. Tout fut balayé, englouti dans les profondeurs des caves, des cabinets et des greniers.

Un artiste sérieux, un peintre venu de Cherbourg, peignit habilement la devanture blanche de la boutique. Il employa savamment des couleurs qui, par leurs combinaisons, rappelaient le palissandre et le tuya. Les moulures furent dorées, et, au fronton de la boutique, en grosses lettres de cuivre repoussé et doré, on cloua l'inscription :

MODES ET CONFECTIONS

L'anéantissement du pharmacien était complet. Les changements successifs dans la couleur de la boutique semblèrent autant de couches de badigeon sous lesquelles disparut à jamais la mémoire de l'infortuné Hébert. Seules,

quelques personnes âgées se plurent à rappeler le souvenir des deux bords vert et rouge.

Mais la majorité des Pénitotais, qui se rappelaient que la boutique avait été jadis occupée par Hébert, se fit de celui-ci une idée baroque, d'après laquelle ce vieil homme apparaissait aux gens, jadis drogués par lui, comme ayant vendu toute sa vie des fausses fleurs et des caracos de velours, lui-même portant sur ses cheveux gris un chapeau rose.

Qui fut enragé ? je vous le demande ! Ce fut madame Dodement. Les vieilles élégances de son magasin de confections pâlirent, presque autant que la mémoire du pharmacien. Depuis cette époque Madeleine Miton devint une notoriété de Pénitot.

Lorsque, par aventure, des Parisiens fourvoyés s'arrêtaient dans la petite ville, et semblaient inquiets du peu de ressources qu'elle pouvait offrir, les gens du pays pinçaient la bouche et s'écriaient :

— Mais, monsieur, — ou madame, — nous avons ici, à Pénitot, un magasin, à l'instar de Paris, qui ne laisse rien à désirer.

Et on conduisait ce monsieur ou cette madame sur le quai, devant le magasin de modes et confections.

Au fait, la spéculation n'avait point été mauvaise. Il faut se rappeler que, de Pénitot, on aperçoit à l'horizon, émergeant de l'Océan, les trois grandes îles normandes de Jersey, Guernesey et Aldernay. Ce sont des pays riches, de bourgeoisie cossue.

En tout pays, les femmes assez riches pour se payer du luxe recherchent volontiers les modes françaises.

Dès qu'il fut connu à Saint-Hélier et à Saint-Pierre qu'une modiste française était à Pénitot, modiste sérieuse, à laquelle on pouvait faire des commandes et des acquisitions, puisqu'on n'en était séparé que par trois heures de mer, les dames des îles normandes eurent volontiers recours à son industrie.

La maison de Madeleine Miton prospéra donc au delà de toute espérance. Elle en profita pour se donner un plus grand train de vie. On mit beaucoup d'aventures sur son compte : mais en cela l'hostilité avait cessé d'être.

L'élégance et la beauté de Madeleine, ses galanteries même, étaient opposées par les Pénitotais, et non sans orgueil, à l'élégance, à la beauté et à la galanterie de la belle madame Berthier.

Merville était perché vers le haut d'une falaise. Pénitot était les pieds dans l'eau. La guerre fut déclarée entre les gens de la montagne et ceux des basses terres.

De part et d'autre on se déchira à belles dents. De part et d'autre on mit au compte de ses adversaires des histoires d'immoralité à faire dresser les cheveux... De part et d'autre on supputa la valeur des toilettes arborées par la belle madame Berthier, et ce qu'avaient pu coûter les parures de mademoiselle Miton.

Qui payait les frais de cette guerre ? Sur qui est-ce que les coups pleuvaient ? C'était sur M. le marquis Antoine de Kergal. Ce qui se débita, sur son compte, d'infamies et de gouailleries, ce qu'on émit de suppositions injurieuses, est impossible à imaginer.

VIII

COMMENT BENJAMINE DEVINT MARQUISE DE KERGALE

Par bonheur pour elle, la pauvre enfant que l'on faisait passer pour nièce de Madeleine Miton, cette enfant de l'amour nommée Benjamine, ne fut point témoin de ces luttes honteuses.

D'abord, à mesure qu'elle grandissait, elle devenait gênante. Puis, M. Pince, qui, pour un motif ou pour un autre, lui portait un grand intérêt, avait persuadé à Madeleine de faire élever sa pupille dans un couvent de Saint-Lô.

Comme tout s'explique en ce monde, on finit par savoir que M. Pince et Madeleine s'étaient connus à Paris.

Rien de plus naturel.

Benjamine fut donc placée dans un couvent d'Ursulines. Dix années se passèrent de la sorte, Benjamine étant absente, et la belle madame Berthier détestant de tout son cœur la belle Madeleine Miton, qui le lui rendait bien.

Quant au marquis de Kergal, il continuait son train de vie sédentaire. Son intimité près de madame Berthier ne faisait de doute pour personne ; mais il arriva ce qui arrive toujours dans ces cas-là : la chose était tellement connue qu'on ne se donnait plus la peine d'en parler.

Le docteur Berthier, durant cette nouvelle période, n'eut plus à subir les allusions charitables au moyen desquelles on s'était d'abord efforcé de l'avertir. Le docteur Berthier, après le coup de vigueur par lequel il avait arraché sa femme aux premières influences de sa famille, se tenait pour absolument quitte de tout péril.

Tout médecin, tout homme de science qu'il fût, il était assez homme du monde pour se rendre compte de la nullité séductrice de tous les beaux hommes de la Hague.

Madame Berthier était trop délicate de nature et d'éducation pour se compromettre avec un Bidoire ou un Tapefer.

Un seul homme pouvait être à craindre : le marquis Antoine de Kergal.

Ce grand seigneur, de belles manières, qui rachetait l'éclat de sa fortune et de son nom par une affabilité presque timide, cet homme d'esprit, ennuyé des autres et peut-être de lui-même, pouvait seul mériter que les yeux d'Hélène Berthier s'arrêtassent sur lui.

Mais le docteur n'eut pas à cet égard le moindre soupçon. Incapable par lui-même de violer les lois de l'amitié, il ne lui vint pas une seule minute l'idée qu'il pût être trompé par le marquis, sous le couvert même de l'amitié que celui-ci lui témoignait.

Et, en effet, comment cette âme honnête pouvait-elle admettre que le marquis en lui tendant la main, en lui serrant la main, pouvait commettre un acte de Judas ?

Ces choses-là, le docteur ne l'ignorait point, sont fréquentes et se voient dans un petit monde. Mais, aux yeux de ce savant, plébéien, fier de sa roture, selon l'avis de ce petit médecin de campagne, noblesse oblige.

Or, Antoine de Kergal était noble, d'une noblesse cinq fois séculaire ; il se disait son ami et le traitait comme tel.

C'en était assez pour qu'il ne doutât jamais de lui.

Telle était son illusion. Et puis, Hélène Berthier vivait maintenant de manière à écarter tout soupçon de l'esprit de son mari. Ses humeurs impérieuses avaient disparu. Elle remplissait scrupuleusement ses devoirs de religion.

Le docteur Berthier n'était point pieux et passait même pour être athée. Mais encore il ne pouvait admettre, dans sa bonne foi, que des gens qui faisaient profession de croire en Dieu pussent ainsi mentir au ciel.

Donc, il ne crut point à son malheur. Nous avons tort de dire qu'il n'y crut point. Car cela ferait penser qu'il agita la question.

Non ! il n'y pensa même pas. Il ne comprit pas le moindre mot des phrases à double sens qu'on ne lui ménagea guère dans les premiers temps.

Encore moins fut-il capable de concevoir un soupçon lorsque, de guerre lasse, les avertisseurs officieux eurent pris le parti de se taire.

Madame Berthier, afin d'avoir un prétexte pour se rapprocher plus fréquemment du château de Pénitot, avait choisi pour confesseur l'abbé Miget, curé de Vauville.

Un pauvre bonhomme de prêtre, peu lettré, bonne âme au demeurant, qui n'admettait aucune discussion ni sur les dogmes de l'Église, ni sur les devoirs que la religion impose.

La rigidité bien connue du vieux prêtre était une garantie de plus. Cela pourtant ne désarma pas les mauvaises langues.

On savait trop à quoi s'en tenir sur les rapports d'Hélène Berthier et d'Antoine de Kergal. On commença par croire que l'abbé Miget conservait Hélène parmi ses pénitentes dans l'espérance de ramener cette brebis égarée.

Mais quand on vit les années passer sans que rien changeât dans la position, sans que l'adultère parût s'amender, il arriva que l'abbé Miget fut enveloppé dans les soupçons injurieux. Ce pauvre bonhomme fut accusé d'être de connivence avec Hélène, et de lui faciliter ses rendez-vous.

Les libres-penseurs de l'endroit se mirent à gausser et à rire hautement. L'affaire prit des proportions scandaleuses. Il n'était pas un cabaret, sur la route de Cherbourg, où les buveurs ne se missent à rire aux éclats, dès qu'ils voyaient cheminer à travers la campagne la soutane de l'abbé Miget.

Si quelque chose pouvait dégoûter de la liberté de penser, c'est la grossièreté avec laquelle les illettrés

l'invoquent et la pratiquent. Des hommes qui n'ont jamais lu un texte d'Évangile, ni un chapitre de philosophie, aussi incapables de repousser les arguments de la foi que de fournir les raisons de leur incrédulité, se plaisent à nier ; et nient sans savoir quoi, ni pourquoi, ni comment ; et le plus fréquent : de leurs raisonnements consiste dans un gros rire outrageant.

Tout cela finit par venir à l'oreille du curé de Pénitot et de celui de Beaumont. Ils s'en expliquèrent charitablement avec leur confrère Miget. Non pas qu'ils eussent eu un moment la pensée qu'aucun des reproches qu'on lui adressait fût exact.

Mais enfin il y avait scandale. Il fallait le faire cesser. L'abbé Miget, ayant ouvert les yeux, comprit que cela importait autant à la religion qu'à lui-même. Il se promit d'être énergique. Il n'avait point, d'ailleurs, attendu ce moment.

Personne ne pouvait savoir ce qui se passait dans le confessionnal entre l'abbé et la pénitente. Toute criminelle qu'elle fût, Hélène ne voulait point se jouer du sacrement. Ses confessions étaient sincères.

L'abbé Miget, à la lettre, s'usait et s'épuisait en exhortations et en menaces pour obtenir la rupture des relations entre Hélène et le marquis. Plusieurs fois, il avait refusé l'absolution à sa pénitente. Mais, aux approches de Pâques, lorsque la communion était indispensable, sous peine de scandale, le bonhomme se laissait fléchir par des protestations de pénitence. Il finissait par absoudre.

Et, dès le lendemain de la communion, il y avait récidive dans le péché.

Cette comédie d'un repentir, sincère en apparence et suivi de rechute, se reproduisit cinq ou six fois. Finalement, l'âme la plus clémente devait se lasser. Et puis les clameurs du pays ne faisaient que s'accroître.

Les courants d'idées se font ainsi. Nous l'avons dit : on absolvait presque le marquis et madame Berthier, mais on

en était venu à exécrer publiquement l'abbé Miget. Il fut question de tous ces bruits à l'évêché de Coutances, et monseigneur fit écrire par son vicaire général une raide admonition au pauvre abbé Miget.

Précisément alors, la fête de Pâques revenait. L'abbé, fatigué, d'une part, de la vanité des repentirs d'Hélène et, de l'autre, écrasé par la semonce de son évêque, résolut pour le coup d'être inflexible.

Les supplications de la pénitente n'y purent rien faire. Vainement Hélène fit remarquer à l'abbé quel scandale ce serait si elle venait à manquer la communion pascale.

Vainement elle lui mit sous les yeux le péril dans lequel elle se trouverait vis-à-vis de son mari s'il venait à concevoir des soupçons.

L'abbé répondit qu'il ne pouvait laisser plus longtemps sa pénitente rire de la bonté de Dieu. Qu'il était résolu à retenir l'absolution pendant au moins une année, et ne la donnerait, alors, que s'il était certain que cette année entière se soit passée sans péché nouveau.

La chose était dure. Non-seulement pour le scandale, mais aussi pour le tempérament de madame Berthier. Car il est bien clair que, sans s'en faire l'intime aveu, elle n'avait pas moins espéré que tout reprendrait son train accoutumé.

Prières, supplications, menaces, emportements, rien n'y fit. Le bonhomme se trouva avoir la tête dure, le cœur cuirassé. Madame Berthier le menaça de se tuer, lui jura qu'elle communierait quand même, dût-elle commettre un sacrilège ; l'abbé ne se départit pas de son calme.

Il continua ses observations sur un ton paternel, versant à flots son éloquence de sacristie, mais persistant à conserver par devers lui l'inépuisable trésor des grâces célestes.

Cela se passait dans les premiers jours de la quinzaine avant Pâques. Le marquis de Kergal, instruit de ce qui se

passait par Hélène, se flatta de vaincre la résistance du curé.

Il se rendit le lendemain matin dans l'église de Vauville, au moment où l'abbé Miget terminait sa messe. L'entrée du marquis qu'on ne voyait jamais aux offices, causa une vive surprise parmi les fidèles qui se trouvaient là.

Aux chuchotements qu'il entendit, aux sourires qu'on essaya de lui dérober, mais qu'il surprit sur tousses visages, le marquis comprit la faute qu'il venait de commettre. Son dépit fut excessif.

Nous avons dit que sa douceur habituelle cachait un caractère violent et une volonté de fer.

Furieux d'avoir commis une maladresse, il voulut au moins ne l'avoir point commise en vain ; il trépigna sur place jusqu'au moment où la messe prit fin, et ce fut en serrant les poings, dans une colère voisine de la fureur, qu'il se dirigea vers la sacristie, dès que l'abbé Miget y fut entré.

Le curé, avant de dépouiller ses ornements sacerdotaux, faisait une courte oraison d'actions de grâces, dans un coin de la sacristie, le nez tourné vers un petit crucifix accroché là, sur la vieille boiserie de chêne.

Antoine de Kergal marcha, rapidement vers le prêtre, et, d'une voix assez haute l'interpella :

— Monsieur !...

L'abbé ne bougea pas. Il continua de tenir jointes ses grosses mains de paysan et de marmotter quelques mots dont les terminaisons latines arrivaient par-ci, par-là, à l'oreille du marquis. Celui-ci éprouva une légère émotion ; mais, la surmontant aussitôt, il réitéra :

— Monsieur !...

L'abbé, sans interrompre sa prière, tourna lentement et à demi la tête du côté de son interpellateur. Il fit un petit geste, pour ainsi dire imperceptible, et qui signifiait clairement :

— Veuillez m'excusez. Attendez un moment.

Antoine de Kergal n'était point un homme facile à faire attendre. Mais il fallut se résigner. Il se mit à marcher avec agitation à travers la vieille sacristie. L'enfant de chœur qui venait de servir la messe, et qui rangeait quelques ornements sur un antique coffre de chêne, entendit le marquis qui jurait comme un païen, à voix basse.

Il le vit s'approcher d'un vieux lutrin, qui se trouvait dans le milieu de la pièce, et sur lequel reposait un gros in-folio de plain-chant, vieux d'au moins trois siècles. Le marquis donna un coup de poing sur la forte reliure de cuir garnie de ferrures, à travers laquelle on voyait percer les angles des panneaux de bois qui formaient les plats.

L'abbé Miget, sans chasuble, sans étole, n'ayant plus que son surplis lié autour de son ventre par une cordelière de coton jauni, s'approcha du marquis avec la mine la plus paisible du monde.

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

Le calme du prêtre, le ton de politesse exquise avec lequel il parlait, lui assuraient d'abord un immense avantage sur son noble interlocuteur. Mais celui-ci ne put aisément se résoudre à quitter son ton agressif. Il désigna du doigt l'enfant de chœur, qui continuait sa besogne, et dit :

— Faites sortir ce gamin !

L'abbé, sans paraître remarquer l'inconvenance de cet ordre, fit un signe d'assentiment, et s'en alla trouver l'enfant, auquel il donna une petite tape sur la joue, en lui disant d'un ton bonhomme :

— Tu entends, Émile ! M. le marquis me fait l'honneur de vouloir me parler, à moi seul. Va m'attendre au presbytère, mon ami.

L'enfant ne se le fit pas dire deux fois. Pour gagner le presbytère, il n'avait qu'à traverser le cimetière. Et il savait qu'au presbytère il y avait de la soupe.

Le curé revint vers le marquis.

— Nous voilà seuls, monsieur le marquis.

— Monsieur, dit le marquis, en se maîtrisant autant que cela lui était possible, vous avez parmi vos pénitentes madame Hélène Berthier ?

Le curé, sans répondre autrement, fit un léger signe d'assentiment.

Le marquis continua :

— Et, monsieur, selon ce que j'ai appris, vous fondant sur je ne sais quelles rigueurs de votre ministère, vous refusez de donner à madame Berthier l'absolution qui lui permettrait de communier à Pâques ?

— Monsieur le marquis, fit doucement l'abbé, je ne sais qui a pu vous raconter cela. Madame Berthier veut bien, en effet, avoir confiance en moi ; et ce serait manquer à cette confiance, en même temps qu'au premier devoir du sacerdoce, si je me permettais d'émettre mon opinion sur ce que vous venez de dire.

— Monsieur, répartit violemment le marquis, nous sommes seuls, personne ne peut nous entendre ; il est donc inutile de ruser. Vous savez la vérité. Vous savez quelles sont les bruits qui ont cours dans le pays. On m'accuse hautement d'être l'amant de madame Berthier...

— Monsieur, répondit paisiblement l'abbé, il est vrai que j'ai ouï parler de cela dans les villages environnants. Mais cela ne me regarde point. En ce qui vous concerne, monsieur le marquis, je suis désolé que l'on vous accuse. Et si vous éprouvez le besoin de soulager votre conscience, je suis prêt à vous entendre en confession.

Le marquis fut un instant désarçonné. Puis il reprit :

— Il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de madame Berthier. Il s'agit du scandale monstrueux auquel vous allez exposer cette pauvre femme, en lui refusant la communion.

— Je ne comprends rien de cela ! riposta l'abbé.

— Vous comprenez fort bien. Vous comprenez fort bien qu'au point de vue de l'honneur et de la considération, au point de vue de la paix du ménage de M. Berthier, qui ne vous a rien fait, lui, je pense, vous me créez une situation

désastreuse qui ne peut se dénouer que par une catastrophe.

— Ni M. Berthier, ni madame Berthier, ni vous-même, monsieur le marquis, ne m'avez rien fait. J'ignore absolument comment je pourrais éviter la catastrophe dont vous me parlez. Je suis un prêtre qui fait son devoir, voilà tout.

— Voyons, rugit le marquis, madame Berthier s'est-elle confessée à vous d'être ma maîtresse, oui ou non ? Et, oui ou non, lui avez-vous refusé l'absolution ?

— A cela, dit l'abbé, je ne puis répondre ni oui ni non. Et je m'étonne, monsieur le marquis, qu'un homme de cœur comme vous ait assez peu d'estime pour moi de s'aviser que je puisse manquer à tous mes devoirs.

— Oui ! cria le marquis, vous en convenez par là.

— Je ne conviens de rien, répliqua doucement l'abbé.

— Voyons, reprit le marquis sur un ton plus bas, l'aumône rachète bien des choses. Pour obtenir cette absolution, madame Berthier est disposée à vous donner pour vos pauvres, dix mille...

— Comment ? demanda l'abbé.

— Vingt mille, là ! cinquante mille francs !

— Je n'y entends rien ! réitéra l'abbé.

— Cent mille francs ! termina le marquis.

L'abbé Miget sourit. Il secoua lentement la tête, regarda le marquis dans le blanc des yeux avec une douceur évangélique, puis il posa cette question :

— C'est madame Berthier qui vous a chargé de me proposer cela ?

— Certes ?

— Eh bien, mais, fit le curé, je ne vois pas pourquoi madame Berthier, si elle veut faire l'aumône, ne prend pas la peine de la faire elle-même, ou de m'en charger elle-même ?

— Et vous lui donnerez l'absolution ?

— Monsieur le marquis, dit l'abbé, je ne sais pas de quoi vous me parlez-là.

— Allons ! dit le marquis, je vois ce qui en est. Et, sous le prétexte de garder le secret de la confession, vous voulez me pousser à bout.

— Oh ! fit l'abbé, sans se départir de sa tranquillité, je ne vois pas ce que le secret de la confession peut avoir à faire là-dedans. Ni comment, monsieur le marquis, je pourrais avoir le malheur de vous pousser à bout.

— Monsieur, s'écria le marquis hors de lui, votre conduite est indigne d'un prêtre.

Pour cette fois, l'abbé se redressa. On vit son vieux cou ridé sortir hautain de son rabat de mousseline. Il n'y eut pas un muscle de sa figure qui ne se crispât. Ses yeux lancèrent un éclair. Et il dit :

— Monsieur le marquis, j'ai le regret de vous répondre que votre conduite et vos paroles sont indignes d'un homme.

Et, comme s'il avait été honteux de cet instant de colère qui l'avait surpris au sortir de sa messe, le curé tourna le dos sans cérémonie, et alla s'agenouiller à son prie-Dieu.

Le marquis éprouva un vigoureux désir de le battre. D'instinct ses yeux cherchèrent s'il n'apercevait point un bâton. Il ne vit que la croix, placée tout debout près de la porte de la sacristie.

Quatre cents ans plus tôt, les barons de Kergal ne se fussent point arrêtés en si beau chemin, et la sacristie de Vauville eût pu être témoin d'une nouvelle édition de l'aventure de Thomas Becquet avec le Fils d'Ours dans la cathédrale de Cantorbéry.

Mais les temps étaient autres, et le sang noble s'était affaibli. Le marquis ne trouva d'énergie que ce qu'il fallait tout juste pour une dernière bravade impie. Il enfonça son chapeau, et, se retournant vers le prêtre, qui lui montrait le dos, il cria :

— Vous me paierez cela, misérable !

Puis il sortit, en traversant l'église son chapeau sur la tête.

Il est probable que quelqu'un avait écouté aux portes, car l'affaire s'ébruita. Or, un incident non prévu vint porter au comble les angoisses de madame Berthier.

C'est toujours ainsi : quand les choses ont pris une mauvaise tournure, les accidents arrivent en foule. Madame Berthier avait l'habitude de faire venir ses toilettes de Cherbourg, ou même de Paris.

Elle avait commandé, pour les fêtes de Pâques, un chapeau que sa modiste de Paris savait lui tourner le plus galamment du monde, malgré les cent lieues qui les séparaient.

Le diable fit que la poste de Cherbourg, qui apportait le chapeau sous sa bâche, vint à verser par la faute du postillon, qui était saoul comme une douzaine de bourriques, et par la grâce de Dieu, le chapeau fut écrasé comme une galette.

Événement !

Madame Berthier, qui, par une lubie féminine, tenait absolument à avoir un chapeau neuf, eut la fatale idée de réparer ce désastre en recourant à l'industrie de Madeleine Miton, son ennemie.

Mais il est bien possible que, par cela même, madame Berthier se fit une joie d'assigner à sa rivale le rôle d'infériorité que le fournisseur endosse toujours plus ou moins vis-à-vis d'un client.

Hélène, ce matin-là même, se rendit à Pénitot, dans l'intention de faire sa commande.

Au moment où elle arrivait devant le magasin de Madeleine, et posait la main sur le bec de canne de la porte, elle vit distinctement, malgré les rideaux clairs qui garnissaient les vitres, une belle jeune fille blonde, parfaitement inconnue pour elle, et dont l'aspect lui causa une forte émotion.

Cette jeune fille blonde n'était autre que Benjamine, alors âgée d'un peu plus de quinze ans, et qui avait quitté son couvent depuis la veille, pour venir passer les fêtes de Pâques près de sa tante.

Madeleine allait et venait dans le magasin. M. Pince, accompagné de M. Bidoire, était assis sur un canapé d'Utrecht rouge, et parlait des nouvelles du jour.

Hélène ouvrit résolûment la porte et entra. Dès que Madeleine l'aperçut, elle se précipita vers Benjamine, la saisit par les épaules, et la poussa vers l'arrière-boutique en lui disant :

— Va-t'en, petite ! Tu ne dois pas rester avec certaines gens.

Puis, revenant vers madame Berthier qui demeurait là, fort ébahie de cet accueil, Madeleine ajouta sur le ton le plus insolent :

— Je crois, madame, qu'il me sera impossible de trouver dans mon magasin ce qu'il faudrait pour vous satisfaire. Et je regrette que vous ayez pris la peine de venir.

Pour une telle affaire, deux hommes se seraient à coup sûr battus jusqu'à la mort. Les deux femmes, n'ayant pas la ressource des épées, durent se contenter d'échanger des regards vipérins.

Madame Berthier avait totalement perdu la tête, et elle ne put que balbutier :

— Pardon, madame. Je crois en effet que je me suis trompée.

Dès que les deux beautés célèbres du pays avaient eu un tel abordage, le bruit de cette aventure devait faire le tour du monde. Il commença sur l'heure, avec une rapidité diabolique. Madame Berthier, en revenant sur ses pas, fut convaincue que, du seuil de leur porte, tous les habitants de Pénitot la regardaient passer avec des rires insultants.

C'était une retraite, retraite déjà lamentable, qui ne devait point tarder à se changer en déroute ; car, approchant de Vauville, la malheureuse Hélène rencontra

le marquis, non moins battu qu'elle, qui de son côté, sortait de l'église de Vauville.

Tous deux étaient trop peu maîtres d'eux-mêmes, pour qu'il leur fût possible de se contenir. Rapidement, brusquement, ils se racontèrent leurs mésaventures, debout, au milieu du chemin, et par malheur trop près des maisons et des buissons pour qu'ils ne fussent point entendus.

Après quelques minutes, ils se séparèrent comprenant trop tard le danger auquel ils s'étaient exposés. Et, fort mécontents l'un de l'autre, chacun rentra chez soi sous l'oppression de l'indignation publique qu'il ressentait d'instinct.

Madame Berthier rugissait dans son petit salon de Merville. Le marquis, dans le grand salon de son château, allait et venait, et se demandait comment il pourrait bien sortir de ce mauvais pas.

Il se disait qu'il devait à sa dignité d'homme de venir en aide à la femme qui s'était compromise pour lui. Il se disait cela. Mais, au fond, il pensait autre chose. Le fond de l'âme humaine est si misérable, que rarement nous avons le courage de compter vis-à-vis de nous-même avec franchise.

Et bien ! ce gentilhomme, ce marquis millionnaire, qui n'avait pas dépassé de beaucoup la quarantaine, qui se sentait encore plein de vouloir et d'énergie, sans oser les dépenser dans les luttes éclatantes du monde, en plein soleil, s'était plu à les user en se séquestrant pour ainsi dire dans ce pays. Là, il avait rencontré une femme belle entre toutes.

Une femme que nous ne pouvons mieux dépeindre qu'en disant que c'était la Vénus de Milo avec des bras de courtisane ; et dont la chair, peu divinisée, portait dans son marbre tous les frémissements des passions humaines.

Le marquis était pris, étreint à tout jamais dans cet enlacement criminel. La seule idée d'une rupture, publiquement imposée comme une flétrissure, l'épouvantait

jusque dans les profondeurs intimes des appétits charnels les moins avouables.

Cinq ou six fois millionnaire qu'il était, il aurait sacrifié de grand cœur sa fortune entière, pourvu qu'il lui restât seulement de quoi vivre dans cette honte qu'il appelait son bonheur.

Il était dans ce paroxysme de surexcitation, lorsque son valet de chambre entra timidement, et lui dit que quelqu'un désirait lui parler.

— Qui ?

— M. Pince.

Le marquis accueillit cette visite avec joie.

— Faites entrer !

Il se flattait de trouver ainsi quelqu'un sur qui passer sa colère. Et il vit entrer M. Pince, grand et maigre, sévère de maintien, mais dans l'attitude la plus polie. Attitude de politesse à laquelle se mêlait une nuance de menace impertinente.

L'abord de ces deux hommes fut si redoutable, que le valet de chambre, qui avait introduit M. Pince, s'enfuit plus qu'il ne se retira, évidemment heureux de mettre une porte fermée entre lui et les deux adversaires.

Nous ne dirons pas quelle fut la conversation qu'ils eurent ensemble. Disons seulement qu'au bout de très peu de temps le marquis était dompté. En effet, un acte de violence n'aurait remédié à rien. Bien au contraire.

M. Pince le lui fit parfaitement sentir. Quelle satisfaction pouvait-il tirer des sévérités d'un prêtre et de l'impertinence d'une femme ? Aucune. Et même, quand il aurait eu devant lui des personnages capables de lui répondre comme on répond à un homme, aurait-il pu tirer une vengeance quelconque de ce qui s'était passé, sans aller directement contre son but, en compromettant de plus en plus madame Berthier. ?

Mais que faire ?

M. Pince commença dès lors une marche savante qui devait le rapprocher peu à peu du but principal qu'il s'était proposé dans cette visite. Il commença par déclarer à M. le marquis qu'il était absolument son ami ; que lui, Pince (Gustave), comprenait l'entraînement des passions humaines, et qu'il n'avait d'autre but que d'offrir à M. le marquis un moyen de tout pacifier.

Quel moyen ?

Là était le péril. Au moment de faire la réponse, par trois fois, M. Pince recula comme un cheval recule devant un fossé. Il avait peur de se casser le cou. Il n'aurait peut-être pas franchi l'obstacle si, au moment décisif, le valet de chambre n'était rentré en annonçant la visite du docteur Berthier. M. Pince, qui peut-être avait prévu cette visite, en parut fort satisfait.

Le docteur Berthier entra, aussi calme que de coutume, salua légèrement M. Pince, marcha droit au marquis, et lui tendit une main dans laquelle le marquis plaça la sienne. L'étreinte des deux mains fut énergique et plus prolongée que de coutume. Puis le docteur Berthier dit avec simplicité :

— Monsieur le marquis, vous me faites l'honneur de me donner la main. De mon côté, je vais vous témoigner l'estime dans laquelle je vous tiens. Voici une lettre anonyme que j'ai reçue.

Et le docteur tira de sa poche de côté, pour le présenter au marquis, un papier plié en forme de lettre, papier ignoble, bien fait pour recevoir des calomnies, et qui pourtant, dans cette circonstance, n'avait reçu que des vérités.

On y racontait, de point en point, les rapports criminels d'Hélène et du marquis. Le refus d'absolution fait par l'abbé Miget. Tout, sauf l'altercation qui avait eu lieu le matin dans la sacristie de Vauville. On n'avait point eu le temps, la lettre étant écrite la veille.

En toute autre circonstance, le trouble du marquis l'aurait trahi. Mais il éprouvait depuis le matin des émotions si fortes, que rien ne pouvait plus le secouer. Il lut la lettre, la relut, et demanda ce que cela voulait dire, d'un ton si naturel qu'il aurait suffi à faire évanouir les soupçons du docteur, si le docteur avait eu des soupçons.

On se récria, d'un commun accord, sur l'infamie des gens qui écrivent des lettres anonymes, M. Pince protesta, avec plus d'énergie que personne, qu'il éprouvait pour eux le plus profond dégoût. Et alors, ayant bien pris ses distances, il franchit d'un bond le fossé périlleux, en déclarant que non-seulement cela n'était pas vrai, mais que cela ne pouvait pas être vrai.

Il savait de source certaine, que l'abbé Miget était dans les meilleurs rapports avec sa pénitente, et qu'au surplus M. le marquis, quand même son nom, la noblesse de son caractère et son amitié hautement prouvée pour le docteur, ne l'aurait pas mis à l'abri de tout soupçon, était incapable d'entretenir aucune relation adultère, puisqu'il allait se marier.

— Se marier !

— Mon Dieu, oui ! dit le marquis, dans l'ignorance où il était du pas où on voulait le conduire.

M. Pince sourit. Il avait délogé l'ennemi de son premier retranchement. Et, poussant en avant, il répliqua à M. Berthier, qui n'en revenait pas, que le marquis allait épouser la petite Benjamine.

Il était nécessaire, avant tout, d'empêcher le docteur de faire des questions, et le marquis de faire des réponses qui auraient pu le compromettre. Les dénégations n'étaient pas à craindre. Mais telle affirmation pouvait se produire qui aurait tout perdu.

M. Pince fut donc prolix. Il expliqua que le marquis, déjà d'un certain âge, fatigué de la vie claustrale qu'il menait, riche assez pour se permettre un mariage sans dot, soucieux d'ailleurs d'être le dernier de sa race et de n'avoir

point d'enfants, s'était résigné à épouser une jeune fille, pauvre il est vrai et sans famille, mais excellemment élevée et d'une grande distinction, puisqu'elle sortait du couvent des Ursulines de Saint-Lô, belle d'ailleurs à séduire les plus exigeants. Que fallait-il de plus ? Et tous les amis du marquis ne devaient-ils point approuver sa résolution !

— Est-ce vrai ? demanda le docteur.

— C'est vrai ! répondit le marquis en balbutiant.

— Mais, fit remarquer M. Berthier, vous ne m'avez jamais fait l'honneur de me parler de cette idée.

— Oh ! riposta M. Pince, c'était encore un projet en l'air. M. le marquis n'avait point encore vu la jeune Benjamine ; il ignorait si elle lui plairait. Et, par un sentiment de délicatesse qui l'honore, il ne voulait pas l'exposer à une retraite qui lui aurait été nuisible.

— Alors, vous l'avez vue ? demanda le docteur.

Le marquis restant muet, M. Pince répondit pour lui :

— Hier au soir !

— Et elle est jolie ?

— Adorable, fit le marquis avec effort.

Le malheureux ne l'avait jamais vue. A peine même avait-il l'idée que celle qu'on voulait lui donner pour femme pût exister. Mais il était pris à ne s'en pouvoir dédire. Il éprouva une grande angoisse de cœur. Cette angoisse eût été moins grande si, comme il le disait, il avait vu la pauvre Benjamine.

Quand il l'eut vue, il se résigna sans trop de peine. Benjamine, à l'approche de ses seize ans, était déjà telle que nous l'avons vue deux ans après.

Plus juvénile, sans doute, elle était pourtant déjà femme ; et en la voyant, on pouvait se demander s'il n'est pas vrai que la nature garde pour les enfants de l'amour, des trésors inépuisables de grâce et de beauté.

Le mariage eut lieu. Bon débarras pour Madeleine Miton. Malgré les motifs secrets qui auraient dû lui inspirer plus de prévoyance maternelle, Madeleine laissa Benjamine

aller au mariage, sans la garantir par aucun des conseils nécessaires en pareil cas.

Inutile de dire que l'étonnement fut immense de toutes parts. La facilité avec laquelle se conclut et s'exécuta cette alliance inouïe, stupéfiait à bon droit tous ceux qui se rendirent un peu compte des choses.

On remarqua qu'aucun des amis, aucune des connaissances que pouvait avoir M. le marquis Antoine de Kergal ne vint assister à son mariage. Bien plus, le dernier parent qui restât au marquis, l'amiral, Jean de Kergal, soit qu'il n'eût point été convoqué, soit qu'il eût refusé sa présence, n'y assista pas davantage. A compter du lendemain de noce, le château retomba dans la solitude.

Bien entendu, le marquis eut soin d'écarter absolument, et mademoiselle Madeleine Miton, et toute la société qui l'entourait à Pénitot. Seul, M. Pince continua d'avoir ses entrées grandes et petites, dont, d'ailleurs, il n'abusa pas. Et l'on s'accoutuma à penser qu'en épousant Benjamine, le marquis de Kergal, par une originalité qui cadrerait parfaitement avec le caractère de folie qu'on lui imputait, n'avait voulu rien de plus qu'assurer le sort d'une orpheline.

Bien peu de gens connurent la véritable cause.

Et puis, dans le secret, il y eut un autre motif, motif tout-puissant, dont personne ne se rendit compte.

Une convention avait été passée entre le marquis et madame Berthier. Puisque désormais ils étaient, non plus suspectés, mais surveillés comme des criminels avérés, il fallait à tout prix se couvrir ; il fallait, selon l'expression bien connue, il fallait avoir un chandelier.

Ce rôle sacrifié échut à Benjamine. Peu importait à madame Berthier le sacrifice de cette adorable jeunesse, de cette candeur ineffable. Elle voulut que, pour tout le monde, le marquis fût marié.

Mais, bien entendu, elle stipula, du haut de sa toute-puissance sur son amant, que, marié pour tous, il ne le

serait jamais pour elle ; qu'il resterait exclusivement son amant.

Benjamine, dans sa complète ignorance, éprouva cependant une grande surprise ; et, sans se rendre compte de ce qui la causait, en souffrit profondément. Son caractère si doux et si bon, si affectueux, si disposé à l'amour, tourna à l'aigreur, et à la fantaisie parfois inexcusable.

Nerveuse, irritée, elle était prise de colères sans nom qui s'épanchaient en brutalités contre tous ceux qui l'entouraient. En d'autres temps, après des averses de larmes, elle se répandait en prodigalités de bienfaisance et d'aumônes dans lesquelles elle distribuait sans discernement tout l'argent que lui donnait le marquis.

On la voyait courir à cheval, par monts et par vaux ; et, s'arrêtant brusquement, descendre sur la route, saisir à pleins bras le premier enfant qu'elle rencontrait, et l'embrasser follement comme si elle avait été sa mère.

Dans ses nuits désespérées, ce cœur jeune avait des déchirements inouïs. Son mariage, imposé moins par la finesse diplomatique de M. Pince que par la volonté brutale d'une femme voluptueuse, son mariage était pour elle, pour elle Benjamine, à seize ans, plus cruel que les vœux de la règle du couvent le plus austère.

Madame Berthier, impitoyable en raison de la peur atroce qu'elle avait eue, triompha largement de sa pauvre petite rivale. Depuis le mariage, madame Berthier, non contente de tromper son mari, trompa son confesseur, trompa le monde entier ; mentit à Dieu.

Elle se complut à l'effarement désespéré de la jeune fille blonde et frêle qu'on avait voulu lui opposer, à elle femme brune et énergique, dont la passion sauvage ne connaissait pas de frein.

Il est consternant de penser que le marquis de Kergal, cet homme de cœur, véritablement noble dans l'âme,

foncièrement bon et généreux, pût accepter une telle situation.

Mais, nous l'avons dit, les singularités de sa naissance, les bizarreries de sa vie, et, depuis dix ans, la séquestration dans laquelle il avait été saisi par une passion dont il n'osait s'avouer à lui-même la violence, tout concourait à le courber sous la volonté d'une femme habituée à se faire obéir partout.

Tel fut, en réalité, nous devons le préciser, le véritable motif déterminant qui conduisit le marquis de Kergal à épouser Benjamine.

Il fallait un chandelier. Benjamine se trouva là, on la prit.

IX

COMMENT PAUL DENISE RETROUVA SES JAMBES ET QUEL USAGE IL EN FIT ?

La situation que nous venons de dépeindre se prolongeait depuis près de deux années, lorsque la fortune s'amusa à jeter Paul Denise sur les rochers de Jobourg. Le lieutenant de la Diana, transporté dans le château de Pénitot, y fit d'abord très-mauvaise figure. On ne savait au juste qui il était. Personne n'entendit plus parler de la Diana.

Et, quant au grand navire noir, échoué sur la plage de Vauville dans la même nuit, on avait reconnu que c'était le trois-mâts-barque *Resolute* de Liverpool, venant d'Aspinwal, chargé de bois de construction. Tout l'équipage de la *Resolute*, après l'avoir abandonnée sans doute, avait disparu, probablement noyé, car on ramassa sur la plage de nombreux cadavres. Il parut dès lors certain que Paul Denise, qui, pour de bonnes raisons, ne soufflait mot et ne s'avisait de contredire personne, était un officier anglais ou américain de la *Resolute*.

Le docteur Berthier le soigna comme tel ; et il se laissa faire. Il demeura huit jours dans la chambre où l'avait fait déposer le marquis, sans donner signe d'intelligence. Comme, dans son délire, il s'imaginait encore être aux prises avec la mer, sur son bâtiment, il vociférait en anglais des commandements énergiques, poussait des exclamations saccadées, et hachait de petites phrases incompréhensibles pour tout le monde.

Cette crise étant passée, le docteur Berthier put répondre de la vie de son malade, et commença à bien augurer de la réduction des fractures. Le marquis de

Kergal suivait ces péripéties avec une anxiété profonde et des soins touchants. Il plaça, près de Denise, deux femmes dévouées, qui se relevèrent le jour et la nuit, munies d'instructions sévères, de telle sorte que, lorsque le jeune homme revint à lui, il eut la perception nette et consolante qu'il était entre des mains amies, et qu'une protection de tous les instants planait sur lui.

Un jour même, ayant ouvert pour la première fois des yeux intelligents, il vit, penché sur son lit, un homme à figure attentive, dont la tête touchait presque la sienne. Cet homme, encore jeune, avait les yeux doux, le regard profond. Un sourire paternel éclairait sa physionomie.

Denise se sentit saisi d'affection pour cet homme. De son côté, il essaya de sourire et de balbutier quelques paroles. Mais l'homme, l'inconnu, qui n'était autre que le marquis Antoine de Kergal, lui fit un signe affectueux, et lui posant doucement la main sur les lèvres, lui dit d'une voix si caressante qu'elle pénétra jusqu'au fond du cœur de Denise :

— Taisez-vous, mon ami !

Denise se tut. Mais, avec la persistance des malades qu'une chose a frappés, il repassa pendant vingt-quatre heures le souvenir de cet ordre amical, dont la douceur le caressait.

Le lendemain, même vision. Même effort pour communiquer avec l'inconnu. Même douceur dans l'ordre qui lui imposa silence.

Les jours suivants les choses suivirent le même train. Et il arriva que Denise, sans se soucier des soins attentifs de ses gardes-malades, de ces deux femmes qui veillaient sur lui nuit et jour, se prit à attendre, comme il aurait attendu un soulagement à ses douleurs, l'entrée de l'inconnu dans sa chambre.

L'inconnu, Antoine de Kergal, venait régulièrement, matin et soir, deux fois par jour. Quelquefois même trois, et une fois encore dans la nuit. Il arrivait, fréquemment, que ses

visites se prolongeaient pendant fort longtemps. Alors il s'installait dans un fauteuil, prenait un journal ou un livre, et se mettait à lire en s'interrompant fréquemment afin de surveiller le blessé.

Jamais sollicitude plus touchante ne se manifesta d'une façon plus discrète. Le cœur du lieutenant de la Diana se pénétrait de plus en plus d'affection et de reconnaissance. Une fois, il vit son visiteur tirer machinalement un cigare de sa poche. Puis, après réflexion que peut-être le tabac incommoderait le malade, l'homme broya le cigare entre ses doigts et le jeta.

Denise comprit parfaitement cela. Et il se trouva qu'en ce moment il aurait souhaité sentir le tabac. Faisant donc un effort sur lui-même, il dit nettement :

— Fumez donc, mon cher ami, je vous en prie !

Le marquis sourit.

— Mon ami ! dit-il, voilà un mot qui me plaît. — Eh bien, mon ami, vous avez donc maintenant la force de parler ?

— Parfaitement, dit Denise. Et je voudrais bien savoir ce qui m'est arrivé et comment je suis ici.

— Mon cher, répondit le marquis, on vous a ramassé aux trois quarts mort sur la plage ; on vous a apporté ici, et vous voilà aux trois quarts vivant. Que faut-il de plus ?

Denise fit un effort pour se remuer. Il se sentit retenu par ses appareils et demeura stupéfait.

— On m'a ramassé, blessé ?

— Légèrement, répondit le marquis. Ne vous effrayez pas.

Denise fit un nouvel effort, et, mordu par la douleur, ne put retenir un cri. Le marquis se précipita vers lui. Denise était évanoui.

Dans la nuit qui suivit cet incident, Paul Denise eut un moment de lucidité assez prolongé pour repasser les circonstances de son naufrage, et revoir ces événements qui lui parurent étonnamment lointains. Il se souvint distinctement de la rafale qui chantait dans les agrès du

navire, de la lutte désespérée de ce grand bâtiment et des tentatives de mouillage.

Il revit le capitaine Stephen Harvey et M. Jonathan Bring. Il se sentit de nouveau emporté par la mer, sur le canot à l'aide duquel il voulait porter une amarre à terre. Là, la mémoire lui manqua ou plutôt il n'eut plus que la perception vague d'une lutte désespérée, d'une cruelle douleur ressentie.

Et, pour ainsi dire, la mort. Mais chose singulière, une figure d'ange ou de femme planait au-dessus de tout. Jamais en sa vie, Paul Denise, en cela semblable à Desgrieux, ne s'était avisé de regarder une femme avec un peu d'attention. Ce dur marin était absolument ignorant des choses de l'amour.

Et voilà que, dans la circonstance assurément la moins propre à la rêverie, une image obstinée de femme le poursuivait. Où, quand et comment l'avait-il vue ? Il ne pouvait se répondre. Mais il avait beau fermer les yeux et s'efforcer d'oublier, il voyait toujours, vivante, une femme, une belle jeune femme, blonde, pâle et couverte d'un grand vêtement rouge.

C'était fatigant, à la fin ! Denise essaya de chasser la vision ; il n'y put réussir. Et bien plus, il sentit qu'il ne voulait pas réussir ; — il sentit qu'il aimait cette image de femme.

Il finit par s'endormir, et reposa pour la première fois avec un calme parfait.

Le lendemain, à la première visite du marquis, Paul Denise engagea résolûment la conversation. Il se sentait fort. Malgré les prières qu'il eut à subir de se tenir en repos, il voulut savoir comment on l'avait trouvé.

Quel était le nombre et la gravité de ses blessures ? Pour lui, il n'en savait rien. Il ne se sentait pas blessé ; à tout moment, il prétendait pouvoir se lever et marcher. Il voulut savoir dans quel pays et dans quelle maison il se trouvait. Puis enfin, par un effort poignant, il demanda :

— Qu'est devenu mon navire ?

— Il est totalement perdu, répondit le marquis.

Le cœur du marin reprit ses droits. Cette réponse imprudente écrasa Denise. Il s'évanouit de nouveau.

Mais, dès le soir même, il reprit la conversation.

— Monsieur, dit-il au marquis, êtes-vous bien certain que mon navire soit perdu ?

— Absolument certain, répondit le marquis.

— Personne, demanda encore Denise, avec insistance, personne de ceux qui étaient à bord n'a été sauvé ?

— On n'a ramené que des cadavres sur la plage, dit le marquis.

— Bien ! fit Denise. C'est un millier d'âmes qui sont allées vers le Seigneur.

— Vous du moins, reprit M. de Kergal, vous survivez.

— Hélas !

Denise se recueillit un moment, puis recommença ses interrogations :

— Y a-t-il longtemps de cela, monsieur !

— Quinze jours ou trois semaines.

— Monsieur, dit lentement Denise, quand on m'a ramassé sur la plage, a-t-on trouvé sur moi une ceinture de marin ?

— Non ! Vous n'aviez que vos vêtements, et encore étaient-ils en lambeaux. Seulement, j'ai trouvé dans votre poche quelques papiers, presque totalement détruits par la mer.

Denise soupira.

— Monsieur, reprit-il, je suis vraiment désespéré. Toute ma fortune était dans un portefeuille que j'avais laissé à bord, et j'avais une certaine somme d'argent comptant dans ma ceinture. Tout est mangé par la mer. Ce n'est pas, croyez-le, pour moi que cette perte me paraît désolante. Mais j'ai une vieille mère, ma mère, qui demeure à Granville. La pauvre femme n'a pas d'autres moyens de vivre que l'argent que je lui envoie. Et, comptant lui donner une assez belle somme à mon retour en France, je l'avais

laissée jusqu'à ce moment sans aucune ressource. C'est une joie que je voulais lui faire. Que va devenir la pauvre femme à présent ?

— Mon ami, répondit le marquis, vous pouvez être rassuré à cet égard. Dans ce qui restait de vos papiers, j'en ai lu assez pour comprendre la situation. Votre mère est tranquille à cette heure : je lui ai fait savoir que vous étiez sauvé, et je lui ai envoyé deux mille francs. Elle m'a répondu. J'ai là, dans mon cabinet, une lettre d'elle, que je vous donnerai à lire dès que vous serez en état de lire.

— Vous avez fait cela ? demanda Denise, en se soulevant sur son coude.

— C'est tout simple ! répondit M. de Kergal.

— Alors, vous êtes vraiment mon ami !

A compter de cette heure, Denise fut tranquille, et marcha bravement vers la guérison.

Le docteur Berthier, qui ne ménageait guère ses soins, lui apparaissait, auprès du marquis, comme une autre figure affectueuse, et le blessé trouvait une consolation et une force étonnantes dans la présence presque permanente de ces deux hommes.

A mesure que la guérison s'approchait, à mesure que la tête du malade devenait plus saine, le marquis avait soin de le distraire, d'abord par des conversations gaies et sans importance, et ensuite par des lectures, et plus tard encore par des parties de cartes auxquelles Denise prenait un plaisir enfantin.

On parlait souvent de sa mère. Plusieurs fois il demanda qu'on la fît venir près de lui. On lui promit d'accéder à ce désir. Mais le docteur Berthier, qui redoutait les émotions pour son blessé, ajourna cette visite et colora cet ajournement de divers prétextes. Jamais, du reste, il ne fut question de la condition sociale de ceux qui avaient sauvé le naufragé. Denise ignorait quel était le marquis et jusqu'à son nom.

Un jour, saisi d'impatience, il déclara que, puisque sa mère ne venait pas, il était résolu à aller la voir. Puis, soudain, avec l'enfantillage des malades, il se mit à rire, en demandant comment il pourrait bien réaliser cette fantaisie, puisqu'il n'avait pas de vêtements, et que, sorti de son lit, il n'aurait guère que la chemise qu'on lui avait donnée.

— Mon cher ami, dit alors le marquis, reprenez tranquillement vos cartes. Je pense à tout. Depuis huit jours, vous avez ici, sur un fauteuil, un uniforme tout neuf et complet.

— Bah ! fit Denise.

— J'ai, continua le marquis, utilisé les lambeaux de vêtements que vous portiez quand on vous a recueilli. D'après leur mesure, j'ai fait confectionner les habits qui vous sont nécessaires, rien n'y manque : voyez plutôt !

Et M. de Kergal alla prendre, dans un coin de la chambre, un paquet, dans lequel se trouvait le pantalon, le gilet, la veste, le tout en beau drap, battant neuf, et garni des mêmes boutons qu'on avait recueillis sur le vieil uniforme en lambeaux. Rien n'y manquait, pas même la casquette, pas même les chaussures, pas même la cravate. Et du linge à profusion.

Paul Denise — ainsi sont les malades — se trouva tout heureux de cette promesse qui lui était faite, en nature, de se redresser au moment voulu, tel qu'il était autrefois. Seulement, après deux mois presque, ses diablasses de jambes le gênaient encore.

S'étant trouvé seul pour un moment, il eut la bravoure de se lever, il essaya de marcher dans sa chambre et réussit assez bien. Mais s'étant regardé dans une glace qui se trouvait sur la cheminée, il eut peine à se reconnaître. Sa figure était affreusement pâle, ses cheveux avaient poussé, et sa barbe aussi.

Dès que le marquis revint près de lui, il lui raconta sa tentative, et le résultat qu'elle avait eu. Le marquis se

fâcha. Quelle imprudence ! Le docteur Berthier étant survenu, ajouta mille recommandations de sagesse, auxquelles Denise promet de déférer, pourvu qu'on lui accordât la faveur de se faire raser. Faveur facilement obtenue. Denise demanda qu'on lui apportât une glace, se regarda, et se trouva joli garçon.

Depuis ce moment, tous les matins, le valet de chambre du marquis promena son rasoir sur le menton du jeune marin, et Paul Denise était dans la joie.

Avril avait presque passé. Mai joyeux, le printemps gai, commençait à mettre de la tiédeur dans l'atmosphère, et faisait épanouir dans l'air les rayons du jeune soleil. La séve du printemps se ressentait de toutes parts.

Paul Denise, jadis mourant, avait des idées de s'élancer hors de son lit et de courir l'aventure. Vingt fois le marquis avait été obligé de recourir à l'autorité du docteur Berthier pour contraindre le malade à plus de prudence.

Un beau matin, M. de Kergal ayant passé une heure près du lit de Denise, le quitta en lui disant que la matinée était belle, qu'il avait le désir de respirer le grand air, et qu'il reviendrait bientôt.

La vérité, c'est que le marquis de Kergal, ce matin-là, sachant le docteur Berthier retenu au loin pour quelque affaire, voulait courir à Merville, près d'Hélène Berthier.

Chose étrange, et bien faite pour donner à réfléchir sur les duplicités inconscientes de l'âme humaine, Antoine de Kergal, cet homme si bon, si doux, si vertueux à certains égards, qui dévouait sa générosité et sa patience au salut et au soulagement d'un pauvre garçon qu'il ne connaissait pas, était tenu au cœur par une infamie permanente, et suivait sa fantaisie criminelle sans aucun remords.

Il partit.

Denise, à qui on avait permis, depuis quelque temps, de se remettre à une nourriture substantielle, se trouva en lui-même tellement vigoureux, qu'il se résolut à une entreprise qui aurait fait bondir le docteur Berthier d'indignation.

On avait commis l'imprudence de laisser sous ses yeux ces beaux vêtements neufs, qui semblaient le provoquer. Il se tira hors de son lit, s'assura qu'il pouvait marcher à peu près, et, bientôt, la force lui venant avec la conviction, il marcha tout à fait.

Le voilà debout, bien résolu. Il s'habilla, d'abord avec incertitude, puis, à mesure que les habitudes de la vie réelle lui revenaient, il se dressa, certain de lui et, en un tour de main, il acheva sa toilette.

Dans sa pensée, ce devait être une grande joie pour son ami inconnu de le revoir ainsi debout et vaillant. Le lieutenant de la Diana se complut à se regarder, à se mirer ; se trouvant un peu pâle, il est vrai, mais au total pénétré d'une réelle vigueur.

Il n'avait point eu, dans le premier moment, l'idée de sortir de la chambre. Mais étant allé à la fenêtre et l'ayant ouverte, une bouffée de printemps fit tressaillir le sang de ses veines ; il regarda au dehors les arbres en fleurs qui verdoyaient, et il résolut de sortir.

Tant bien que mal, s'appuyant aux murs de l'escalier, il descendit lentement, et, arrivé au bas, se trouva plus vigoureux qu'il ne l'aurait espéré.

Ayant franchi une porte vitrée, parvenu sur un petit perron, il vit devant lui un grand jardin, un jardin moitié d'agrément, moitié d'utilité, dans les plates-bandes duquel, parmi les giroflées et les roses en pleine floraison, se dressaient de bons vieux poiriers en fleurs, dont les troncs étaient couverts de mousse, lèpre des vieux arbres.

Autour des plates-bandes, il y avait des garnitures de buis. Tout cela répandait une bonne senteur, âcre et pénétrante, sous un soleil déjà chaud. Et les premières hirondelles criaient dans l'air, cherchant leurs nids accoutumés dans les tourelles du château.

La joie, la vie et la jeunesse envahirent le cœur de Paul Denise. Il descendit, presque en courant, les marches du perron et marcha résolûment.

Nous avons dit que le château de Pénitot se trouvait dans un bas-fond, encaissé entre les collines. Au delà du jardin dans lequel arrivait Paul Denise s'étageait le jardin potager où se trouvaient les plates-bandes nourricières destinées aux légumes.

Pour arriver à ce jardin potager, il fallait franchir un escarpement garni vers le haut d'un petit mur. Un escalier de douze ou quinze marches croulantes sous le poids du temps se trouva devant le jeune homme. Il le franchit. Parvenu sur la hauteur, il arpenta à grandes enjambées cet autre jardin, beaucoup plus grand que le premier, où il remarqua des outils de jardinier : pelles, râteaux et brouettes. Il eut l'idée présomptueuse de soulever une de ces brouettes déjà chargée, et de la pousser devant lui.

L'épreuve lui réussit fort bien. Décidément, la force était revenue. Il s'arrêta, pourtant ; il était en sueur. Tandis qu'il s'essuyait le front, il entendit un pinson crier dans les arbres. Il leva les yeux, et, dans une touffe de tamarins qui se trouvait au haut du jardin, il vit une volée de moineaux passer comme des fous, en criant d'une gaieté folle.

Denise continua sa marche, au hasard. Un nouveau mur se dressa devant lui. Cette fois, aucun escalier ne s'offrait ; seulement, un écroulement de la vieille muraille permettait aux gens agiles d'arriver au sommet. Denise hésita. Il regarda le ciel d'abord, puis la nature qui l'entourait.

Cette nature, ce paysage, avait un aspect étrange, et pourtant charmant. De grandes collines, harmonieusement assouplies dans leurs courbes, s'étageaient si loin que l'œil, en les cherchant, semblait atteindre l'infini. Au sommet de la plus élevée d'entre elles se dressait un vieux couvent, à mine féodale, vieille bâtisse dix fois séculaire, qu'on appelle là-bas le Prieuré.

Le Prieuré de Saint-Harmel.

Des chemins, véritables montées, taillés dans le roc vif, joignaient péniblement l'antique mesure. On devinait, dans les murailles bâties en éclats de rochers, des ébauches de

fenêtres en ogive et de portes en plein cintre ornées de sculptures maladroites.

Des bandes de moutons trottinaient çà et là parmi la verdure sombre des bois jonc, émaillée déjà de leurs belles fleurs jaune d'or.

Les bruyères, avec leurs floraisons roses et violettes, se taillaient de larges pans, d'une coloration inattendue. Les fougères balançaient dans l'air leur feuillage palmé ; et, par places, les grandes digitales montaient leurs pyramides rouges aux pieds des tamarins dont les branchettes roses sentaient bon l'amande amère.

Un tiercelet, hôte des greniers du prieuré, s'élança dans le ciel et plana. A son apparition, tous les petits oiseaux qui pépiaient s'enfuirent épouvantés. L'oiseau de proie reprit son vol et se dirigea du côté de la mer. Denise vit tout cela. Assis sur l'écroulement du mur, il se laissa aller à l'enivrement du soleil et de la nature. Vraiment, pour lui, il faisait bon vivre en cet instant.

L'air était si doux, si calme ; le soleil était si pur que, parmi ces rayons et cette douceur, il y avait un enivrement. Le jeune homme, après un moment donné à cette exubérance de vie, retrouva une force nouvelle et grimpa le mur en ruines. De l'autre côté, un nouveau spectacle l'attendait.

Sur une pente douce, qui joignait plus bas une petite rivière, s'étendait un champ de pommiers en fleur. Les bons vieux arbres, bossus, tordus, en postures grotesques et réjouissantes, allongeaient leur ramure horizontale, si pressés et si serrés, qu'on ne pouvait deviner où un arbre finissait ni où un autre commençait.

Dans la floraison blanche, teintée de rose, disparaissait la verdure jeune du printemps. C'étaient comme de grandes quenouilles de duvet blanc où on se serait plu à mêler des brins de velours vert tendre. Au pied des arbres s'étendait un tapis de verdure déjà haute, parmi laquelle éclataient les gaietés des marguerites blanches, avec leurs petites

collerettes frangées de rouge, et les boutons d'or dans le calice desquels il y avait des gouttes de rosée.

Paul se mit à courir comme un fou. Volontiers il eût embrassé les arbres. Volontiers il se fût roulé dans l'herbe. Comme le terrain descendait, il suivait la pente, vers la rivière. Nul chemin tracé. Cette nature amie se donnait des coquetteries de sauvagesse. Par moments, le jeune homme était obligé de courber la tête pour passer sous les branches des pommiers ; et quand il les heurtait, par hasard, il y avait une petite neige de fleurs odorantes qui tombait autour de lui.

Il haletait. Les oiseaux qui froutaient autour de lui jetaient dans son cœur des émotions étranges.

Il arriva près de la petite rivière. Son lit, creusé dans le roc, était hérissé de cailloux bizarres. L'eau claire jurait en passant sur les cailloux. Denise s'arrêta sur le bord, se demandant ce que cette eau pouvait bien lui dire.

Ce blessé, qui revenait à la vie après avoir vu la mort de si près, se laissait aller à toutes les émotions printanières.

Il vivait double.

Ayant aperçu un quartier de roche, bourru, mais séduisant, qui crevait la verdure et s'appuyait au bord de la rivière, Denise alla le trouver et s'assit.

Et soudain, tandis qu'il regardait vaguement, ravi, ne sachant où fixer ses yeux émerveillés, il vit venir à lui, foulant les hautes herbes et mariant le bruit de sa robe aux frémissements de la verdure, une femme qu'il reconnut d'abord.

Elle était jeune, belle et charmante, autant qu'on le peut rêver. Benjamine, ce matin-là, s'en était allée sous les grands pommiers du château, riant au soleil dont les rais traversaient la verdure fleurie. Son front, sous ses cheveux fauves, recevait ces lueurs et les rendait.

Insoucieuse, vêtue d'un grand peignoir blanc, elle semblait une fée, une apparition qui, au milieu de la poésie de la nature, apportait encore nous ne savons quelle poésie

plus élevée. C'était le rêve, l'infini de la pensée et de l'amour, volant parmi les éblouissements de la terre. Cette candeur avait des rayons. Et comme elle allait ainsi, parmi les herbes, on se surprenait à voir qu'elle les foulait.

Elle arriva, si cela se peut dire qu'une vision arrive, elle arriva devant Paul Denise.

Sans surprise, comme si elle avait connu l'amoureux depuis longtemps, elle lui tendit ses deux mains qu'il emprisonna dans les siennes, et lui dit simplement :

— Ah ! vous voilà !

Elle aussi l'avait reconnu.

Le cœur de Paul bondit dans sa poitrine. Il saisit les deux mains qu'on lui tendit, y appuya ses lèvres, les pressa sur son cœur, et, ne sachant quelle expression trouver, prolongea son regard muet de telle sorte que Benjamine sentit la rougeur de son cœur qui montait sur son front, au moment où un rayon de soleil le baisait.

— En vérité, dit-elle, que je suis heureuse de vous trouver ici !

Et lui, sans imaginer ce qui se passait dans tout son être, l'attira en la forçant à s'asseoir près de lui, et balbutia :

— Quelle joie ! si vous pouviez m'aimer !...

— Mais, répliqua-t-elle, je vous aime tout à fait. J'ai failli mourir en vous voyant près de la mort.

— Vraiment ! fit Denise ; vraiment !

Il eut une sorte de mouvement fier.

— J'en suis revenu, dit-il.

— Je vous attendais, dit Benjamine.

Il y eut un moment de silence. Tous deux se regardaient ; et, ravis l'un de l'autre, ils ne trouvaient plus une parole à se dire. Paul, tenant toujours les mains de Benjamine, se plaisait à regarder les bras perdus dans l'ampleur des manches, suivait les contours du corsage et les plis de la robe ; et baisait du regard les petits pieds dont la pointe débordait. Il n'osait la regarder en face. Écrasé par une

sorte d'adoration, il sentait bien que si ses yeux venaient à rencontrer ceux de Benjamine, il serait tombé à genoux.

Elle, souriante, et certaine du cœur qu'elle avait devant elle, se complaisait, au contraire, à regarder ce jeune homme, si différent de tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors. Quelque pâli qu'il fût par la maladie, le visage de Paul avait conservé la teinte brune des marins.

Sa figure était énergique, ses yeux profonds. Sur son front, les mèches de cheveux bruns tombaient de telle sorte que, si une comparaison antique avait été possible en ce moment, il aurait rappelé la beauté de Méléagre.

L'émotion et le silence, nous ne savons quoi de profond dura longtemps. Paul Denise, sans se rendre compte de ce qu'il disait, finit par s'écrier, en portant de nouveau les mains de Benjamine à ses lèvres :

— Oh ! je vous aime ! je vous aime !

Comme cela était absolument vrai, le bon garçon ne pouvait pas dire autre chose. Benjamine se trouva si heureuse de cette déclaration qui lui allait au cœur, qu'elle oublia, en une seconde, tout ce qu'elle était, tout ce qu'elle avait senti, pensé et voulu. De telle sorte que ses mains serrèrent celles de Paul et qu'elle répondit :

— Vraiment, je suis bien heureuse !

Tous deux se levèrent. Ils se mirent à marcher, ils suivirent le cours de la petite rivière. Ils n'échangèrent pas une parole. Seulement ils se regardaient. Et, de temps à autre, s'arrêtaient à secouer les branches des pommiers, qui faisaient neiger sur eux les parfums et la fraîcheur de leur floraison.

Ils eurent des étonnements infinis, des ravissements à ne pouvoir les raconter. Paul Denise revenait à la vie, et semblait ne l'avoir jamais connue ; Benjamine, elle, n'avait jamais vécu avant ce moment-là.

Ils se retrouvèrent au sommet du mur écroulé, qui descendait dans le jardin. Ils s'arrêtèrent. Ce qu'ils s'étaient dit n'était rien. Ce qu'ils s'étaient juré était tout.

Elle, dans sa complète innocence, le regarda, plus adorable que jamais, lui sourit sans aucune crainte.

— Il faut que je vous quitte, dit-elle ; nous vivrons maintenant plus heureux, car j'avais une inquiétude mortelle en pensant à vous. Je n'osais en parler à M. le marquis de Kergal.

— Le marquis de Kergal ? interrogea Paul.

— C'est mon mari ! fit-elle.

Paul, ébloui, écrasé, s'appuya sur le mur. — Son mari ! Il tourna vers elle des yeux éplorés, et fut sur le point de crier de douleur.

Benjamine, sans se douter du coup qu'elle venait de porter, n'ayant pas la moindre idée de la signification terrible du mot qu'elle venait de prononcer, l'obligea, par un geste caressant, à baiser de nouveau les mains qu'elle lui tendait, puis, gaiement, franchit le mur en faisant à Paul un signe d'adieu.

X

PAUL DENISE TOMBE D'UNE MALADIE DANS UNE AUTRE

Le jeune homme demeura quelque temps accoudé sur la crête du mur, regardant Benjamine s'éloigner rapidement, et se demandant quel était ce nouveau malheur qui le frappait.

L'idée lui vint de fuir. Mais comment ? où irait-il ? Sans se rendre compte du mouvement machinal qui le poussait, il retourna vers la petite rivière et essaya de la franchir.

En d'autres temps, ce petit ruisseau, large de deux mètres au plus, n'aurait point été, pour le marin, un obstacle sérieux. Mais, il fallait alors compter avec la faiblesse de ses jambes ; et, après plusieurs tentatives, il dut renoncer à faire le saut.

Denise remonta le long de la rive, et, après un quart d'heure de marche, étant sorti du couvert des pommiers, trouva un pont rudimentaire, formé d'un quartier de roche jeté d'une rive à l'autre. Il passa.

Devant lui montait un de ces chemins rocailleux dont nous avons parlé, qui, parmi les bois joncs, grimpait âprement vers le vieux prieuré. Paul entreprit l'escalade, et, bientôt fatigué, finit par s'asseoir au bord du chemin.

De la hauteur où il était parvenu, il découvrait les collines environnantes, découvrait l'ensemble de l'anse de Vauville, et plus loin la mer. Cette mer, calme à cette heure, d'un beau vert d'émeraude, où se plaquait par endroits la couleur sombre des nuages qui passaient dans le ciel, déferlait doucement sur la plage de sable.

Le ruban capricieux de l'écume blanche ondulait sous une brise faible, chassant devant lui les longues nappées d'eau transparente, dans lesquelles picoraient les bandes de goélands et de mouettes, et quatre ou cinq courlis qui poussaient leur cri triste.

Ce cri, mêlé au grand murmure des vagues, montait jusqu'à Denise, mélancolique comme s'il était venu d'un lointain infini.

Et, du nez de Jobourg jusqu'au port de Diélette, l'anse de Vauville s'arrondissait sous les rayons du soleil.

Çà et là les amas de rochers, noirs et menaçants, crevaient le sable de la plage. Quelques femmes pêchaient en ce moment. On voyait leurs coiffes blanches saillir comme des points lumineux sous le soleil.

A l'horizon, tout là-bas sur la mer, se profilaient dans des teintes indigo et violettes les âpretés des îles normandes. Et, sur la mer sereine, autour des îles, doublant les promontoires, on voyait passer et luire les voiles des goélettes et des bricks.

Au bord de la plage, défendue par des murs de pierres sèches, de la falaise de Diélette à celle de Jobourg, s'étendaient de beaux herbages, où paissaient des bœufs, où galopaient les chevaux.

La rivière de Pénitot, débouchant au centre de l'anse, lançait ses eaux claires et clapotantes qui brillaient sous le soleil comme une rivière de diamants, et la petite ville de Pénitot se devinait à l'amas brun de ses toitures, qu'encadrait de toutes parts la verdure sévère.

Paul Denise regardait tout cela. Un grand vol de mouettes passa au-dessus de sa tête en poussant des cris stridents. Il les suivit du regard, et, à mesure qu'elles descendaient vers la plage, ses yeux s'arrêtèrent sur le château de Pénitot, qui était presque sous ses pieds.

Il embrassa d'un coup d'œil l'ensemble de cette demeure seigneuriale. Il se demanda si vraiment c'était de là qu'il venait, si vraiment c'était bien la maîtresse de ce château

qu'il venait de quitter. Et il mesura le terrible abîme qui le séparait de celle qu'il aimait.

Le château, hérissé de tours, formait une grosse masse carrée. Du côté du chemin opposé à l'endroit où se trouvait Denise, était la cour d'honneur que nous connaissons. A l'une des extrémités du château les communs, les écuries et les remises. Vers la colline, le grand jardin que nous avons dit être presque égal à un parc en étendue.

Ce jardin était garni d'allées de marronniers en fleurs, entre lesquels se dessinaient de vieux parterres français. Des jardiniers, en ce moment même, établissaient, au milieu des vieux ifs, des orangers et des grenadiers.

Plus près de Denise et formant pendant à la cour des communs, se voyaient les deux jardins qu'il venait de traverser, montant, par étages, vers le champ des pommiers.

Quelle richesse ! quelle fortune ! Et lui, Paul Denise, pauvre matelot, il avait dormi dans cette demeure princière. Il avait été accueilli, soigné comme un fils, par le seigneur de toute cette richesse. Et voilà qu'il aimait sa femme !

Que penser ? Que devenir ?

Eh ! bon Dieu ! Il sentit qu'il aimait Benjamine. Et ce fut tout. Et justement il la vit, elle, la marquise de Kergal, qui descendait tranquillement le perron du grand jardin. Il ne put s'y tromper. Le cœur ne se trompe pas.

C'était bien elle. Elle se garantissait du soleil sous un grand chapeau de paille, posé vaille que vaille sur sa tête charmante ; et, comme le vent léger secouait parfois les bords de ce chapeau, elle les saisissait en élevant la main et en arrondissant le bras, de telle sorte que les manches larges du peignoir tombaient et qu'on pouvait suivre du regard ce bras charmant, depuis le poignet jusque bien au delà du coude.

Un homme noir, que la distance faisait si petit qu'il produisait l'effet d'une grosse fourmi, cheminait sur la

route entre Vauville et le château. Denise vit pourtant que c'était un prêtre. Deux cavaliers sortirent du village, au grand trot de leurs montures. Ils eurent bientôt fait de rejoindre le prêtre. Ils s'arrêtèrent, saluèrent.

Le prêtre rendit le salut. Une courte conversation s'engagea.

Denise comprit que l'un de ces deux cavaliers était le marquis de Kergal. Les hautes allures de son cheval bai brun révélaient un millionnaire. L'autre cavalier, monté sur une mauvaise bête grise, lui parut être, et il ne se trompait pas, le docteur Berthier.

Après un court échange de politesses, les deux cavaliers prirent le trot, entrèrent dans la cour d'honneur du château, mirent pied à terre, laissèrent leurs chevaux aux soins des domestiques accourus, et retournèrent au-devant du prêtre qui continuait son chemin vers le château.

Tous trois revinrent dans la cour. Paul les vit entrer dans le château. L'instant d'après, l'ayant traversé, il les vit reparaître dans le jardin, et la marquise, sortant de l'ombre des marronniers, vint à leur rencontre. Le malheureux garçon épia anxieusement quel serait l'accueil que le marquis ferait à sa femme.

Il redoutait quelque familiarité. Il n'y en eut aucune. La marquise salua les trois survenants, sans paraître faire aucune distinction entre eux. Et, de même, tous trois la saluèrent avec une égale politesse.

Paul était abîmé dans ses contemplations, tellement qu'il ne vit pas un paysan qui descendait le chemin, une pelle et une pioche sur l'épaule. Le paysan s'arrêta devant Paul, le salua profondément et dit ce simple mot :

— Serviteur !

Denise regarda l'homme. Il avait la figure madrée des paysans. L'œil clignotait de malice. Paul le salua à son tour et pensa que le paysan allait s'éloigner. Mais, au contraire, celui-ci demeura immobile comme un terme.

— Oh ! fit-il, j’veus reconnais ben. Vous êtes le matelot mort que j’ai ramassé dans ma quérette, là-bas, aux Pougelées. Et, sauf vot’repect, vous n’aviez point bonne mine, de c’moment-là.

Paul se leva.

— C’est vous qui m’avez recueilli ? demanda-t-il.

— Recueilli, comme vous dites, répondit l’autre, si ça peut s’appeler cueillir. Enfin, sauf vot’repect, vous v’là donc sur vos jambes ?

Ces familiarités ne déplurent point à Denise. Même le pittoresque d’expression le séduisit. Il répondit :

— Mon brave homme, je suis comme vous dites, sur mes jambes. Et puisque c’est vous qui m’avez ramassé....

— Ramassé est le mot, fit l’autre.

—... Comme vous dites, continua Denise. Puisque c’est vous qui m’avez ramassé, vous devez être content de me voir debout.

— Content !... Ça dépend ! riposta le paysan.

— Vous revenez des champs ! demanda Denise.

— Voilà tantôt midi. Je vais manger la soupe. Enfin, toujours, c’est moi qui vous ai ramassé.

Paul ne remarqua pas la singulière insistance avec laquelle le paysan rappelait le service rendu. Machinalement, il se mit à descendre auprès de lui le chemin raboteux, et, lui désignant du doigt le groupe que formaient, dans le jardin du château, Benjamine, le marquis, le docteur Berthier et le curé de Vauville, il demanda :

— C’est bien M. le marquis de Kergal qui vient de rentrer là-bas.

— Oui, fit le paysan, qui se mit à rire. Le marquis de Kergal qui rentre chez lui avec M. le docteur Berthier et le curé. Un bon homme, tout de même, le marquis de Kergal. Un bon homme. C’est dommage qu’on dise bien des choses sur son compte.

— Quelles choses ?

— Oh ! rien. C'est la Providence du pays, comme qui dirait. Il est riche, oh ! mais riche à ne pas savoir compter ses écus. On s'en sent bien, icin, il y a bien des gens qui mangent son pain, mais il y a des ingrats et des haineux.

— Des haineux ?

— Ça n'est pas pour M. Pince que je dis cela, répondit le paysan.

— M. Pince ? demanda Paul. Quel diable de nom ! C'est le nom d'un méchant homme.

— Aussi, riposta le paysan, c'est un méchant homme. Il savait bien ce qu'il faisait, allez, quand il a marié la fille à la Madeleine Miton, la sienne, d'aucuns disent, au marquis de Kergal. Elle n'est pas heureuse, la petite. Ah dame ! on ne devient pas marquise comme ça pour s'amuser tous les jours.

Paul tressaillit.

— Vous dites, exclama-t-il, que la marquise de Kergal est malheureuse !

— Je n'ai pas dit ça ! cria le paysan. J'ai dit qu'elle n'était pas heureuse, mais je n'ai pas dit qu'elle était malheureuse. Ça se comprend !

— Nullement, fit Denise.

— On dit des choses ! des choses ! Toujours, voilà : M. Pince, qui est un richard aussi, mais moins que l'autre, vous a trouvé mort sur les Pougelées. Et c'est moi qui vous ai cueilli comme vous dites. Même, comme je vous le disais ; que je vous ai mis dans ma quérette, et puis, bonnes gens, voilà.

Paul avait la tête martelée de tout ce qu'il entendait. Ce qui lui parut clair en tout cela, c'est que Benjamine était malheureuse, et il se prit à l'aimer davantage. Notons qu'il ignorait jusqu'au nom : Benjamine.

Pour lui, toutes ces choses tenaient du rêve. Cependant, à la fin, il fut frappé de l'insistance avec laquelle le paysan lui rappelait le service rendu en le transportant dans sa charrette.

Aussi, mécontent de cette insistance, il se redressa :

— Au moins, demanda-t-il, on vous a payé ?

— M. Pince ? reprit le paysan. M. Pince ne lâche pas comme ça...

Et le brave homme se mit à rire de son jeu de mots.

—... Dame, non ! Il ne lâche pas comme ça.

— C'est-à-dire que vous n'avez pas été payé 1

— Je ne dis pas qu'on dût quelque chose, riposta l'autre.

Il était fidèle, ce brave homme, à cet axiome de la sagesse normande qui prescrit à ses adeptes de ne jamais dire ni oui ni non, ni vère ni nenni. Ils ont comme cela certaines maximes dans ce pays. Toutes admirables : témoin cette autre encore, qui se formule en une prière : « Mon Dieu, je ne vous demande point de me bailli du bien, mettez mèn seulement près de ceux qui en ont. »

Le brave homme appartenait à cette école philosophique à laquelle Denise n'était point initié. Le lieutenant de la Diana, ne sachant que répondre, garda le silence. Et le paysan itou. Deux bonnes minutes se passèrent, au bout desquelles le paysan reprit la parole :

— Voilà, là-bas, des pies qui jacassent. Il paraît que c'est bon à manger ces bêtes-là. Même que nous avons connu un monsieur qui ne voulait chasser que les pies. Et qu'il en tuait ! Ça n'était pas un grand dommage, vu que c'est des voleuses, qui prennent le bien des gens sans jamais y mettre du leur.

— A la fin, s'écria Denise, on ne vous a pas payé ?

— Je ne dis pas, réitéra l'autre, qu'on me dût quelque chose.

Il y avait de quoi user la patience la plus héroïque. Instinctivement, Denise porta la main à la poche de son pantalon. Certes, il n'y devait rien trouver. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il sentit sous ses doigts un porte-monnaie dont le cuir était passablement dodu. Il retira l'objet, l'ouvrit et tressaillit en voyant foisonner dans le fond du petit sac une cinquantaine de louis.

— Oh ! fit-il.

L'œil du paysan, qui avait scruté cette chose étincela.

Denise resta un moment en suspens. Il ne savait que faire. Par bonheur, il aperçut un petit papier inclus avec les louis dans le porte-monnaie. Il prit le papier et lut :

« Argent de poche, pour mon ami Paul Denise. » Et la signature : « Antoine de Kergal. »

Denise alors, se voyant libre de disposer de cet argent, prit un louis et le donna au paysan.

— Voilà, fit-il, pour votre quérette.

L'autre salua, mais ne dit pas merci. Il se borna à répondre :

— Je ne dis pas que ça m'était dû !

Denise haussa les épaules ; et, comme ils étaient arrivés à une bifurcation, il laissa le paysan aller d'un côté et s'éloigna de l'autre à grands pas.

Il se sentait mal à l'aise ; il avait puisé à même l'argent de cet homme dont il aimait la femme.

Cette situation douloureuse, qui devait se prolonger d'une manière si cruelle et amener des résultats si terribles, lui saisit le cœur d'une façon poignante. Sans la mendicité du paysan, il n'aurait jamais consenti à s'engager dans cette voie. Il est vrai que, déjà, le marquis avait envoyé à sa mère une somme considérable. Mais, du moins, lui, Paul Denise, n'y avait pas consenti.

A cette heure, le pacte était passé et signé. Le jeune homme, comme si la marche rapide avait pu étourdir ses pensées pénibles, se hâta, presque en courant, de rejoindre le champ de pommiers. Quand il y fut parvenu, il pensa aux choses étranges que le paysan lui avait dites. A ces mauvais bruits qui couraient sur M. de Kergal.

De nouveau, Paul recueillit ses idées ; il s'arrêta et s'assit sur la roche noire où, une heure auparavant, Benjamine lui avait tenu compagnie. Et soudain une voix joyeuse retentit à son oreille, tandis qu'une main le secouait vigoureusement :

— Ah ! mon gaillard ! Vous vous avisez de courir les champs sans l'avis de la Faculté. Savez-vous bien que si la Faculté se fâche, elle va vous renvoyer dormir dans les rochers avec les huîtres !

Denise se retourna, et reconnut le docteur Berthier.

— Il ne faut pas m'en vouloir, docteur, dit-il en souriant, le temps est si beau que je n'ai pu résister au plaisir de respirer l'air.

— Selon la formule ! s'écria le docteur. Dites donc, vous, savez-vous que vous m'avez fait une fière peur

— Comment cela ?

— Je viens au château, afin de prodiguer mes soins à monsieur, et monsieur a décampé, et je trouve la chambre vide. Si madame la marquise ne m'avait pas dit qu'elle vous avait vu errer de ce côté-ci, je me donnais au diable, positivement. Eh bien, mon gaillard, cette tête, ces jambes, comment cela va-t-il ?

— Mais, très-bien, docteur.

Le docteur saisit le poignet de Denise, lui tâta le pouls. Il le regarda fixement pendant une bonne minute, puis conclut :

— Je vous dis qu'il a le diable au corps. Absolument ! La jeunesse est une belle chose, c'est dommage qu'on ne puisse pas enseigner l'art de rester toujours jeune.

Et, après une série de questions pour se renseigner sur l'état exact de son malade, le docteur finit par dire :

— Allons déjeuner !

Paul ne demandait pas mieux. Il se sentait appétit, malgré ses émotions.

Aidé du docteur, il franchit de nouveau l'escarpement des murs des jardins, et tous deux eurent bientôt rejoint le château.

Raymond Berthier, plein de sollicitude, obligeait Denise à s'appuyer sur son bras, et l'entourait de mille précautions paternelles.

— C'est une belle cure ! répétait-il. Vos deux jambes, mon cher, étaient broyées. Une fracture à la jambe gauche, au fémur un peu au-dessus du genou. Deux fractures à la jambe droite. C'est inimaginable. Le périoste seul restait intact. Je ferai un mémoire là-dessus. Mon cher, ils enrageront, à l'Académie de médecine, quand ils verront qu'un simple frater de campagne a fait un pareil miracle.

— Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, docteur 1 dit Paul Denise.

— De la reconnaissance ! Mais, mon cher, vous êtes un sujet magnifique. Je vous aurais payé votre pesant d'or pour vous soigner. Je vous montrerai mon mémoire.

— Si je suis encore ici, docteur, quand vous l'aurez écrit.

— Vous en avez au moins pour deux bons mois de résidence forcée.

— Non pas, docteur, il faut que je parte, et que je parte sur-le-champ.

— Tut ! tut ! fit le docteur. Je vous ferai attacher, s'il le faut, avec de bonnes cordes. Et vous ne parti rez pas. Mais, en attendant les mesures de violence, nous voici dans la salle à manger.

En effet, après avoir traversé un immense vestibule, dans lequel étaient accumulés des trophées de chasse, et où se promenaient trois domestiques dorés comme des chantres, le docteur et Denise entrèrent dans la salle à manger, dont l'un des drôles galonnés leur ouvrit la porte à deux battants avec un profond salut.

Denise resta muet de stupeur. Jamais la possibilité d'un pareil luxe ne lui était entrée dans la cervelle. Cette salle à manger, grande au moins assez pour recevoir soixante convives, était garnie de hautes et vieilles tapisseries représentant des chasses étranges, poursuivies au milieu de forêts dont les arbres étaient bleus, et encadrées dans d'énormes boiseries d'ébène.

Du plafond, composé de grosses solives de chêne, constellé çà et là des armoiries de Kergal, pendaient trois

énormes lustres en fer forgé, qui faisaient rayonner, autour de leurs grosses boules centrales, luisantes comme de l'argent, chacun quarante-huit branches terminées par des bougies.

Deux hautes cheminées en marbre blanc, chargées des opulentes sculptures de la Renaissance, s'élevaient aux deux extrémités de la salle. Entre les cheminées, les portes et les fenêtres, hautes et garnies de vitraux comme des fenêtres d'église, de lourds dressoirs de chêne étalaient une vaisselle d'argenterie cyclopéenne ; et, au milieu de la salle, opulente dans sa rudesse primitive, s'allongeait une table carrée à faire envie à Gargantua.

De solides fauteuils, du temps de Louis XIII, garnis de cuir à clous dorés, étaient disposés autour de la table, et promettaient aux convives qui devaient s'y asseoir une hospitalité aussi confortable que la chère devait être exquise.

Un bout seulement de l'immense table était garni d'une nappe et du service du déjeuner. C'était tout à fait patriarcal. Ce luxe grandiose avait une physionomie familiale qui plaisait au premier abord.

Sans doute, le docteur, lorsqu'il était entré dans la salle à manger, avait cru ne pas la trouver déserte, car il dit :

— Tiens, personnel

— Attendons ! fit Denise.

Tous les deux se mirent à examiner, pour le plaisir de Denise, les richesses artistiques qui se trouvaient là. Les tapisseries étaient de vieux Beauvais. L'une des deux cheminées passait pour avoir été sculptée par Jean Goujon.

Un dressoir, mis plus en évidence que les autres, se composait de quatre grandes figures de femmes, en plein bois, œuvre évidente de Germain Pilon. Dans leurs mains, et sur leurs têtes, elles supportaient des corbeilles d'argent, desquelles s'écroulaient des pyramides de fruits et de verdure.

Une porte s'ouvrit. Paul se retourna. Et dans l'encadrement de la porte, qu'un domestique tenait grande ouverte, il vit s'étendre une longue perspective de salons où l'or et les cristaux des lustres étincelaient parmi le luxe des ameublements de Louis XIV et de Louis XV.

Dans cette perspective, il vit s'avancer M. le marquis de Kergal, qu'accompagnait l'abbé Miget. Les deux survenants étant entrés, la porte se referma derrière eux, et le marquis vint avec vivacité vers Denise.

Antoine de Kergal avait, ce matin-là, la figure rayonnante de bonne humeur. Les soucis qui l'assombrissaient d'ordinaire semblaient avoir disparu. Disons-le, malgré tous les reproches qu'on pouvait lui faire, malgré ceux que lui faisait sa conscience, Antoine de Kergal avait l'âme véritablement noble et bonne.

Il s'était pris d'une amitié profonde pour ce marin qu'il avait recueilli chez lui. Il l'avait vu malheureux d'abord, et c'était son principal titre. Puis il l'avait connu brave, dévoué, épris de certaines idées hautaines qui, depuis deux mois, éclataient à chaque mot qu'il disait.

Antoine de Kergal eut donc une sincère et cordiale émotion en apercevant Denise debout. Denise lui tendit la main. Mais il n'y prit pas garde. Et ce fut à pleins bras, avec une tendresse profonde, qu'il le serra contre lui.

Le docteur Berthier, tout autant que l'abbé Miget, fut ému de cette accolade.

— Mon cher ami, dit le marquis, vous ne pouvez savoir combien on s'attache aux gens que l'on a sauvés, surtout quand ils ont un cœur comme le vôtre et valent ce que vous valez.

Denise essaya de balbutier quelques remerciements.

— Assez ! cria le marquis. Qu'il ne soit jamais question de cela.

Puis se retournant vers le docteur :

— J'espère qu'il peut déjeuner avec nous, docteur ?

— Parbleu ! répondit le docteur Berthier.

La porte s'ouvrit de nouveau. Pour cette fois, ce fut Benjamine qui entra. Par une coquetterie qui ne lui était pas habituelle, Benjamine avait fait, pour ce déjeuner, une toilette matinale qui la rendait mille fois plus charmante.

Le marquis saisit Paul par la main, et le conduisit vers Benjamine, dans le but évident d'une présentation officielle. Mais elle, sans embarras, avec un sourire éblouissant, fit un petit signe de tête :

— C'est inutile ! monsieur s'est déjà présenté tout seul.

— A merveille ! répondit le marquis.

— A table ! reprit Benjamine.

Elle prit place au bout de la grande table, et tandis que, par un geste, elle désignait au hasard la place de chacun des convives, elle retint Denise près d'elle et le fit asseoir à sa droite. Cela parut, à chacun, l'ordinaire politesse que l'on a pour un hôte à qui l'on veut faire honneur.

Mais Denise frissonna. Car, au moment de s'asseoir, ses yeux ayant rencontré ceux de Benjamine, il lui vit un si étrange regard qu'il n'avait jamais pensé qu'une femme pût en avoir un pareil.

Le curé, le brave abbé Miget, avant de déplier sa serviette, disait gravement son Benedicite. Naturellement, le docteur Berthier ne prenait point part à cette prière.

Mais le marquis de Kergal, en homme bien élevé, sans s'y associer davantage au fond, faisait semblant afin de ne pas désobliger l'abbé.

Le Benedicite terminé, l'abbé, en homme qui sait manger, étala largement sa serviette sur sa poitrine, en ayant soin de faire tenir l'un des coins entre son cou et son rabat. Le docteur Berthier s'agitait comme un maniaque. Le marquis avait repris sa figure ennuyée. Seule, Benjamine apportait un peu d'animation.

Les domestiques, habitués à la comprendre sur un geste, poursuivaient leur service ponctuellement et silencieusement. Mais Benjamine trouvait sans cesse le

moyen de rectifier ce service par un ordre ou par une observation fiévreuse.

L'abbé n'avait pas de vin.

— Versez donc !

Comme le docteur Berthier se versait tout seul, elle ordonna de placer une bouteille à sa portée.

L'abbé mangeait discrètement une morue fraîche. Il n'avait pas de câpres.

— Des câpres à l'abbé !

— Je vous demande pardon, madame la marquise ; j'en ai suffisamment.

— Monsieur le marquis ne mange pas ?

— Je vous demande pardon, répondit le marquis ; j'ai fini déjà.

— Tout cela est froid ! s'écria Benjamine. Ne trouvez-vous pas, monsieur ?

Cette question s'adressait à Paul Denise.

— Madame, répondit-il, je mange de fort bon appétit. Je vous prie de croire que le fricot du bord ne vaut pas celui-ci.

Benjamine se mit à rire bruyamment.

— Oh ! fit-elle : Le fricot ! le fricot !

Paul rougit jusqu'aux yeux, et eut l'intime conviction qu'il venait de commettre un pataquès. Le bon garçon se croyait toujours à table dans le carré de son bâtiment.

— Pardonnez-moi ! fit-il.

— Mais du tout, cria la petite marquise. Fricot est étonnant. N'est-ce pas, docteur ?

Le docteur, qui achevait de vider une pleine lampée de Bordeaux, fit claquer sa langue et riposta par une plaisanterie de son crû.

— Le fricot est passable et le vin est bon. Qu'en dites-vous, l'abbé ?

— Je dis, répondit l'abbé Miget, que madame la marquise s'entend à merveille à faire les honneurs de sa table. Au reste, ce serait montrer de l'ingratitude envers le Seigneur

que de rien point apprécier les dons qu'il répand sur ses créatures, et je...

— Oh là ! l'abbé, fit le docteur Berthier, ne mêlez point d'homélies à votre sauce. Les dons que Dieu répand sur ses créatures, sont présentement de la sauce câpres ; et je ne sais pas si la morue en est reconnaissante.

— Elle remplit sa mission, riposta l'abbé.

— Et, reprit le docteur, à propos de mission, quand va-t-on commencer à prêcher celle de Saint-Thomas ?

Cet amalgame de la morue avec la mission de Saint-Thomas parut à l'abbé une boutade un peu leste, même dans la bouche du docteur.

— La miséricorde de Dieu est infinie, répondit-il, sans quoi vous seriez infailliblement damné. J'espère que vous vous repentirez et que vous ferez une fin chrétienne.

— Le fait est, dit M. le marquis de son ton grave, que vous vous entendez, docteur, à toujours dire des choses désagréables à l'abbé.

— Du tout, dit le docteur Berthier, à qui on passait à ce moment une assiette sur laquelle fumait une aile de poulet. Je ne suis pas désagréable à l'abbé. Tenez, l'abbé, faites-moi le plaisir de prendre cette aile, c'est le morceau que vous aimez. Moi, je préfère la carcasse.

L'abbé n'eut pas le courage de garder rancune et prit l'assiette.

Pendant que cette conversation un peu aigre-douce se continuait entre les deux convives, et tandis que le marquis y prenait part de temps à autre, Benjamine se pencha vers Denise, à ce point que ses cheveux effleurèrent la figure du jeune homme.

— A propos, demanda-t-elle, comment vous appelez-vous ?

— Paul Denise, madame.

— Denise

— C'est le nom de baptême de ma mère, madame, et je n'en ai pas d'autre pour nom de famille, car...

Il hésita.

—... Car, continua Benjamine, vous n'avez point de père ; vous êtes, comme on dit, un enfant de l'amour !

En entendant ces mots, le marquis ne put retenir un geste d'impatience et laissa bruyamment tomber sa fourchette et son couteau sur une assiette. L'abbé et le docteur suspendirent leur bataille et regardèrent attentivement ce qui allait se passer.

Paul aurait voulu être à cent pieds sous terre.

Mais Benjamine, qui ne parut rien remarquer, continua de son ton le plus doux, en s'adressant à Denise :

— Eh bien, voyez comme c'est singulier : moi aussi je suis un enfant de l'amour.

Paul bondit sur son fauteuil. Et le marquis, qui, décidément, n'y tenait plus, s'écria :

— Madame, croyez-vous que ces détails de famille soient fort intéressants pour notre ami ?

Benjamine se redressa, fixa sur le marquis deux yeux qui étincelaient, et riposta avec une vivacité fiévreuse :

— Je ne vois pas, monsieur, pourquoi j'en ferais un mystère, et pourquoi j'obligerais monsieur à porter seul, ici, une responsabilité pénible, il est vrai, mais qui n'a rien de déshonorant. La faute, ou si vous voulez le crime, est à nos parents, non pas à nous. Et, d'ailleurs, je veux qu'on sache bien que vous m'avez fait la pitié de m'épouser malgré le vice de ma naissance, que je suis fort heureuse ; et que je vous ai une reconnaissance infinie.

— Il n'est pas question de reconnaissance, madame, répondit le marquis. Ce serait moi, dans tous les cas, qui vous en devrais.

— A la bonne heure, fit Benjamine, j'aime mieux cela. Nous savons tous deux ce que nous nous devons.

La tête de Benjamine, comme on le voit, commençait à courir les champs ; et par cette allusion si peu motivée à son bonheur, elle donnait à entendre pour la première fois

qu'elle comprenait que, peut-être, ce bonheur n'était point aussi complet qu'il aurait dû l'être.

Le déjeuner s'acheva silencieusement. Et quand on se leva de table, la jeune marquise retint Denise.

— Donnez-moi votre bras ! fit-elle.

Les deux invités, le marquis fermant la marche, suivirent Benjamine et Denise. On traversa plusieurs salons bien faits pour accroître encore, par leur luxe, la stupeur du jeune marin, mais il n'y prit point garde. Il se laissait aller à nous ne savons quel enivrement : le bras de Benjamine pressait le sien.

La jeune femme, ou plutôt la jeune fille, avait des mouvements singuliers dans la démarche et se serrait contre lui comme à plaisir. On arriva dans un dernier salon, dont les six grandes fenêtres s'ouvraient sur le vieux jardin du château.

Deux autres fenêtres, portes-fenêtres, pour mieux dire, donnaient sur le perron qui joignait le jardin. Ce grand salon, encombré d'un luxe ruineux, recevait en plein le soleil de midi. Mais une large véranda le protégeait contre la chaleur, et la lumière n'arrivait que tamisée à l'intérieur.

Sur les murs, on voyait luire l'angle doré des vieux cadres de grands tableaux des plus vaillants et des plus illustres maîtres. Le tapis, de haute-laine, étouffait le bruit des pas. Les contours harmonieux et les couleurs énergiques des meubles, tout dans son ensemble disait une vie opulente.

Le silence qui régnait dans cette grande pièce était traversé par un murmure vague et lointain. C'était le bruit de la mer qui chantait, car la marée était haute en ce moment, et les parfums amers du vieil Océan se répandaient de toutes parts.

Sur la table, le café était servi. Près du plateau se trouvait une liasse de journaux et de correspondances, déposée l'instant d'avant par le facteur rural.

Benjamine, avec une grâce touchante, contraignit Paul à s'asseoir dans un grand fauteuil, et se dirigea vers la table,

afin de verser le café. Le marquis, un peu boudeur, alla s'asseoir sur un canapé. Le docteur Berthier et l'abbé Miget qui paraissaient se quereller tous bas, poussèrent jusque sur le perron.

On entendit résonner les morceaux de sucre que Benjamine précipitait dans les tasses de vermeil. La jeune femme était irritée par quelque secret. Elle versa le café. Elle appela l'abbé et le docteur en leur désignant à chacun une tasse, en prit une autre qu'elle alla offrir à Paul Denise.

Puis, remarquant que le marquis ne bougeait point de son canapé, elle lui porta, à lui aussi, sa tasse de café. Comme il se levait pour la recevoir, elle lui demanda à brûle-pourpoint :

— Vous paraissez étonnamment soucieux, aujourd'hui ?

Et, se retournant subitement vers le docteur, elle demanda, du ton le plus simple du monde :

— Pourquoi, monsieur Berthier, madame Berthier ne vous accompagne-t-elle jamais lorsque vous venez nous voir ?

Le marquis fut sur le point de laisser tomber sa tasse. L'abbé leva les yeux au ciel, et pensa, le digne homme, que l'innocence est une belle chose. Et cela, au moment où Benjamine cessait d'être innocente.

Quant au docteur, il n'y entendait pas malice, et, comme la marquise lui offrait un verre de liqueur, il répondit :

— Madame la marquise, ma femme est d'un caractère sédentaire. Elle aime peu à sortir de chez elle. C'est, du reste, un bonheur pour moi. Je suis, presque toujours, par voies et par chemins, et la maison resterait seule si ma femme la désertait.

— Madame Berthier, fit Benjamine, avec un étonnant sang-froid, doit souvent désirer que quelqu'un lui tienne compagnie. Il serait mieux, pour elle, de venir ici de temps à autre, chercher des distractions.

L'abbé Miget toussa.

Il était consterné.

Le marquis restait sa tasse à la main, et ne savait que penser. Il est clair que les paroles de Benjamine devaient lui paraître cruelles ; il la supposa complètement initiée au secret de ses adultères.

Il n'en était rien.

La marquise parlait, pour parler, à tout hasard. Mais nous devons reconnaître pourtant qu'elle avait une certaine intuition des choses. Une clairvoyance magnétique, pour ainsi dire.

Paul Denise restait coi, et savourait son café très-prosaïquement. Il faisait du moins ses efforts pour rester prosaïque, et se jurait en conscience d'échapper au péril, qui déjà le tenait, à ne plus lui laisser de chances de salut.

Une assez long silence suivit les paroles de Benjamine. Le marquis se hâta d'avaler son café et se leva brusquement.

— Si nous faisons un tour de jardin, docteur, en fumant un cigare ?

— Moi, répondit le docteur, je fume la pipe. C'est une vieille habitude. C'est plus sain.

— Venez touj ours ! dit le marquis.

Le docteur et le marquis sortirent. On les vit s'éloigner dans le jardin, l'un bourrant sa pipe, l'autre allumant son cigare.

Le marquis avait emporté sous son bras le paquet des journaux et des lettres.

L'abbé Miget, vertueux et serein, savourait son café, en y mêlant savamment de petites doses de cognac.

Benjamine haussa les épaules et revint vers Denise, qui se leva à son approche et déposa sa tasse sur la tablette de la cheminée.

— Vous êtes marin, monsieur ? dit-elle. Vous avez beaucoup voyagé ?

— Depuis dix ans, madame, je crois avoir fait trois fois le tour du monde.

— C'est grand, le monde ! dit Benjamine.

Exclamation naïve, assurément. Mais le ton qu'y mit la jeune femme donnait à cette exclamation une étrange valeur. Ce monde, ce grand monde dont elle s'informait, présentait à son imagination un infini de poésie et d'imprévu, une immensité qui pouvait calmer toutes les douleurs de son âme, et assouvir tous les besoins de son cœur.

Denise répondit simplement :

— Très-grand.

Par le ton dont elle fut faite, la réponse de Denise correspondait exactement à l'idée qui avait dicté l'interrogation de la marquise.

— Voilà, dit Benjamine, je voudrais voyager, non pas, comme vous pourriez le croire, par un sentiment de curiosité ridicule ; mais je voudrais faire quelque chose de grand, quelque chose de beau. Je vous regarde, monsieur, et il me semble bien que votre figure porte l'empreinte d'un grand courage et d'une grande volonté. Je vais vous faire rire, assurément : cependant, je sens que je porte en moi une idée sublime que je voudrais répandre sur la terre. Un véritable trésor de dévouement qui rendrait heureux à jamais tous ceux que j'aimerais.

— Oh ! fit subitement l'abbé, j'ai toujours dit, madame la marquise, que vous avez une âme selon le Seigneur. Nos saints missionnaires, madame, se dévouent à cette sainte cause vers laquelle vous vous sentez appelée. Nous avons eu le père Landurieu, que j'ai connu, très-parfaitement connu. Il avait comme vous, madame la marquise, la passion de l'apostolat. Je disais donc que je l'ai connu. C'était au séminaire de Rennes. Croiriez-vous qu'il était boiteux ? Légèrement, il est vrai ; pas assez pour le faire exclure des saints ordres. Mais enfin il était boiteux. Avec cela, il voulait aller au bout du monde. Savez-vous ce qui lui est arrivé ?

— Je ne m'en doute pas, répondit Benjamine.

Par le fait, Benjamine ne se doutait de rien du tout. Elle regardait Denise. Ils se parlaient à voix basse. Rien ne les touchait en ce moment.

L'abbé Miget continua :

— On l'a scié entre deux planches.

— Oh ! fit Benjamine, qui n'avait point compris.

— Avec un mandarin, continua l'abbé.

— C'était cruel, dit Denise, afin de dire quelque chose.

„ — Un mandarin, qu'il avait converti, affirma le curé de Vauville. On leur fit partager le supplice qui devait les conduire au partage de la béatitude éternelle. Vraiment, madame la marquise, est-ce que cela n'est pas touchant ?

— Oh, que si ! fit Benjamine, qui n'entendit pas un traître mot du discours de l'abbé.

L'abbé Miget, ayant fini sa tasse de café, la déposa sur une console qui se trouvait à sa portée. Ensuite, il tira de sa poche un large mouchoir à carreaux, se moucha bruyamment, remit méthodiquement son mouchoir à carreaux dans sa poche, tira sa tabatière, huma une large prise, et dit avec onction :

— Il y a encore des martyrs !

Là-dessus, l'abbé Miget s'endormit profondément. Sa digestion était bonne. Il rêva qu'il voyait crucifier l'évêque de Coutances.

Et pendant que l'abbé dormait, pendant que le marquis se promenait avec le docteur dans le jardin, tous les deux fumant à leur aise, Benjamine disait à Paul Denise :

— Voyez-vous, c'est véritablement extraordinaire ; et je crois que je vous aimais déjà beaucoup avant de vous avoir vu. On s'ennuie mortellement ici. Ne croyez pas que je sois heureuse. Le marquis non plus, du reste, n'est pas heureux. Il a accumulé dans ce château, comme à plaisir, tous les éléments du bonheur. Si on nous voyait, on nous porterait envie, mais nous ne voyons personne, et personne ne nous voit. Pourquoi cela ? C'est une question que je me suis souvent posée. Le marquis donne pour motif qu'il ne lui

reste plus personne de sa famille. Il est vrai que je ne lui connais plus d'autre parent qu'un oncle éloigné, si même c'est un oncle, l'amiral de Kergal, un marin comme vous. Eh bien ! le croiriez-vous ? l'amiral de Kergal est dans ce moment-ci à Cherbourg et ne vient jamais nous voir. Il paraît qu'il est sourd. Ce n'est pas une raison. On en serait quitte pour crier ; et, en de certains moments, j'éprouve un besoin étonnant de crier, d'agir, de faire je ne sais quoi d'étrange. D'ailleurs, on a des amis ; M. de Kergal en a, des amis. Puisqu'il va fréquemment les voir à Cherbourg. Moi, je ne les connais pas.

— Je voudrais être votre ami, madame, dit Paul Denise avec une certaine émotion.

— Mais, vous l'êtes ! Je vous disais que je vous ai aimé avant de vous voir. Pendant cette nuit terrible, — la nuit où vous avez fait naufrage, — je n'ai pas reposé un instant. J'éprouvais une terrible angoisse ; il me semblait que je courais moi-même un grand danger. Le lendemain, je vous ai vu. Je me suis évanouie, voilà tout.

La marquise se recueillit un instant. Ses yeux cherchaient ceux de Paul qui, de son côté, la regardait avidement. Et, alors, comme si elle eut cédé à une volonté plus forte que la sienne, Benjamine ajouta :

— Et je vous ai revu ce matin !

Nous n'entreprendrons pas d'expliquer ce qui se passait dans l'âme des deux jeunes gens. L'amour est un maître étrange qui agit avec le plus absolu mépris des règles ordinaires. Souvent, par malheur ; il apparaît avec un cortège de violences, de honte et de crimes ; et sa puissance est telle que, s'il ne fait pas tout absoudre, du moins il explique tout.

De singulières clémences, des pitiés profondes saisissent les cœurs les plus sévères devant les fautes commises au nom de l'amour. Alors, que pourrons-nous dire de l'amour qu'éprouvaient l'un pour l'autre ces deux enfants ?

Ces deux enfants qui n'avaient nul crime à se reprocher et qui cependant se reprochaient tout dans la pudeur de leur âme. Elle était femme, ou du moins croyait l'être. Elle ne soupçonnait pas l'abominable marché dont elle avait été victime.

Cette chose honteuse qui l'écrasait, elle n'en avait aucune idée. Lui, jeune et vaillant, jeté par le malheur de sa naissance dans toutes les agonies d'une vie aventureuse, il se sentait entraîné vers cette aurore qui se levait sur son cœur.

Et il s'accusait d'ingratitude pour le marquis de Kergal, pour cet homme qui l'avait recueilli mourant, qui l'avait rendu à la vie, et dont, en ce moment même, l'argent était pesant dans sa poche.

Mais, d'un autre côté, Benjamine l'avait dit : leur naissance était pareille.

Tous deux étaient des enfants de l'amour. De quelque prétexte que la destinée voulût colorer ses caprices, le fait était évident : ils étaient égaux.

Lui, matelot, était bâtard ; elle, marquise, était bâtarde. Ici, les duretés de la loi sociale étaient d'accord avec la vocation de leur cœur. Une Providence supérieure paraissait les envelopper de ses ailes. Ils s'aimaient. Qu'importait le reste ?

L'abbé dormait profondément. Paul et Benjamine purent échanger, tout à leur aise, les adorables babillages de la passion naissante. En quelques instants, ils apprirent à se connaître. Ils s'aimaient : ils s'aimaient déjà ; mais ils firent plus, ils s'estimèrent.

Non sans angoisse, nous le répétons, car le fantôme du marquis se trouvait entre eux. Leur conversation à voix basse suivit une direction bizarre. Ils ne se faisaient pas de serments. A quoi bon ?

D'ailleurs, ils n'auraient point osé. Nul avenir, selon eux, nul avenir de bonheur ne s'ouvrait devant eux. Ils se croyaient criminels. Cependant, ils se dirent des choses

étonnantes ; tant et si bien que, saisie d'un ardent appétit de poésie, cherchant une voix qui pourrait exprimer ses harmonies intérieures, Benjamine courut à un grand piano qui se trouvait dans un coin du salon, et comme on sollicite un ami, implora la musique afin qu'elle parlât pour elle.

Or, nous devons le dire, la petite marquise n'était point une médiocre musicienne. Sous ses doigts, l'instrument fut saisi d'une animation prodigieuse.

Elle cherchait à se souvenir des mélodies les plus grandes qu'elle connaissait et qu'elle aimait le plus ; et, ne pouvant les saisir, elle se mit à improviser des choses telles que jamais le vieux château n'avait entendu de semblables merveilles, et que les vieux murs parurent vibrer de leurs fondations jusqu'au faîte.

L'abbé se réveilla. Il crut être dans une cathédrale céleste, où les anges, bons musiciens, à ce qu'on assure, exécutaient une symphonie surprenante aux pieds de la vierge Marie.

Et voilà que Benjamine, emportée par sa fougue, s'étant mise à chanter, exécutant des mélodies de sa voix fraîche et jeune, l'abbé ouvrit des grands yeux émerveillés, s'imaginant dans son demi-somme, que c'était la Vierge qui répondait avec la voix des virginités célestes.

Paul Denise n'y tenait plus. Jamais la mer, dans ses caresses, aussi bien que dans ses colères sonores, ne lui avait fait entendre de telles immensités. Un océan infini s'ouvrait, s'élargissait devant ses yeux et son cœur.

La passion, l'amour, ces immensités sublimes de l'âme le berçaient sur leur sein ; lui, habitué aux grands périls et aux glandes vaillances, comprit que jusqu'alors il n'avait point vécu.

Saisi par une magie à laquelle il ne pouvait résister, il allait, il venait, respirait l'air à pleins poumons, et une voix intérieure lui répétait dans un ravissement sans bornes : Elle m'aime ! elle m'aime !

Ce fut au milieu de cette hallucination que la voix du marquis se fit entendre. Attiré vers le salon par la musique enragée qu'exécutait Benjamine, il revenait du jardin suivi par le docteur.

Durant sa promenade, il avait ouvert quelques journaux, et, dans son courrier, avait trouvé une lettre à l'adresse de Denise. Il tenait cette lettre à la main. Voyant Denise à sa portée, il la lui présenta, en disant :

— Voici pour vous, mon ami !

Benjamine s'arrêta au piano. Denise prit la lettre, et, sans penser à s'excuser, tant son émotion était forte, il l'ouvrit.

Tandis qu'il lisait, chacun garda le silence. L'attente ne fut pas longue. Denise laissa tomber la lettre, saisit sa tête à deux mains, et s'écria :

— Ma mère est morte !

Puis, cherchant à se contenir, il alla s'asseoir sur un fauteuil qui se trouva à sa portée et fondit en larmes.

L'abbé Miget, décidément réveillé, se précipita, avec le marquis, afin de prodiguer ses consolations au jeune homme. Le docteur Berthier, plus pratique, ramassa la lettre, la lut à loisir, et dit :

— C'est pourtant vrai ! Ce pauvre gamin n'a pas de chance.

C'était une lettre du maire de Granville qui, sans phrases, annonçait administrativement le décès de la pauvre Denise Blanche.

Le docteur Berthier, médecin quand même, craignit alors les émotions pour son malade. Il se dirigea rapidement vers Denise, bouscula l'abbé et le marquis qui le gênaient, et s'empressa pour voir dans quel état était le pauvre garçon.

Avec toute la simplicité du monde, Paul Denise pleurait abondamment. Sans convulsions, sans douleur exagérée, son cœur s'épanchait avec ses larmes, et le docteur parut rassuré.

Mais, soudain, le brave médecin se sentit bousculer. Quelqu'un, sur qui il n'avait pas compté, survint à

l'improviste.

C'était Benjamine.

Benjamine, fiévreuse, dévouée ; amoureuse pour tout dire. Elle n'admit pas un instant qu'une autre consolation que la sienne pût s'adresser à celui qu'elle aimait. Dans la sainteté de son amour, elle dépassa le cynisme des femmes les plus audacieuses.

A son approche, Paul avait levé les yeux. Il la vit venir à lui, souriante comme l'espoir, joyeuse comme le bonheur. Elle appuya ses deux mains sur sa tête, le contraignit à la regarder bien en face, et, appuyant ses lèvres à deux reprises sur ses yeux baignés de larmes, elle lui dit avec emportement :

— Tais-toi donc, malheureux, puisque je t'aime !

Ces larmes, versées par le jeune homme, et bues par la jeune fille, furent comme une communion sacrée. L'explosion de la douleur d'une part, et, de l'autre, la sainte naïveté du dévouement, enlevaient jusqu'à l'ombre du reproche.

L'abbé Miget, ému dans les profondeurs de son âme honnête, essuya ses yeux qui larmoyaient.

Le docteur Berthier réfléchit aux influences morales que la science n'a pas définies.

Et M. le marquis Antoine de Kergal, sans se rendre compte de ce qu'il éprouvait, ressentit qu'il était éperdument amoureux de sa femme.

XI

UN LOUP DE MER

En ce temps-là, de même qu'aujourd'hui, la ville de Cherbourg était hantée par une certaine façon de gens nommés marins, auxquels la croyance générale attribue des mœurs rudes et même sauvages. On doit reconnaître qu'il y aurait quelque injustice à croire tout ce qui se débite sur leur compte. Cependant, il faut bien admettre qu'ils ne sont point sans quelque singularité.

La raison de cette singularité est facile à concevoir. Le matelot, voué dès sa naissance à lutter contre ce formidable élément qui s'appelle la mer, doit lui opposer deux choses : une âme sans peur d'abord, et une force indomptable ensuite. Notez, de plus, que la mer, si grande crieuse dans ses colères, ne raisonne jamais ses brutalités. Pas de phrases, pas d'explications : elle vous saisit un homme, et le tue ; elle vous prend un navire, et le broie. Voilà tout.

Le marin se dispense donc de paroles inutiles. Silencieusement il déploie son énergie, et, même à terre, garde l'habitude du silence et du coup d'œil inquiet et clairvoyant, alerte à l'approche de tout péril. Avec cela un corps de fer, de larges épaules, des bras d'athlète et une tête dure.

Ils font peu de cas de la société des autres hommes. En revanche, le reste des humains les tient volontiers à l'écart. Dans les villes maritimes, à Cherbourg comme partout, le monde de la mer forme un groupe distinct. Vous voyez les marins dans les rues de la ville, sur les quais et sur les jetées, errer par petites bandes, ou stationnant en petits

groupes, ayant toujours la mine de comploter quelque chose.

Sous leur béret, sous leur chapeau, invariablement garni du ruban noir qui porte le nom de leur navire écrit en lettres d'or, ces terribles hommes montrent une figure débonnaire, souvent railleuse, et attentive à on ne sait quoi. Rarement ils se départent de ce calme, à moins que, selon leur expression, ils n'aient à tirer une bordée.

En cas de bordée, c'est une autre affaire ; ils deviennent alors bruyants et tapageurs, mangent rudement et boivent d'autant, dans d'étranges cabarets qui sont à leur dévotion : et, si une occasion se présente, jouent des poings et des pieds, cognant, tapant, assommant. Il y a des yeux pochés, des côtes défoncées ; on brise les vitres, on crève les devantures ; bref, on s'amuse beaucoup.

Quant aux officiers, condamnés en mer à partager la dure vie de leurs hommes, ils se montrent à terre tout différents. Ils adoptent des façons mondaines et élégantes ; vêtus à la dernière mode, tirés à quatre épingles dès le matin, nulle obligation de service ne les fait se départir de leur attitude hautainement polie. Il ne faut pas, toutefois, les serrer de trop près. Ils sont, au fond, mal commodes, et, pour peu qu'on les en prie, il est aisé de récolter un coup de sabre. Mais un coup de sabre bien élevé. Il est inutile de crier pour obtenir raison d'un adversaire.

Les officiers de l'armée de terre sont, à coup sûr, des hommes de rapports charmants ; mais les officiers de marine ne leur cèdent en rien. Bien au contraire. Dans les hôtels, aux tables d'hôte, les officiers de marine se cherchent et se trouvent d'instinct. Ils forment une petite compagnie distincte qui occupe toujours la même place au milieu des autres dîneurs. Ils se connaissent tous. Ils se donnent réciproquement des nouvelles de l'autre bout du monde ; ils s'informent de la santé d'un tel qu'ils ont quitté la veille à Calcutta, et qu'ils retrouveront le lendemain à Rio-Janeiro.

Deux amis qui se sont quittés il y a six ans, au pôle Sud, se donnent tout tranquillement la main sans s'étonner le moins du monde de cette petite séparation. Avec cela les plaisanteries vont leur train, débitées sur un ton doux et pacifique ; les projets d'avenir et de campagne, le récit des périls affrontés se font avec une tranquillité parfaite. Ces hommes vous raconteront qu'une pièce de vingt-quatre a éclaté à bord d'un cuirassé, en tuant trois ou quatre servants, sur le ton qu'ils mettraient à vous expliquer qu'ils ont éteint leur bougie pour s'endormir après avoir lu le journal.

Cependant, vers l'époque où Paul Denise était devenu l'hôte du château de Pénitot, un sujet de conversation, fort intéressant, paraissait-il, revenait fréquemment entre officiers, aux tables d'hôte de l'Aigle et de l'Europe, aussi bien qu'entre matelots dans les cabarets de la rue de la Vase. Il s'agissait de l'arrivée, à Cherbourg, d'un personnage fort singulier, et sur lequel les opinions ne variaient guère. Les officiers disaient : c'est un rude homme ! Les matelots disaient : c'est un vieux marsouin, un vieux cachalot !

D'après ces appréciations de gens experts en fait de marsouins, on devait présumer que celui qui en était l'objet devait avoir toutes les apparences d'un anthropophage. Les pékins, les gens de terre, s'informèrent avec discrétion de quoi il s'agissait. Ils obtinrent, pour tout renseignement, que la ville de Cherbourg avait reçu la visite du doyen de la marine française.

Les journaux de la localité parlèrent en effet de l'arrivée de l'amiral Jean de Kergal. Un vieux qui s'était battu en prairial à bord de la Montagne, qui s'était battu à Trafalgar à bord du Bellérophon, qui s'était battu à Navarin, à bord de la Sirène, sans compter les autres petites rencontres sur divers points du globe, à bord de bâtiments de moindre importance, où il avait reçu un nombre infini de torgnioles.

La légende s'en mêla. On raconta, et on imprima des anecdotes étonnantes, des traits de courage et d'héroïsme de Jean de Kergal, qui lassaient bien loin en arrière tout ce qu'on avait raconté des plus célèbres loups de mer. Le Littoral fit même le récit d'un affreux combat dans lequel Jean de Kergal, alors capitaine de frégate, avait à lui seul pris trois vaisseaux de ligne anglais, et les avait brûlés avec leurs équipages, par partie de plaisir. Le lendemain, le Littoral publia la lettre suivante :

« Monsieur,

» Vous publiez, à mon sujet, une histoire absolument contraire aux lois de l'humanité, que j'ai toujours respectées. Dans le combat de pluviôse an IX, je n'ai point eu affaire à trois vaisseaux de ligne anglais. La corvette que je montais, la Mère sensible, s'est mesurée avec deux vaisseaux seulement. J'ai eu la douleur, afin de m'en débarrasser, d'en couler un avec tout son équipage ; l'autre a été incendié par suite d'un regrettable accident.

» Au reste, monsieur, je vous ferai remarquer que les feuilles publiques s'occupent beaucoup trop de moi, depuis quelque temps ; et je vous prie de vouloir bien mettre un terme à ces histoires ridicules, que je suis résolu à ne plus tolérer.

» Veuillez recevoir, monsieur, mes salutations empressées.

» AMIRAL JEAN DE KERGALE. »

Cela sonnait comme un coup de sabre. Désormais, on garda plus de mesure, et on se parlait tout bas, non sans effroi, et cet homme redoutable qui ne voulait pas tolérer qu'on écrivît des histoires sur son compte.

Au total, personne n'avait vu l'amiral ; ce qu'on en savait, c'est qu'il devait être fort âgé, peut-être centenaire. Mais, était-il grand ou petit, brun ou blond ? était-il estropié ou avait-il conservé tous ses membres ? Personne ne le savait.

A la longue, cependant, on finit par remarquer un vieux monsieur, d'apparence paisible, qui, tous les matins, sortait de l'hôtel de la Sous-Préfecture et allait faire une promenade de deux heures sur la jetée de l'Ouest. On pouvait attribuer à cet homme soixante à soixante-dix ans, pas plus. Droit comme un I, raide et sérieux dans sa démarche, il faisait dès le matin une toilette irréprochable. Bien cravaté, ganté de frais, il tenait à la main une fort belle canne, sur laquelle il ne s'appuyait jamais.

Les gens qui eurent l'idée de le regarder s'aperçurent qu'il avait la figure tannée et ridée ; un gros front proéminent abritait, sous d'épaisses arcades sourcilières, des yeux calmes et fins qui ne se baissaient jamais devant le regard de personne.

Le nez droit, la bouche aux lèvres minces, qui, par leurs extrémités, s'abaissaient jusqu'à joindre les lignes du menton, indiquaient une volonté énergique et indomptable.

Cette physionomie était encadrée de grands favoris complètement blancs, taillés selon la mode des marins ; et, sous les bords du chapeau, on voyait passer une abondante chevelure, blanche aussi. Rien de plus. Si ce n'est que le vieillard portait un imperceptible ruban rouge à la boutonnière de sa redingote, toujours serrée à la taille.

On remarqua encore, au bout de quelque temps, que les officiers supérieurs de l'escadre de Cherbourg, lorsqu'ils rencontraient ce vieil homme, le saluaient avec déférence. Lui, toujours, leur rendait leur salut avec courtoisie, en l'accompagnant d'un sourire exquis ; ce sourire charmant des vieillards qui savent être aimables ; et il découvrait alors une double rangée de fort belles dents, assurément sincères et ne devant rien à l'art du dentiste,

Bientôt tous les officiers, à quelque grade qu'ils appartenissent, saluèrent ce vieux monsieur. Ensuite tous les matelots des équipages de la flotte se mirent de la partie, et se tenaient raides comme des piquets quand ils venaient à rencontrer le bonhomme.

Ces promenades quotidiennes étant connues, tous les gamins de Cherbourg se mirent à l'affût, et, non sans importunité, se plaisaient à dépasser le promeneur, et à revenir sur leurs pas, afin de le regarder plus à l'aise. Puis, les enfants complotaient et se le montraient au doigt en parlant à voix basse avec admiration. Cela le faisait sourire, et ne paraissait point lui déplaire. Il hochait la tête avec un air de bonhomie, et continuait sa flânerie.

Ce vieillard pacifique, ce promeneur que tout le monde saluait, dont l'attitude inspirait tout d'abord le respect, dont la mise indiquait un homme du monde, de parfaite éducation et de mœurs polies, était simplement ce loup de mer anthropophage qui avait nom : Jean de Kergal, le plus vieux des amiraux français.

Habituellement il demeurait dans une jolie maison de campagne qu'il possédait aux environs de Lorient. Oublieux et oublié de tous, ne s'étant jamais marié, sans famille aucune, Jean de Kergal avait pensé finir là-bas tranquillement sa vie.

Pour toute parenté il ne se connaissait que le marquis Antoine de Kergal, et dans toute son existence il ne l'avait pas vu dix fois. Bien que consacrée par la communauté du nom, cette parenté était fort lointaine. La famille de Kergal, aujourd'hui décimée par la mort, avait eu autrefois de nombreux rameaux. Antoine de Kergal appartenait à la branche aînée, fort riche, nous l'avons vu ; Jean de Kergal, au contraire, appartenait à une très-ancienne branche cadette, fort pauvre.

Malgré cela, ces deux hommes, derniers représentants d'une famille historique qui devait s'éteindre avec eux, n'avaient pas cessé d'être en correspondance.

Mais, chose singulière, bien que l'amiral fût venu à Cherbourg, évidemment dans le but de voir le marquis, il ne consentit jamais à faire les cinq ou six lieues qui le séparaient du château de Pénitot.

Benjamine n'avait point été sans remarquer cette anomalie. Elle avait même, dès la première heure, fait part à Paul Denise de la surprise et du chagrin que lui causait cette attitude du dernier parent du marquis. Dès l'époque de son mariage on s'était, autour d'elle, préoccupé de l'absence de l'amiral. Elle y avait alors attaché peu d'importance.

Par la suite, à mesure que sa position se dessinait plus critique, la pauvre enfant revint sur cette absence obstinée, et même se hasarda jusqu'à en demander l'explication au marquis. Celui-ci donna pour prétexte le grand âge et les infirmités de son vieux parent, qu'il appelait son oncle sans savoir pourquoi.

Benjamine dut se payer de ces raisons, d'ailleurs très-vraisemblables. Mais quand elle apprit que le vieux héros était venu à Cherbourg, et se promenait tranquillement tous les matins sur la jetée de l'Ouest, elle revint à la charge, et, pour cette fois, le marquis fut hors d'état de fournir une excuse plausible.

Benjamine fut profondément froissée. Elle supposa, comme tout le monde l'aurait fait à sa place, que l'amiral désapprouvait le mariage de son neveu. Énorme mésalliance ! Et elle se crut coupable d'avoir rendu désormais impossibles tous rapports entre le marquis et l'amiral. C'était, pour elle, une cruelle humiliation et un regret.

Elle se trompait, cependant. Jean de Kergal, pauvre et brave, élevé à la rude école des marins de la République, faisait peu de cas des distinctions sociales ; dès que l'honneur était sauf, le reste lui importait peu. Il admettait volontiers qu'un homme, quel qu'il fût, épousât l'honnête femme qui lui plaisait. Et, lorsque, selon la convenance, le

marquis lui fit part de son mariage avec Benjamine, il ne souleva aucune objection. Loin de là. Il le félicita chaudement de la résolution qu'il avait prise, enfin, de donner des héritiers au nom qu'ils portaient tous les deux.

Cependant il ne vint pas au mariage. Cependant, nous le répétons, il ne vint jamais chez le marquis ; et grande fut la surprise de celui-ci lorsqu'il reçut une lettre par laquelle l'amiral lui annonçait son arrivée à Cherbourg, et pour ainsi dire, lui intimait l'ordre de venir le trouver à la sous-préfecture.

Le sous-préfet de Cherbourg, en effet, instruit de l'arrivée du comte de Kergal, était allé le recevoir au débotté et l'avait supplié d'accepter une hospitalité quasi officielle. Le vieux homme accepta. Son premier soin fut donc d'écrire au marquis.

Le marquis ne vint pas. Jean de Kergal commença d'abord par patienter. Il prit le train de vie que nous lui connaissons, et, au bout de huit jours, écrivit une nouvelle lettre.

Pour cette fois, il reçut une réponse. Le marquis déclarait d'abord n'avoir pas reçu la première lettre. Et il s'excusait de ne pouvoir se rendre sur-le-champ près de son vieux parent, prétextant une sérieuse indisposition qui le retenait au château.

Jean de Kergal savait bien, au fond, à quoi s'en tenir. S'il avait inopinément quitté sa petite maison de campagne, ç'avait été pour de bonnes raisons. Mais il dut paraître se payer de cette défaite, et continua huit jours encore ses promenades réglementaires. Au bout de quelque temps, il écrivit une troisième lettre polie, dans laquelle, sans rien plus, il s'informait de la santé du marquis. L'autre répondit qu'il était toujours souffrant. Et, huit jours encore, parut résolu à ne pas bouger.

Cela ne faisait pas le compte de l'amiral. Aussi le marquis de Kergal reçut un beau matin une lettre brève, par laquelle son vieux parent lui donnait rendez-vous pour le

lendemain, à Cherbourg, lui déclarant que, s'il se faisait attendre, lui Jean de Kergal, enverrait la gendarmerie chercher son parent récalcitrant.

Cela pouvait paraître une plaisanterie. Cela même devait n'être qu'une plaisanterie. Cependant le marquis comprit à la fin qu'il est des caractères qu'il ne fait pas bon pousser à bout, Les Kergal étaient gens têtus. Il le savait par lui-même, Mais il avait, dans ce cas, des raisons majeures d'amener pavillon.

Il dut donc se rendre à cette invitation formulée d'une façon si peu courtoise.

Le lendemain exactement, la voiture du marquis de Kergal entra dans la cour de la sous-préfecture. Un vieux valet de chambre, ancien marin qui avait traîné ses guêtres, pendant cinquante ans, sur tous les navires où l'amiral avait mis le pied, attendait dans le vestibule.

Sans hésiter, bien qu'il n'eût jamais vu le marquis, ce valet de chambre extraordinaire lui fit silencieusement signe de le suivre. Sans autre cérémonie, le marquis suivit, et se trouva introduit dans un petit salon où l'attendait son vieux parent.

Celui-ci, qui rentrait précisément de sa promenade matinale, déposait sur le guéridon sa canne, ses gants et son chapeau. A l'entrée du marquis il se retourna flegmatiquement, et le regarda bien en face. Le marquis, de son côté, ne put maîtriser une certaine émotion devant le vieillard, et se précipita vers lui en lui tendant les deux mains. L'autre les serra, puis approchant résolûment deux fauteuils l'un de l'autre, il dit d'un ton doux :

— Asseyez-vous, mon cher ami.

Le marquis comprit qu'avant tout il devait se justifier d'être venu si tardivement, et voulut hasarder quelques paroles à ce sujet : mais le vieux marin l'interrompit :

— Je sais, fit-il. Je sais ! Il est inutile, mon cher ami, d'essayer de me tromper. Vous êtes dans une position fausse, dans une situation très-fâcheuse, et il ne serait pas

généreux de ma part de la rendre plus pénible encore en vous obligeant à mentir.

Le marquis fit un haut-le-corps. Le mot était dur en effet, et tout autre que l'amiral l'aurait payé cher. Mais le bonhomme continua sans émotion.

— Les choses sont ce qu'elles sont. Il faut savoir accepter les conséquences de sa conduite.

— Etes-vous donc venu, mon oncle, uniquement pour me dire des choses blessantes ! demanda le marquis.

— Je suis venu, reprit l'amiral, afin de vous faire voir clair en toutes choses. Votre liaison adultère ne date point d'aujourd'hui. C'est une vilenie. Mais, enfin, le pli est pris, et je n'ai rien à voir là-dedans. Je n'ai, en ce qui me concerne, qu'à me tenir à part des choses que je blâme. Et si vous avez un véritable désir de me voir chez vous, il ne tiendra qu'à vous, en mettant fin à vos rapports avec la femme de votre ami.

Le marquis ne répondit pas. Il poussa un long soupir, et crispa ses deux mains sur les bras du fauteuil.

— Je vois bien, continua le vieillard, que je vous demande en cela une chose impossible. Et je n'ai rien à y voir. Mais ce qui m'importe, ce que je ne veux pas tolérer, c'est que le nom de Kergal soit déshonoré. Or, vous avez en ce moment chez vous un jeune homme. Un garçon que vous avez recueilli, dans de bons sentiments, je veux le croire. Mais enfin, avec tous les bons sentiments du monde, ce jeune homme demeure sous le même toit que la marquise de Kergal. Et voilà ce que je ne veux pas.

— J'ignore, dit sèchement le marquis, quelle per sonne a pu vous renseigner si bien, ou si mal.

— Une lettre, dit Jean de Kergal.

— De qui ?

— Anonyme.

Le marquis haussa les épaules.

— Les lettres anonymes, reprit-il, jouent dans ma vie un rôle beaucoup trop considérable ; et je m'étonne, mon

oncle, que vous accordiez à celle-ci une créance qu'elle ne mérite pas.

— Ce n'est point une seule lettre que j'ai reçue, répliqua le vieux marin. C'est cinq ou six. Et l'on m'y explique fort bien que, dans la situation que vous faites à votre femme, il est fort possible qu'elle saisisse l'occasion de se venger que vous lui offrez vous-même avec tant d'imprudence.

— Mais, demanda le marquis, vous a-t-on dit que la personne que j'ai recueillie est un marin, ramassé presque mort sur la plage, qui est entré chez moi les jambes brisées et la tête fracassée et qui n'a pas encore quitté son lit une seule fois. Que la marquise ne l'a pas vu, sauf le jour de son arrivée, et que, bien certainement, le blessé, de son côté, ignore jusqu'à l'existence de la marquise.

— En effet, répondit l'amiral, on ne m'avait pas dit cela.

Cette conversation avait lieu deux jours avant les événements que nous avons racontés dans le dernier chapitre, il était, par conséquent, absolument vrai que Paul Denise n'avait point encore quitté son lit. Et d'ailleurs, en fût-il autrement, que le marquis n'eût point été plus inquiet pour cela.

Par cette singularité morale que nous avons déjà indiquée, le marquis coupable et trouvant naturel de l'être, n'admettait pas volontiers que les autres le fussent. Ce criminel croyait à la vertu.

Ce fut donc sans aucune émotion qu'il fit remarquer à l'amiral l'invraisemblance de l'imputation portée contre le jeune marin. Il connaissait son caractère ; il avait acquis la conviction que Paul Denise était avant tout un homme d'honneur et de devoir, et que la marquise de Kergal était, sans doute, trop pénétrée de ce qu'elle devait à son nom pour justifier jamais les imputations dont elle était l'objet.

A tout cela, l'amiral ne faisait d'autre objection qu'un petit hochement de tête accentué de temps à autre d'un : Hem ! hem ! assez sceptique. Mais lorsque le marquis fit valoir cette dernière considération que Paul Denise,

autrefois presque mort, était encore à cette heure très-malade, l'amiral objecta :

— On guérit !

— Vraiment, reprit le marquis, vous finiriez par me jeter hors de moi-même. Allez-vous entreprendre, sur la foi de lettres anonymes, de me démontrer que la marquise est coupable, déjà ?

— Je ne démontre rien, riposta Jean de Kergal. Je dis ce qui est.

— Et ensuite, demanda le marquis, d'où viennent-elles ces lettres ?

— De partout. Il m'en est venu de Cherbourg, de Paris, de Saint-Lô. Que sais-je ? Il semble que l'expéditeur se soit multiplié. C'est toujours la même écriture.

— Vous demanderai-je de me les faire voir ? interrogea le marquis.

— Je n'y trouve aucun inconvénient, répondit l'amiral. En voici une.

Et il tira de sa poche l'une de ces missives, écrites sur un sale papier, que nous ayons déjà signalées à l'époque du mariage du marquis avec Benjamine.

Le marquis la saisit et la lut. Elle ne lui apprenait rien de neuf, et il la rendit en disant :

— Ce qui est certain, c'est que j'ai près de moi un ennemi. Une bête venimeuse, honteuse d'elle-même. Que puis-je faire à cela ?

Puis-je mettre par les chemins ce malheureux blessé que j'ai recueilli chez moi ? Vous ne sauriez l'exiger, et je vous le répète ; l'imputation est monstrueusement fausse. Je connais du reste le cœur de Paul Denise, — c'est son nom — et je réponds de tout.

— Ce dont je réponds, répliqua l'amiral, c'est qu'il se prépare quelque chose dans votre vie. Voyez-vous, mon cher ami, l'expérience est une belle chose, et j'en sais long sur les ménages, quoique vieux garçon. Il y a, comme qui dirait, un raz-de-marée qui vous menace. Je vois cela, moi.

Et je vous le déclare, je ne quitterai pas Cherbourg tant que la situation présente se prolongera. Je veux voir votre protégé, et j'aurai du plaisir à l'embarquer moi-même sur le transatlantique qui le ramènera dans sa chère Amérique. Après cela, mon cher ami, ce sera à vous de voir qu'il ne prenne pas de goût aux voyages au long cours qui le ramèneraient trop fréquemment en Europe.

Le marquis se mit à rire. Il était en possession d'une telle certitude, d'une confiance si entière, que les observations de l'amiral ne l'avaient pas ébranlé le moins du monde. Il se levait pour prendre congé, lorsque son vieux parent le retint du geste.

— Vous déjeunez avec moi ?

— Impossible, répondit le marquis. L'indisposition dont je vous avais parlé est plus sérieuse que vous ne le croyez, et je...

— C'est inutile ! interrompit le vieillard. Vous avez vos raisons ; je les devine un petit brin, et je vous laisse libre.

Le marquis se disposa à prendre congé.

— Toutefois, n'oubliez pas, continua Jean de Kergal, ce que je vous ai dit. Je reste ici bien résolu à surveiller les choses de très-près. Je n'en dis pas plus long, et vous pouvez partir.

Le marquis s'éloigna dans une extrême agitation. C'est qu'en effet, son vieux parent avait touché juste. Il avait été contraint de s'éloigner, non pas à cause de sa maladie, fort imaginaire, mais parce que, ce matin-là, tandis qu'il se rendait à Cherbourg, madame Hélène Berthier y était venue de son côté, et il avait hâte de la joindre au lieu ordinaire de leurs rendez-vous.

XII

L'ADULTÈRE

En dehors des choses de la mer, Cherbourg est une ville très-peu animée. Encore faut-il dire que le peu d'importance de son port marchand laisserait cette ville dans une atonie complète, si la marine militaire ne lui assurait une certaine activité. Mais cette marine même opère dans une sphère particulière. Le matin et le soir, un coup de canon annonce l'ouverture ou la clôture de l'Arsenal.

En ce moment-là, par toutes les rues de la ville, on voit circuler de nombreux ouvriers qui vont à l'arsenal ou qui en reviennent. Durant le reste de la journée tout est calme. Les marins des navires en rade débarquent de temps à autre sur les jetées, ou au fond de l'avant-port, amenés par les embarcations de leur bord, grandes chaloupes à rames, ou canots à vapeur. Ils s'éparpillent dans des coins connus d'eux seuls, et, sauf les occasions solennelles, paraissent peu nombreux.

Les rares baigneurs, qui fréquentent la ville pendant la saison des eaux, sont en général de petits propriétaires des environs. Peu de luxe, peu de dépense, peu de gaieté. Quant au monde galant, qu'on appelle le monde des filles, on le chercherait vainement à Cherbourg. Les grands ports de commerce, tels que le Havre, Bordeaux et Marseille, où l'argent des marins longcourriers se dépense à profusion, sont de véritables villes de plaisir, de luxe et de débauche.

Cherbourg est chaste. Tout s'y voit et tout s'y remarque. Peu de gens ignoraient donc que, dans une petite rue déserte, voisine de la poste, dans ce quartier presque neuf

grâce auquel on a essayé d'haussmanniser Cherbourg, un joli chalet, entre cour et jardin, défendu par de hautes grilles en fer forgé, abritait, peu clandestinement, les amours du marquis de Kergal et de madame Hélène Berthier.

Si M. le marquis de Kergal avait été un ordinaire bourgeois de Cherbourg, ou même un simple propriétaire des environs, nul doute que l'on eût crié au scandale ; mais cette grande fortune et ce nom aristocratique imposaient le respect par la dépravation même. Et l'on se taisait.

Le chalet, construit en beaux bois du Nord, avait presque toujours ses fenêtres aveuglées par des jalousies exactement closes. Quand les jalousies se levaient, on ne voyait rien de plus que d'épais rideaux jaunes, plaqués à l'intérieur des fenêtres, semblables à ces célèbres rideaux du pavillon de Merville, qui avaient fait pâmer de rage la société Dodement.

Décidément madame Hélène Berthier aimait le jaune. Ce matin-là, ainsi que cela lui arrivait fréquemment, lorsqu'elle savait que le marquis se rendait à Cherbourg, elle avait prétexté l'urgence de quelques emplettes à faire, et s'y était rendue de son côté. Tout prosaïquement, l'amoureuse était montée dans le coupé de la diligence Lecouvey ; et, de la rue de la Fontaine où elle était descendue, n'avait fait qu'un bond jusqu'au petit chalet.

Une servante, créature vicieuse s'il en fût jamais, qu'au moyen âge un juge de l'official aurait fait fouailler en place publique, composait tout le domestique de cette petite maison. Madame Berthier, à peine arrivée, procéda à une savante toilette.

Elle commençait à n'être plus absolument jeune. Sa fière beauté présentait plus d'une trace de fatigue. Hélène redoutait terriblement que le marquis ne s'en aperçût. Nous ferons grâce des détails de cette toilette, cela nous entraînerait trop loin ; trop de ressources et de moyens vicieux y étaient mis en jeu. Nous nous bornerons à cette

observation que le vice porte en lui son châtement. Il est toujours appelé vers les bassesses. Toujours l'adultère est voisin de la prostitution.

Hélène Berthier, parée comme une fille, fort impatiente attendait le marquis. Cette attente lui parut longue. Elle le savait près de son vieux parent, elle n'ignorait pas quelle devait être leur conversation, et elle en craignait les résultats. Elle comptait les quarts d'heure, les minutes, les secondes. Et lorsque enfin elle entendit les pas du marquis dans l'escalier, elle se précipita vers lui comme une lionne.

La porte étant ouverte, le marquis se présenta avec une figure si évidemment de mauvaise humeur, qu'Hélène recula toute interdite. Elle se rapprocha, pourtant ; mais sans oser lui donner l'accolade ordinaire, elle se borna à lui prendre les mains dans les siennes en lui présentant son front.

Le marquis y appuya distraitement ses lèvres, et, déposant son chapeau sur un fauteuil, s'assit sur une chaise au lieu de suivre Hélène qui se dirigeait vers le canapé.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle.

— Rien !

— Vous êtes resté bien longtemps chez votre vieux dogue ?

— Non.

— Il vous a sans doute fait une morale bien sentie. Bien salée ? Conserves maritimes.

— Oui.

— Et cela vous rend rieur comme tout ?

— Je vous demande pardon, Hélène, je ne ris pas souvent.

— Ah ! pour le coup, fit-elle, je puis vous affirmer que vous avez, rarement encore, une figure aussi désagréable qu'aujourd'hui.

— Il y a, dit le marquis, des moments où on pense sérieusement aux choses.

Hélène se sentit le cœur mordu d'inquiétude ; mais elle comprit que ce n'était pas le moment de le laisser voir ; elle comprit qu'elle serait perdue le jour où elle cesserait d'être pour le marquis l'amour et la gaieté.

Aussi, sans laisser rien paraître de son angoisse, elle se prit à rire insolemment, ramena son peignoir de façon à découvrir vers le bas ses pieds nus dans leurs mules. Et même balançant l'une de ses mules au bout de l'orteil, elle la jeta au nez du marquis, en criant avec la voix d'un gavroche :

— As-tu fini !

Le marquis eut un sourire. Un sourire forcé. Pourtant, il se rendit à cette provocation, trop directe pour être méconnue, et alla s'asseoir près de sa maîtresse. Tandis que d'un bras il entourait sa taille, de l'autre main il arrangeait sur le front blanc les cheveux indisciplinés.

— Ne te moque pas de moi, Hélène. Je t'assure que l'amiral m'a dit des choses singulières.

— Lesquelles ?

Le marquis raconta longuement la conversation qu'il venait d'avoir avec son vieux parent. Nous ne pouvons ici qu'admirer la naïveté du sexe masculin en général et celle du marquis de Kergal en particulier.

Certainement, Hélène Berthier était la dernière personne du monde à laquelle il eût dû faire cette confidence. Avouer que l'amiral de Kergal craignait que Benjamine ne succombât à quelque séduction, n'était-ce point offrir à madame Berthier le seul moyen de se débarrasser à jamais de la seule rivale qu'elle eût à craindre ?

Et, laisser voir à sa maîtresse qu'il pouvait être inquiet des infidélités de sa femme, n'était-ce point mettre cette maîtresse en demeure de déclarer une guerre immédiate afin de conserver son empire. Hélène jugea d'un seul coup la situation, et vit sur-le-champ les dangers et les ressources qu'elle lui présentait.

Son plan était simple. Fermer les yeux du marquis sur le péril de l'infidélité, et, d'un autre côté, faciliter à Benjamine les moyens d'être infidèle. En un mot, rassurer le marquis et obtenir de lui que Paul Denise ne s'éloignerait pas du château.

La jeunesse, l'isolement des deux jeunes gens devaient faire le reste.

Hélène commença sur-le-champ ses opérations.

— Oh ! fit-elle en riant. Voilà bien les idées que peut se faire un vieux singe qui passe pour vertueux, et qui est au fond plus vicieux que n'importe qui. Voulez-vous que je vous dise : votre oncle ne conçoit pas le moins du monde ce que c'est que le devoir !

Dans la bouche d'Hélène Berthier, cette affirmation était au moins surprenante. Toutefois, le marquis hésita à la relever comme elle aurait dû l'être. Il y a des blessures qu'un galant homme n'inflige pas volontiers à une femme quelle qu'elle soit. Il ne put que balbutier :

— Tu es bien sévère ! Es-tu bien certaine toi-même de ne pas te tromper ?

Hélène, sachant qu'elle serait d'autant plus victorieuse qu'elle recevrait plus de blessures, courut résolûment vers le coup qu'on voulait lui épargner :

— Je vois, fit-elle, ce que vous voulez dire. Vous me rappelez durement ma faute, et vous prétendez que je ne sais pas moi-même ce que c'est que le devoir !

— Jamais ! protesta le marquis. Jamais je n'ai eu une pareille pensée.

Hélène se dégagea du bras que le marquis avait passé à sa taille, et s'accoudant à l'autre bout du canapé, dans une attitude désolée, elle se prit à se frotter les yeux avec une telle force que les larmes y vinrent réellement. Et elle continua, en entrecoupant sa diatribe de sanglots et d'étouffements :

— Voilà comme on nous juge ! Voilà comme on nous traite, nous autres pauvres femmes, après qu'on a tout

exigé de nous, jusqu'au sacrifice de notre honneur. Ah ! je l'avais bien prévu ! j'en étais certaine d'avance, aussi je n'ai pas le droit de me plaindre ! Mais c'est votre femme que je plains, cette pauvre enfant que vous soupçonnez indignement d'être capable de se laisser séduire par le premier venu ! C'est infâme ! C'est odieux ! Je vous dis que ni vous, ni votre amiral, n'avez la moindre idée du devoir. Vous ne comprenez pas que, quand une femme a accepté une mission sur la terre, elle la remplit jusqu'au bout, sans défaillance.

— Cependant, voulut objecter le marquis, il est de telles circonstances où la vertu d'une femme peut se laisser surprendre, et...

— Oui ! oui ! outragez-moi par vos railleries, s'écria Hélène avec volubilité. Faites-moi sentir que je me suis laissé surprendre.

Et tandis que le marquis protestait par un geste, Hélène Berthier se leva avec beaucoup de majesté et continua ; en mouillant chaque parole de larmes abondantes :

— Oui, j'ai été faible ! Mais c'était pour vous, monsieur ! Est-ce à vous qu'il appartient de me le reprocher ? Croyez-vous que tout autre que vous serait parvenu à me faire oublier mes devoirs !

Elle eut un ricanement d'amertume et reprit :

— Certes, je pourrais invoquer plus d'une excusa ; car, enfin, quels devoirs avais-je légitimement à remplir vis-à-vis d'un homme tel que Raymond ? un homme qui n'a jamais su comprendre mon cœur ni partager mes nobles aspirations ? un bourru, un grossier, un malappris, un imbécile, un idiot !

— Oh ! fit timidement le marquis.

— Oui, reprit Hélène de plus en plus éplorée, je dis : un idiot. Je n'ai jamais été heureuse, mais j'étais résignée au sacrifice, quand vous êtes venu.

— Diable ! fit le marquis.

— Vous êtes venu, et vous m’avez perdue. Mais, affirma-t-elle en se redressant avec dignité, je n’aurais cédé à personne autre qu’à vous. N’étiez-vous pas malheureux aussi ? N’étiez-vous pas désolé aussi ? Dites que non, un peu, pour voir ! Osez dire que je ne me suis pas dévouée pour vous ; pour vous sauver de la solitude et du désespoir ! C’était ma mission, monsieur, je l’ai acceptée, et je l’ai courageusement remplie.

La marquise se leva dans l’intention évidente de la consoler de plus près ; mais elle le repoussa d’un geste tragique, et reprenant place sur le canapé, elle continua à épancher sa douleur :

— Antoine, dit-elle, Antoine, vous pouvez penser que je suis une femme lâche, Mais je vous aime, et vous le savez bien, Qui donc, d’ailleurs, vous aurait résisté, à vous ? Vous êtes si différent des autres hommes, mon ami ! Personne ne sait comme vous, quand vous le voulez, surprendre une femme en lui révélant les grands sentiments de votre âme et les fiertés de votre esprit. Personne ne sait comme vous dire ces choses qui vont au cœur. Hélas ! je vous ai écouté, je vous ai cru, et voilà que vous accusez toutes les femmes de se donner au premier venu, de s’abandonner au premier marin mal débarbouillé que le hasard mettra devant elles. C’est un outrage, mon ami, un outrage que je ne méritais pas ! Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

Elle étouffait absolument d’émotion. Comme tant d’autres femmes elle en était arrivée à croire à sa menterie. Le marquis essaya de balbutier quelques paroles.

— Vous le savez bien, reprit-elle ; tu le sais bien, tu es beau, tu es fier, tu es noble. Nul homme au monde n’est comparable à toi.

Aucun homme n’est au-dessus de la flatterie. Et il y en a peu qui soient au-dessous. Nous conviendrons bien, malgré les reproches qu’on pourrait lui adresser, que le marquis de Kergal appartenait à l’estimable catégorie des gens près de qui la flatterie peut toujours avoir accès. Et, d’ailleurs,

la flatterie d'une femme porte en soi quelque chose de particulièrement épicé, qui la rend encore plus attrayante.

Eh bien, le marquis fut flatté. Mon Dieu ! Antoine de Kergal n'était point un imbécile, ni un fat. Il ne s'était jamais avisé de se dire à lui-même qu'il était beau et qu'il était irrésistible. L'avalanche brutale des déclarations d'Hélène Berthier le surprit d'abord, l'indigna, ensuite ; puis, tout en repoussant la sincérité de cette déclaration, le marquis finit pas s'avouer qu'au fond elle n'était peut-être pas tout à fait condamnable.

— Hélène, dit-il, tu me juges trop favorablement.

— Vous allez prétendre, riposta-t-elle, qu'il n'est pas besoin de grandes qualités pour me séduire.

— Mais non. Non ! je ne dis pas cela. Je veux dire que tu t'es trompée sur mon compte.

— Hélas oui ! car vous ne m'aimez pas.

— S'il est possible de dire une telle chose ! mais je t'aime follement.

Hélène le regarda fixement, et, prenant son mouchoir, elle le trempa de nouveau de larmes abondantes, ce fut un moment de répit.

Le marquis aperçut, au milieu du salon, la mule qu'Hélène lui avait si impudemment jetée à la figure. Il alla la quérir et entreprit de la mettre là où elle devait être, c'est-à-dire au pied gauche qu'Hélène avait conservé nu.

Elle, comme si une pareille audace l'eût révoltée, comme si elle avait frémi d'horreur au contact de la main de son amant sur sa chair nue, le repoussa brutalement, et repassa elle-même sa mule en disant :

— Vous ne me toucherez plus jamais !

Cela ne faisait point absolument le compte d'Antoine de Kergal.

— Et pourquoi ? demanda-t-il aussi bêtement qu'un homme bien pris et bien épris a coutume de le faire en pareille circonstance.

— Parce que.

- Mais enfin ?
- Je ne veux plus que vous me touchiez.
- Mais pourquoi ?
- Parce que.

Ce : parce que était une redoute inexpugnable, à condition d'être attaquée ; car si le marquis avait eu tant soit peu de sang-froid, et qu'au lieu d'attaquer la redoute il eût levé le siège, il est certain que l'ennemi se serait rendu. Mais point. Il commit l'imprudence de protester de son désespoir et d'implorer son pardon.

Il réitéra que jamais il n'avait été aussi amoureux, que jamais il n'avait eu la pensée d'outrager Hélène. Elle persista à se renfermer dans sa dignité. Elle garda d'abord le silence, et finit par crier :

- Allez-vous en ! Vous m'êtes odieux !

Las de vaines supplications, au bout d'une demi-heure, le marquis tomba à genoux, et se traîna aux pieds de la déesse irritée. La déesse resta de marbre. Il voulut alors passer aux voies de fait. C'était là qu'on l'attendait. Hélène lui opposa une résistance acharnée.

A mesure que le sang du marquis s'échauffait de plus en plus, que son désir devenait de plus en plus impérieux, la tranquille créature mesurant ses coups et ses insultes, le traita de misérable, de traître et finit par le souffleter.

Eh bien ! c'est ainsi que se passent ces sortes de choses. Un homme encore jeune, riche, séduisant ; en tout cas un homme d'honneur, qui n'aurait pas supporté impunément le moindre outrage de la part d'un homme, cet homme-là accepta les injures, les outrages et les coups d'une femme déjà vieillie qui lui faisait désirer les honteuses voluptés dont le souvenir seul lui poignait le cœur.

Il se releva, tremblant d'émotion et les larmes aux yeux.

Vraiment il était à faire pitié. Un ennemi mortel n'aurait point refusé de le plaindre. Mais il est des cœurs de femme qui n'ont pas de clémence. Et ce n'est pas en vain que

notre vieille poésie dramatique prodigue à ses héroïnes les litres de : cruelle ! inhumaine ! tigresse !

Il est des femmes qui méritent tous ces noms, Les hommes qui se sont mesurés contre de tels adversaires, et n'ont pas succombé, peuvent se dire véritablement forts ; et on doit presque les tenir pour aussi braves que l'amiral Jean de Kergal.

Ames noires, habitées par une pensée confuse que nul homme n'est assez clairvoyant pour pénétrer, ces femmes n'ont aucun idéal, pas même celui du plaisir. Une volonté brutale hante ces cervelles. Et, bien que parfois on les voie agir avec toutes les apparences de la passion, elles ne cessent jamais de calculer froidement.

Hélène calcula qu'elle devait plus que jamais serrer l'entrave du marquis. Aussi, sans s'émouvoir de son exclamation désolée, elle voulut le pousser jusqu'au fond de son abaissement. Et elle eut l'audace de lui riposter.

— Vous êtes un lâche !

Que pouvons-nous ajouter ? Bien que nous ayons entrepris une étude sincère, disons mieux : une dissection, nous ne pouvons cependant nous résoudre à étaler certaines horreurs d'amphithéâtre.

Un lâche ! Cette femme-là osait lui crier en face qu'il était un lâche, lui, Antoine de Kergal, lui qui venait de serrer la main du vieux Jean de Kergal, cet homme vaillant entre tous.

Eh bien, oui, il était lâche. Devant l'outrage il ferma les yeux, et quelque chose d'affreux tourbillonna dans sa pensée. La conscience de sa dégradation fut profonde. Et, comme un damné, il entrevit, loin, bien loin de lui, le paradis qu'il aurait pu habiter.

Il vit, dans un éclair, sa vieille demeure seigneuriale qu'habitait et que remplissait de joie une jeune femme de dix-sept ans ; une femme qui portait son nom, la marquise de Kergal.

Dans le calme des nuits d'été, quand la mer clapoteuse se déploie sous la lumière tremblante de la lune, il pouvait, avec Benjamine, se promener sur la plage et refaire son âme dans les splendeurs de l'éternelle nature. Dans les chaudes journées, quand le soleil découpe âprement l'ombre noire des arbres sur le sable des allées, il pouvait aspirer le frais parfum des roses, et en même temps l'odeur des cheveux de Benjamine. Les longues soirées d'hiver, au coin du feu, pouvaient se passer calmes et sereines. Et le vieux parent, le vieil ami, entouré d'autres amis plus jeunes et plus joyeux, serait venu bénir cette fête de son cœur.

A cette vision, Antoine de Kergal fut saisi d'une fureur inexprimable. Le bonheur, le devoir, l'honneur, l'amour, follement sacrifiés, voulurent avoir leur revanche. Le marquis, levant des poings fermés, rugit comme une bête féroce, et se précipita vers la malheureuse qui l'outrageait.

Elle eut peur : une peur vile et bestiale ; elle se leva toute droite, poussa un cri terrible et se laissa tomber.

Ce fut un éclair. Les poings du marquis s'abaissèrent avant d'avoir frappé. Impuissant, inerte, l'homme était désarmé.

— Oh ! fit-il. Hélène ! Hélène 1

Hélène se tordait dans une crise de nerfs.

Le croira-t-on ? La crise de nerfs était sincère, au moins pour la moitié. Et, en tel cas, c'est déjà beaucoup.

Le marquis dut recourir, avec l'aide de la servante, à tous les moyens en usage. La crise de nerfs passée, Hélène déclara qu'elle voulait partir sur-le-champ. Nouvelles supplications du marquis. Au reste, le dénouement est prévu : on fit la paix. Et ce fut Antoine de Kergal qui en paya tous les frais.

Il dut promettre, il dut jurer qu'il ne se permettrait plus aucune phrase malsonnante, capable de donner à croire qu'il pensait mal de la vertu des femmes ; qu'il se soumettrait aveuglément à toutes les volontés, quelles qu'elles fussent, de madame Hélène ; spécialement qu'il

redoublerait de démonstrations affectueuses vis-à-vis du docteur Berthier, afin de le mieux endormir loin de tout soupçon.

Il dut s'engager à ne jamais mettre en doute ni la fidélité d'Hélène ni celle de Benjamine ; et surtout, — surtout ! — à ne jamais s'assurer de la fidélité de Benjamine par les moyens légitimes que son titre de mari lui donnait le droit d'employer.

Quant à l'amiral de Kergal, il fut convenu qu'il était à peine bon à jeter à l'eau, et on le voua à l'exécration des races futures. Il fut traité de vieux gêneur, de vieux gueux. On alla même jusqu'à penser que ses mercuriales vertueuses n'avaient d'autre but que de s'attribuer en propre la possession d'Hélène Berthier, après en avoir séparé son neveu.

Un tel calcul, de la part d'un vieillard, n'était-il point révoltant ?

Moyennant ces conditions humiliantes, Antoine de Kergal fut reçu en grâce. Ce ne fut pas sans éprouver d'abord un peu de froideur. Hélène lui fit comprendre qu'elle avait le cœur trop fier pour oublier avec facilité les outrages dont elle avait été abreuvée, mais elle lui permit d'espérer, elle espérait elle-même que le temps cicatriserait cette douleur.

Le marquis tenait la tête basse. En lui-même, il pensait à l'humiliation subie, à l'indignité de sa situation. Il se disait qu'au château de Pénitot se trouvait en ce moment même madame la marquise Benjamine de Kergal, avec ses dix-sept ans, dans tout l'éclat de sa beauté et de sa vertu. Le malheureux se flattait encore d'avoir un reste d'orgueil.

Mais cet orgueil croulait de minute en minute. Et tandis qu'il se répétait qu'il pourrait retourner à Pénitot, dans la fierté de son nom et de son titre, et qu'il serait reçu par Benjamine, non plus avec des conditions outrageantes, mais avec tout l'enthousiasme d'un cœur qui revient à la vie après avoir été longtemps méconnu, Hélène prenait plaisir à le courber de plus en plus.

Peut-être à la fin allait-il se révolter. Un moment la colère gonfla ses narines. Mais, comme dans la vieille comédie, la servante entra et dit :

— Madame, la soupe est servie !

On passa dans la salle à manger. A peine à table, Hélène se versa un plein verre de bordeaux qu'elle but d'un seul trait, en renversant sa tête en arrière, déployant ainsi les terribles séductions de son cou et de la naissance de sa gorge.

Quand elle raplaça le verre sur la table, elle eut un rire libertin et sonore qui fit éclater ses lèvres écarlates, au bord desquelles se voyait encore une goutte de vin en rubis.

Le marquis frémit de la tête aux pieds.

XII

DANS LEQUEL LA GENDARMERIE SERT ÉVIDEMMENT A RASSURER LES BONNES MOEURS

Le marquis, ce soir-là, rentra à Pénitot, absous tranquillement, la chair assouvie. Ce fut le surlendemain, nous l'avons vu, que Paul Denise fit sa première sortie et eut sa première rencontre avec Benjamine. Antoine de Kergal était aussi tranquille qu'un homme peut l'être à ce sujet.

Tout au plus, il pensa aux avertissements de son vieux parent, lorsqu'il apprit que Paul Denise se remettait à courir les champs d'une façon si inopinée. Mais à compter du moment où on se mit à table, la mauvaise humeur d'abord, puis le soupçon l'envahirent. Il eut la force de n'en laisser rien voir. Mais lorsque Paul Denise tomba défaillant, à la nouvelle de la mort de sa mère, lorsque Benjamine se précipita vers lui en criant :

— Tais-toi donc, malheureux, puisque je t'aime !

Le marquis éprouva comme un éblouissement. Il resta muet, stupéfait.

Il sentit, nous le répétons, qu'il était amoureux de sa femme.

L'émotion dans laquelle nous avons laissé les différents acteurs de cette petite scène sauva le marquis d'une explosion immédiate. Le docteur et l'abbé Miget étaient trop empressés, dans les soins qu'ils prodiguaient à Paul Denise, pour remarquer la violence avec laquelle Antoine de Kergal saisit Benjamine par les poignets et la rejeta à l'autre bout du salon.

Benjamine subit cette brutalité sans mot dire. Elle alla s'appuyer sur le piano, resta droite, et, sans émotion, promenait ses regards limpides du marquis à Paul Denise.

Antoine, machinalement, laissait ses regards suivre ceux de sa femme, consterné d'un tel sang-froid. Au bout d'une minute, qui lui parut un siècle, Benjamine, sans saluer, sans dire un mot, se dirigea vers la porte du salon et sortit.

Le marquis, pour la première fois de sa vie, remarqua que Benjamine était grande, svelte et belle. Tandis qu'elle lui tournait le dos en s'éloignant, il admira la splendeur de ses cheveux, la finesse de la nuque et du cou, qui joignaient ses épaules tombantes. Il devina la souplesse juvénile de sa taille qui se modelait et ondulait à chaque pas de la jeune fille. Toute cette grâce inconnue, méconnue jusqu'alors, l'atterra, et il sentit comme un parfum de l'amour qui entourait Benjamine flotter autour de lui ainsi qu'une atmosphère imprévue.

Il restait là, béant. Ce fut à peine s'il fit attention à l'entrée de deux domestiques, venus à l'appel du docteur, afin de transporter Denise dans sa chambre. Le pauvre enfant était mourant. Il pleurait silencieusement, sans cris, sans sanglots, sans inutiles démonstrations de douleur. Mais il était clair que le coup qui le frappait, alors qu'il revenait à peine à la vie, le laissait écrasé.

Le groupe formé par Denise, que soutenaient les deux domestiques, et que le docteur suivait en l'encourageant de quelques paroles, sortit du salon, et la porte se referma de nouveau sans que le marquis eût bougé.

Le digne abbé Miget vint vers lui.

— Un grand malheur ! monsieur le marquis, dit placidement l'abbé.

Le marquis ne souffla mot, et se laissa tomber dans le fauteuil le plus voisin.

— Vous paraissez désolé, monsieur le marquis, continua l'abbé. Et véritablement, parmi les dures épreuves que peut nous envoyer la Providence, il faut bien reconnaître

que celle-ci est de nature à toucher un cœur comme le vôtre. Voilà un pauvre garçon, un digne jeune homme, — je ne sais pas s'il connaît et respecte notre sainte religion, mais c'est un digne jeune homme, j'en suis sûr. — Vous le recueillez chez vous, alors qu'il était déjà sous la main de Dieu ; vous l'entourez de soins paternels, vous l'accablez de bontés, vous le rappelez à la vie, et voilà que, soudain, la volonté divine le frappe de nouveau sous vos yeux, à votre foyer.

— Ce n'est pas cela, murmura le marquis en secouant la tête.

Le curé reprit haleine, et recommença son homélie :

— Évidemment, Dieu ne peut vouloir vous frapper avec tant de sévérité. Sa bonté est infinie. Il épargnera la vie de ce pauvre enfant ; croyez-le, monsieur le marquis. C'est une nouvelle épreuve qui ne peut que resserrer vos liens d'affection.

— Oh ! pour cela, dit le marquis, se parlant à lui-même, je serais bien aise si le diable pouvait l'emporter.

Cela dépassait les conceptions de l'abbé Miget. Il recula de deux pas, leva les bras au ciel, et s'écria :

— Est-il possible !

Le marquis se leva et commença, à travers le salon, une furieuse promenade, tout en parlant.

— Malheureusement, cela n'est point possible. Le diable ne me rendra pas ce service-là. Je l'ai pourtant assez obligé dans ma vie. On dit que les prières servent à quelque chose, monsieur l'abbé ? Eh bien ! dites une messe pour que le diable emporte Paul Denise ; dites-en dix. Et je vous les paye cinquante louis chacune.

L'abbé secoua la tête et se moucha longuement, de l'air d'un homme qui cherche à rassembler ses idées. Le marquis lui parut fou. Et nous devons convenir que l'idée de prier Dieu pour obtenir une grâce du diable n'émanait point d'un cerveau très-sain. Finalement, le pauvre curé,

voyant que le marquis le regardait avec des yeux flamboyants, répondit :

— Mais c'est un sacrilège !

— Je m'en moque pas mal ! riposta le marquis, en faisant sauter les tasses et le sucrier par un grand coup de poing qu'il déchargea sur la table.

L'abbé Miget, qui n'avait jamais absolument perdu le souvenir de la scène de la sacristie, et qui avait vu distinctement, quoique du coin de l'œil, que, en cette circonstance, le marquis avait été près de l'assommer avec la croix de son église, l'abbé Miget, disons-nous, craignit quelque violence personnelle, bien qu'il ne pût deviner pour quel motif elle eût été exercée.

Mais son caractère nous est connu. Il n'était point homme à battre en retraite devant une violence. Il croisa les bras résolûment, et dit avec douceur :

— Monsieur le marquis, vous oubliez que vous parlez à un prêtre, et à un vieillard.

— C'est vrai, répondit le marquis, revenant à lui-même. C'est vrai, monsieur, et je vous en demande pardon.

Le bonhomme, supérieur en cela à beaucoup de ses supérieurs ecclésiastiques, pratiquait sincèrement l'oubli des injures. Il s'approcha du marquis en toute affection.

— Voyons, monsieur le marquis, je ne sais quels sont les chagrins qui vous mettent dans un tel état ; mais, je vous l'ai dit, la miséricorde divine est infinie. Recourez à la bonté de Dieu, confiez-vous à moi ; et nous implorerons ensemble les consolations dont vous paraissez avoir besoin.

— Je le voudrais, répondit le marquis, je le voudrais de bon cœur, et je vous remercie. Mais à quoi bon ? Vous êtes, par votre profession et votre caractère, hors d'état de comprendre mes peines et d'y compatir.

— La religion, pourtant, objecta l'abbé, la religion est cependant faite pour consoler ceux qui souffrent.

— Oui, consentit le marquis ; elle peut l'essayer, du moins, pour certaines douleurs. Mais, monsieur le curé, ce

sont des consolations banales, qui ne se mesurent point aux caractères. Et la douleur que je viens d'éprouver, là, tout à l'heure, en voyant madame la marquise sortir, est telle que je mets au défi toutes les consolations divines et humaines.

Il parut hésiter un moment, puis, comme malgré lui, il laissa échapper son secret par une exclamation furieuse :

— Après tout, c'est ma femme !

Mais, en effet, l'abbé était hors d'état de comprendre. Il se borna à dire :

— Certainement.

Puis, après un moment d'hésitation :

— Ce n'est pas cela que je voulais savoir, monsieur le marquis. Je me permettrai de vous demander quelle haine subite vous avez conçue contre ce pauvre enfant que vous paraissiez aimer ?

Les yeux du marquis étincelèrent. Peut-être allait-il consentir à s'expliquer, mais la rentrée du docteur Berthier l'arrêta.

— Voilà, dit le docteur, une convalescence retardée pour quelques jours, et je dis encore qu'il est heureux que ce garçon soit robuste comme il l'est. Tout autre aurait succombé sous le coup.

— N'importe, répondit le marquis, avec une apparence de calme. Il faut qu'il parte d'ici, et qu'il parte sur-le-champ.

— Impossible ! reprit le docteur.

— Il faut, pourtant, que cela soit.

— Alors, affirma le médecin, jetez-le par la fenêtre et ce sera la même chose. On ne met pas à la porte un homme avec une fièvre cérébrale.

— Alors, dit le marquis avec vivacité, je le jetterai moi-même par la fenêtre.

Le docteur et l'abbé Miget se regardèrent silencieusement, puis faussèrent les épaules d'un air qui signifiait :

— Il est fou !

Antoine de Kergal remarqua le geste et le comprit,

— Je ne suis pas fout s'écria-t-il. J'ai ma volonté, ma volonté de Breton tête dure. L'entêtement des Kergal. Et leur férocité aussi, s'il le faut. Il ne sera pas dit qu'un misérable que j'ai reçu par pitié sous mon toit, en profite pour déshonorer mon nom, en séduisant ma femme.

Le tonnerre serait tombé aux pieds de l'abbé Miget que le pauvre homme n'aurait point éprouvé une commotion plus forte. L'effet produit par cette déclaration, sur le docteur, fut tout autre.

Raymond Berthier, devant cette jalousie d'un mari, fut saisi du plus colossal accès de rire qu'eussent jamais entendu les murs du château de Pénitot.

— Ah ! s'écria-t-il dès qu'il put reprendre haleine, voilà bien une idée de mari. Ils sont tous les mêmes ! Je vous dis qu'ils sont tous le mêmes !

— Je vous dis de vous taire ! rauqua sourdement le marquis.

De rouge qu'il était l'instant d'avant, il était devenu affreusement pâle, comme sous l'impulsion d'une peur invincible.

— Je ne me tairai pas ! répondit le docteur, je veux rire tout mon saoul, car en vérité, celle-là est trop forte ! Comment, voilà un pauvre garçon qui n'avait jamais vu votre femme et que votre femme n'avait jamais vu ; et parce qu'il tombe anéanti sous le coup d'une douleur, à laquelle personne ne peut rester insensible, parce que madame la marquise, dans une émotion qui fait son éloge, s'oublie jusqu'à vouloir le consoler en l'assurant de son amitié, vous voilà-t-il pas qui jetez feux et flammes !

— Mais c'est vrai, fit observer l'abbé, le mouvement de madame la marquise n'avait rien que de touchant et de charitable.

— J'en juge autrement, dit le marquis avec aigreur.

— Et, à tout prendre, ajouta le docteur, un tel soupçon est odieux. Il faut vraiment, monsieur le marquis, que vous ayez une triste opinion de la vertu des femmes, pour

outrager à ce point madame la marquise, que vous la croyiez capable de se donner ainsi au premier venu.

Antoine de Kergal demeura stupéfait lorsqu'il entendit Raymond Berthier combattre sa jalousie précisément avec les mêmes objections dont Hélène s'était servie. Cela suffit pour lui remettre sous les yeux l'horreur de sa situation.

Il trembla à la pensée de cette maîtresse indomptable qui le tenait à jamais, et qui, s'il voulait la quitter, était femme à l'en punir par tous les moyens, dût-elle se perdre elle-même dans le scandale qui le perdrait.

Il baissa la tête, terrifié.

— Vous réfléchirez, dit tranquillement le docteur. C'est un moment de colère à passer. Seulement, je vous engage à n'en jamais parler à madame la marquise. L'abbé et moi, nous n'avons fait qu'en rire et nous vous garderons le secret. Mais, à coup sûr, madame de Kergal ne vous pardonnerait jamais d'avoir eu une telle pensée.

— C'est vrai, répondit le marquis à voix basse. Je vous prie de m'excuser, pardonnez-moi. J'ai besoin d'être seul.

Le docteur et l'abbé comprirent sans peine qu'après une telle colère un peu de solitude était nécessaire à Antoine de Kergal. D'ailleurs, le docteur Berthier avait hâte de retourner près de son malade, et il sortit, suivi de l'abbé.

Comme ils arrivaient dans le vestibule qu'il fallait traverser pour gagner l'appartement de Paul Denise, ils se trouvèrent, soudain, en face de deux gendarmes qui parlaient avec les domestiques, et demandaient avec insistance à voir Paul Denise : un particulier qui devait se trouver dans la maison.

Ces deux gendarmes étaient, l'un le brigadier, et l'autre un simple gendarme de la brigade de Gréville.

— Qu'y a-t-il ? demanda le docteur en s'adressant au brigadier.

— C'est, répondit le brigadier, avec une exquise politesse, c'est pour l'arrestation d'un nommé Denis, que nous venons.

— Vous voulez dire Paul Denise ? demanda le docteur.

— Peut-être bien ! consentit le brigadier. Enfin, voilà la chose, nous venons pour l'arrêter. Vu que c'est un réfractaire, un insoumis, classé dans les équipages de la flotte, qui n'a pas répondu à l'appel de sa classe, et qui, depuis cinq ans, est porté comme déserteur.

— Je le crois bien ! fit le docteur. Il était en Amérique, et ne pensait guère à cela.

— Je ne dis pas ! reprit le brigadier. Mais j'ai mes ordres. M. le préfet maritime a été avisé hier, par une lettre, que le réfractaire se cachait au château de Pénitot, et il m'a donné l'ordre de l'arrêter. Si vous voulez voir le mandat ?

Le brigadier fut sur le point de saisir un papier blanc qu'il portait plié, et passé dans les boutons de son habit.

— Quel grand malheur ! gémit l'abbé.

— C'est inutile, dit le docteur en arrêtant le geste du brigadier. Seulement, brigadier, je crois que vous ne pourrez pas incarcérer aujourd'hui M. Paul Denise. Il est malade, mourant.

— Mais, répondit le brigadier, on le mettra à l'infirmerie.

— Cela, objecta le docteur, n'est pas du tout la même chose. Comme médecin, je m'oppose à ce que M. Paul Denise sorte d'ici ; et je vous garantis que vous pourrez procéder à son arrestation dès qu'il sera en état d'être transporté à l'infirmerie de la prison.

— J'ai pourtant mes ordres, fit le brigadier qui parut incertain.

— Il serait bon, je crois, dit l'abbé en intervenant, que ces messieurs voulussent bien s'entendre avec M. le marquis de Kergal.

— Ma foi ! murmura le docteur, dans la disposition d'esprit où il est, voilà une heureuse idée pour qu'on nous laisse notre malade.

— J'obtempère, dit le brigadier, d'autant plus volontiers à l'idée de voir, M. le marquis, que j'ai à lui remettre une enveloppe qui me vient de la majorité.

Les marins nomment : majorité ce que, dans l'armée de terre, on appelle l'état-major.

— Eh bien ! c'est simple, consentit le docteur. M. le marquis est au salon. Venez, brigadier ! Venez, gendarme ! Nous allons tâcher de nous entendre.

Tous, au grand ébahissement des domestiques, se dirigèrent vers le salon, où le marquis était resté. Chemin faisant, le docteur dit tout bas à l'oreille de l'abbé :

— Vous mériteriez qu'on vous coupât la langue, l'abbé !

— Oh ! fit l'abbé.

— J'allais tout arranger, continua le docteur. Mais, à présent que la chose est remise à la discrétion du marquis, vous êtes sûr qu'on va nous enlever notre malade, et vous aurez la mort d'un homme sur la conscience.

Cette perspective de remords n'avait rien de bien séduisant pour l'abbé. Par bonheur, le marquis n'était plus au salon. Le docteur, surpris, sonna ; et le domestique lui apprit que M. le marquis s'était rendu près de Benjamine. Il était difficile de rejoindre le marquis en le relançant jusque chez sa femme, et l'abbé Miget respira.

Il intervint près du brigadier afin de réparer sa faute :

— Je suis parfaitement de l'avis de monsieur le docteur, dit l'abbé avec onction. Il est absolument impossible que le malade sorte d'ici, à moins qu'on ne veuille le condamner à mort. D'accord avec monsieur Berthier, je me porte caution pour lui. Instruisez M. le préfet maritime de la situation dans laquelle se trouve la personne que vous veniez arrêter, et demandez-lui de nouveaux ordres.

Le brigadier, déjà ébranlé dans la ligne du devoir, succomba. Il fut victime des journaux. Le brigadier lisait peu, mais enfin il lisait, et n'avait point été sans remarquer le cliché à l'aide duquel toutes les feuilles bien pensantes désignent un prêtre : Ce vénérable ecclésiastique. Or, le brigadier avait la bosse de la vénération ; il se soumit, c'est-à-dire qu'il consentit à se retirer sans emmener son prisonnier, et à demander de nouveaux ordres.

L'abbé poussa un grand soupir de soulagement.

— Mais, au moins, dit le brigadier, vous me garantissez, messieurs, que le nommé Denis est hors d'état de se sauver, et qu'il me sera remis à la première réquisition ?

— Nous le garantissons, firent d'une commune voix l'abbé et le docteur.

— Alors j'obtempère. Vous ne voudriez pas, messieurs, me mettre dans une mauvaise position vis-à-vis de mes supérieurs, et je m'en rapporte à vous.

Il allait sortir, lorsque le docteur Berthier lui rappela qu'il était porteur d'une lettre de la majorité pour le marquis de Kergal. Et le brigadier remit le pli au docteur avant de s'éloigner.

Le docteur regarda la missive. C'était une grande enveloppe carrée, dont la suscription était d'une écriture en vieille bâtarde française, et dont la fermeté, autant qu'on se peut confier à de tels indices, indiquait la main d'un homme volontaire, habitué à commander, et, sans doute, irrité au moment où il allait écrire.

Ces indices, qu'un homme superficiel n'aurait point remarqués, n'échappèrent point au docteur Berthier. Il regarda l'abbé, en lui désignant l'enveloppe du doigt.

— Il y a du gros temps, fit-il. Je parierais bien, l'abbé, que cette lettre-là est de ce vieux diable d'amiral, Jean de Kergal. Cela souffle en tempête.

— En tempête ! s'écria l'abbé.

Malgré la mansuétude de son caractère, le curé de Vauville finissait par être hors de lui. Cette annonce d'une tempête n'avait rien de rassurant pour un homme naturellement paisible, qui, depuis le matin, acquittait la carte de son déjeuner par des avanies de toute nature.

Il avait eu à subir les railleries du docteur. Il avait dû constater que l'histoire du père Landurieux obtenait peu de succès auprès de madame la marquise. Il s'était endormi, et il avait été réveillé, d'une façon délicieuse, il est vrai, mais enfin il avait été réveillé.

Et puis, la douleur de Paul Denise, le désespoir de ce pauvre jeune homme ! N'est-ce point navrant pour un cœur sensible ? Puis le marquis lui avait proposé de dire une messe en faveur du diable !

C'était plus que l'abbé n'en pouvait supporter. Il eut de nouveau recours à son éternel mouchoir. Il fut sur le point de rappeler les gendarmes, tant il sentit le besoin impérieux d'une protection, et finit par s'écrier :

— Rien de rassurant en tout cela !

Il faut convenir que l'abbé n'avait pas tort.

Il nous est impossible, non-seulement de dire, mais même d'indiquer l'ouragan que le cri de Benjamine, lorsqu'elle s'efforça de consoler Paul Denise, avait soulevé dans l'âme du marquis. Ce cri : Tais-toi donc, malheureux, puisque je t'aime ! à peine remarqué par le docteur et l'abbé Miget, avait porté un double coup, de deux côtés. D'abord, Paul Denise l'avait recueilli dans son cœur comme un gage d'espérances inouïes, et y avait puisé une force telle que toutes les prévisions du docteur sur sa rechute devaient être déjouées. Avec un tel talisman, Paul Denise se riait de la douleur et de la mort.

D'un autre côté, le marquis Antoine de Kergal s'était, lui, senti blessé à mort. La première pensée qui lui vint fut qu'il aimait Benjamine. Benjamine, sa femme, qui, jamais, en s'appuyant à son bras, et en appuyant la tête sur son épaule, ne lui avait soufflé dans l'oreille ce mot terrible : Je t'aime ! Qui même, en lui parlant, n'avait jamais employé cette syllabe caressante, douce comme un baiser sur les lèvres, poème composé de deux lettres : Tu !

Ainsi que nous l'avons vu, la première pensée d'Antoine de Kergal fut toute à la jalousie et à la colère. Une rage sourde le tenait, tandis que son regard observait les yeux de Benjamine, qui se fixaient tantôt sur Paul Denise, tantôt sur lui. L'idée que, dans cette courte minute, si longue pour sa douleur, la jeune fille établissait une comparaison entre lui et l'autre le terrifia. Il sentait tous ses désavantages.

Déjà vieilli, usé de chagrins et de voluptés inavouables, il eut honte. Et lorsque Benjamine sortit, en la voyant si charmante, il éprouva un immense regret, une espèce d'agonie, pour son bonheur perdu.

Il lui parut qu'avec Benjamine la vie s'éloignait de son être, et ne reviendrait plus.

Et puis, la colère et la rage le ressaisirent. Il avait honte, il brutalisa l'abbé ; et malgré lui son secret lui échappa. Quelque violentes que fussent ses paroles, elles étaient loin cependant d'égaliser la violence de ses sentiments. Lorsqu'il eut à s'expliquer avec le docteur, il se dominait à peine, et nous ne pouvons prévoir ce qui serait arrivé sur l'heure, sans le hasard qui fit que le docteur, au cours de ses remontrances, ne lui eût rappelé le souvenir d'Hélène Berthier.

Ce souvenir le mata pour un moment. Il eut peur des violences d'Hélène, et, hâtons-nous de le dire, il craignait plus encore ces violences pour Benjamine que pour lui-même. Mais quand il se trouva seul, lorsqu'il n'eut plus à subir les observations du docteur et de l'abbé, il chassa de son esprit jusqu'à la pensée qu'Hélène eût existé, et, dans un éclair, il se jeta à cœur perdu dans cette idée que Benjamine était sa femme, qu'il l'aimait et qu'il voulait en être aimé.

En se redressant, il s'aperçut dans une glace. Il reçut alors l'inévitable châtiment de ceux qui ont gaspillé le cœur de leur jeunesse. Non-seulement sa figure était bouleversée, mais encore elle était vieillie. Il reçut ce coup sans broncher, tant était grande sa volonté ; et il eut le courage de se calmer, de faire disparaître de ses traits toute apparence de colère ; il rajusta sa toilette du mieux qu'il put.

Mais cela ne valait rien, cela n'était pas ça. Ce qui lui manquait, c'était la jeunesse ; la jeunesse flétrie s'était envolée, il ne pouvait point la rappeler.

— Allons, fit-il, c'est impossible ! Je ne saurais effacer vingt ans de ma vie ; mais pourtant j'accepte la lutte, et, après tout, j'ai ouï dire souvent que les hommes de mon âge, avec leur expérience, ont parfois raison des avantages de rivaux plus jeunes.

Le malheureux se trompait étrangement. Les avantages incontestables des hommes, que l'on qualifie d'hommes d'un certain âge, s'adressent à la débauche et non pas à l'amour. Or, en ce moment, Antoine de Kergal était amoureux, chastement amoureux ; amoureux à ce point qu'il se fût tenu pour satisfait que Benjamine l'aimât sans se donner à lui, sous la condition qu'elle n'appartînt à aucun autre. D'ailleurs, à quoi pouvait lui servir son expérience d'homme blasé, dès qu'il s'agissait de séduire une jeune fille aussi chaste que l'était sa femme ?

Il était désarmé par elle tout autant que par lui. Ce fut dans ces tristes conditions qu'il se dirigea vers l'appartement de Benjamine.

Il monta l'escalier, quatre à quatre, impatient, fiévreux. Puis, arrivé devant la porte, il fut pris d'un battement de cœur et n'osa entrer. Il pensa que cette irruption brusque pourrait déplaire à sa femme. Il ne l'avait point habituée à ce sans- façon que l'amour explique et excuse. D'ordinaire, quand il voulait voir Benjamine, et cela lui arrivait rarement, il avait soin de lui faire demander son agrément, et de se faire annoncer.

Le voilà sur le palier, n'ayant pas de domestique à sa portée.

Ne sachant que faire, il se mit à crier :

— Juliette ! Juliette !

Pas de réponse. Nulle sonnette pour appeler.

Il recommença à crier :

— Juliette !

La situation devenait fâcheuse et ridicule. En bas de l'escalier, les domestiques ricanaien. Mais en somme il appelait Juliette, et non pas eux. Aucun ne bougea.

XIV

AGNÈS

Enfin la porte s'ouvrit. Benjamine elle-même apparut, aussi calme, aussi tranquille que si rien ne s'était passé.

— Je vous ai entendu appeler, dit-elle, et je suis venue. Pourquoi n'êtes-vous pas entré tout simplement ?

Il balbutia, ne voulant pas dire qu'il n'avait point osé, et Benjamine lui ayant fait signe de la suivre, il la suivit. Elle s'arrêta dans son petit salon. Lui, regarda la porte entr'ouverte de la chambre, et dit avec douceur :

— Entrons dans votre chambre, je vous en prie ; nous serons moins entendus.

— Comme vous voudrez !

Une fois dans la chambre, surprise de cette précaution, Benjamine se tint devant lui avec un air interrogateur. Il ne savait que dire, et ne put que lui saisir les deux mains qu'il emprisonna dans les siennes.

— Vous voyez, dit doucement Benjamine, vous m'avez serré les poignets d'une telle force, qu'ils sont tout rouges et me font encore mal.

Il fut sur le point de porter à ses lèvres ces chers poignets rougis, quand un souvenir atroce le retint. Il n'osa pas. Et voilà-t-il pas qu'avec la candeur la plus absolue, ce fut Benjamine elle-même qui porta ses mains jusqu'aux lèvres d'Antoine.

Elle dit en souriant :

— Aussi, vous êtes d'une violence...

Il la conduisit près d'un fauteuil, la fit asseoir, prit place sur une chaise, et lui dit :

— Pardonnez-moi, Benjamine. J'ai eu tort. C'est un mouvement dont je n'ai point été maître.

— Je ne vous en veux pas le moins du monde, fit-elle.

— Aussi bien, continua-t-il, depuis longtemps j'avais le désir de m'expliquer avec vous. Je n'ai pas été, j'en conviens, exempt de reproches à votre égard.

— Quels reproches ?

Le marquis se mordit les lèvres. Cette candide question le déroutait. Il reprit avec effort :

— Je veux dire, chère Benjamine, que vous n'avez pas toujours rencontré près de moi les soins, les prévenances, enfin les... témoignages de tendresse qu'une femme peut exiger.

— Je ne me plains pas.

— C'est un effet de la bonté de votre cœur de ne point m'adresser de reproches. Mais je suis plus sévère envers moi-même, et je viens vous demander de vouloir bien oublier mes bizarreries ; toutes les choses qui ont pu vous blesser en moi, et de croire que je vous aime très-profondément.

— Mon Dieu, répondit Benjamine, je sais très-bien que vous m'aimez, autrement rien ne vous forçait à m'épouser. Depuis que je suis près de vous, j'ai toujours joui d'une liberté complète et d'un respect absolu. Rien n'a manqué même à la plus légère de mes fantaisies. Quelle autre preuve d'affection puis-je demander ?

— Il ne s'agit pas d'affection, répondit impétueusement le marquis. Il s'agit d'amour.

— D'amour, soit !

— Et, fit-il presque en hésitant, m'aimez- vous ?

— Je vous aime !

— Comme vous dites cela

— Je le dis comme je le sens.

La sueur perlait au front du marquis. Il avait devant lui un roc d'indifférence. Il sentit qu'il lui faudrait user le reste

de sa vie, peut-être, avant de l'amollir ; son cœur battait à lui briser la poitrine.

Les phrases les plus ardentes, les plus passionnées lui venaient aux lèvres, et il n'osait pas les prononcer.

Il se demandait avec effroi ce qu'allait penser cette jeune âme, contenue pendant deux années dans l'indifférence et dans l'oubli, s'il se mettait soudain à lui parler de la passion qui l'envahissait tout à coup. Assurément Benjamine allait rire.

Il se risqua pourtant.

— Benjamine, dit-il, vous êtes jeune, et il y a des choses que vous ne comprenez pas. Un homme de mon âge, après de longs ennuis et de grands chagrins, n'éprouve plus ses sentiments avec la même vivacité qu'il avait à vingt ans. J'ai commencé par vous paraître froid et indifférent. Et, peut-être, ai-je eu le tort de l'être réellement au fond. Mais enfin le jour se fait, et tout se pardonne. A force de vivre près de vous, de vous voir si bonne, si charmante, mon cœur s'est éveillé, et je me suis pris à vous aimer, à vous adorer. Je veux, ma chère Benjamine, réparer ma froideur passée. Je veux que vous soyez pleinement heureuse, autant qu'une femme peut l'être ; que vous n'ayez point à former un souhait qui ne soit accompli.

Il parlait avec tant d'émotion, ses yeux avaient de tels regards, que Benjamine en fut surprise et effrayée. Elle essaya de dégager ses mains qu'il avait reprises dans les siennes, et lui, sentant ce faible mouvement, les retint avec énergie.

— Voilà, dit-elle, que vous me faites encore mal.

— Mais, je vous aime, entendez-vous, Benjamine ! Je veux que vous m'aimiez. Rien au monde ne peut vous donner une idée de ce que je ressens près de vous. Vous êtes ma vie et toute mon espérance. Oh ! que je voudrais, mon amie, être compris par vous. Je voudrais pouvoir verser dans votre cœur toutes les angoisses et toutes les agonies du mien.

— Parlez ! répondit tranquillement la jeune fille.

Il était tenu par son amour avec une telle puissance que l'épouvantable aveu de sa faute fut sur le point de lui échapper. Il entrevit, dans une lueur de folie, nous ne savons quelle confession odieuse et quelle absolution impossible ; un reste de pudeur, quelque hasard peut-être, le retint. Il reprit sur un ton plus posé :

— Comprenez-moi, mon amie, je suis déjà vieux, et je n'ai jamais été aimé. Tous ces trésors du cœur qu'on échange avec un cœur qui vous aime, je les ai conservés. Il me semble que ma vie n'a commencé que depuis le jour où je vous ai aimée ; il me semble que je ne pourrais plus vivre désormais si vous ne me livrez pas, de votre côté, votre cher cœur tout entier.

— Hélas, fit-elle, je ne vous ai jamais entendu parler de la sorte. Ni vous, ni personne.

Antoine de Kergal poussa un long soupir de soulagement.

— Je vous jure, continua Benjamine, que je vous aime aussi beaucoup, mais beaucoup. Je ne sais pas comment vous le dire. Je ne sais pas parler comme vous. Mais croyez bien, mon ami, que je vous aime. Je vous le dis comme je le pense. Et je ne sais pas mentir.

Il l'attira vers lui et la baisa sur le front. Il sentait comme un soleil se lever sur son âme. Oh ! certes, Hélène Berthier était loin, à cette heure. Et si, par impossible, quelque chose de cette honte était resté dans le souvenir du marquis, il aurait bien su la briser, la répudier. Tous les moyens lui auraient été bons.

— O Benjamine, comme je vous aime, et combien vous me rendez heureux. J'avais peur, une peur folle que vous ne voulussiez pas m'accorder ma grâce. N'était-ce pas méconnaître la bonté de votre âme. Je m'en accuse, à présent que c'est passa, mais plutôt que de n'être point aimé, j'aimerais mieux mourir.

— C'est donc pour cela, dit-elle en souriant, que vous vous êtes mis dans cette grande colère quand j'ai dit à Paul

Denise que je l'aimais ?

Antoine de Kergal bondit. Cette façon de nommer Paul Denise, sans la formalité de : Monsieur ! lui causa une douleur atroce.

— Sans doute ! répondit-il, en essayant de se maîtriser.

— Il n'y avait pourtant là rien que de très-naturel.

— C'est que, permettez-moi de vous le faire remarquer, vous l'avez dit d'une telle manière.....

— Je l'ai dit comme je le sentais.

— Ah ! fit le marquis frappé au cœur.

— Je l'ai dit, comme je le pensais, continua Benjamine ; car, en vérité, je vous jure que je l'aime beaucoup.

Antoine de Kergal se leva, tremblant de tous ses membres, dans un état moral que nous renonçons à décrire. Il lui sembla que le parquet se dérobaît sous lui. Chancelant, ne sachant ce qu'il faisait, il alla s'appuyer au mur, et, haletant demanda :

— Vous l'aimez beaucoup ?

— Beaucoup.

— Autant que moi ?

Benjamine esquissa un petit sourire fin.

— Autrement !

C'était le dernier coup. Ainsi qu'Arnolphe, dans une occasion pareille, Antoine de Kergal éprouva un terrible appétit de broyer la malheureuse enfant qui le bravait sans en avoir conscience. Il leva le poing, grinça des dents. Puis, par un retour soudain, il haussa les épaules, comme se prenant lui-même en pitié, et ne put que balbutier :

— Après tout, c'est ma faute !

— Sans doute, continua Benjamine, c'est votre faute, mais personne ne peut vous le reprocher. Vous ne pouviez pas savoir ce que contenait cette lettre au moment où vous l'avez remise à notre ami ; vous auriez pris des précautions pour lui annoncer le malheur qui le frappait. Du reste, peut-être les conséquences ne seront-elles pas aussi terribles pour lui qu'on a pu le craindre d'abord.

— Comment le savez-vous ? râla le marquis.

— Oh ! fit Benjamine d'un petit air entendu, est-ce que vous croyez que je suis restée jusqu'à présent sans faire prendre de ses nouvelles ? Mais j'y ai envoyé Juliette, sur-le-champ, et, bien que son état soit très alarmant, le docteur croit pouvoir en répondre ; et j'espère bien qu'il n'en mourra pas.

— Alors ! alors ! alors ! dit le marquis en agitant les bras comme un homme perdu de sens, je ne sais vraiment plus ce que vous prétendez dire lorsque vous dites que vous m'aimez.

— Je dis ce qui est, répliqua Benjamine, et je ne comprends pas pourquoi je ne pourrais pas aimer Paul Denise en vous aimant aussi.

Alors le marquis éclata :

— Mais, malheureuse, s'écria-t-il, d'où le connaissez-vous, cet homme ? où l'avez-vous vu ? depuis quand l'aimez-vous ?

— Allons ! dit Benjamine, légèrement effrayée, voilà que la colère vous reprend. Cependant je vais vous répondre : Je ne le connais pas... Ce matin, je faisais une petite promenade toute seule, puisque vous me laissez toujours toute seule. Il faisait beau temps, l'air était doux, il y avait du soleil. Les fleurs du jardin sentaient bon, mais elles me portaient à la tête... J'ai passé, pour me reposer, dans le champ des pommiers, et je me suis dirigée vers la petite rivière, en marchant sous les branches, et en baissant la tête, parce que les fleurs des pommiers neigeaient de partout sur moi. Je l'ai trouvé sur le bord de la rivière. Il m'a regardée. Je l'ai regardé aussi. C'était la première fois que je le voyais, et je l'aime depuis ce matin. Voilà tout.

Cette confession candide, loin de désarmer le marquis, le poussa aux dernières limites de la colère. Mais, du moins, elle ne lui laissait aucun prétexte pour faire éclater cette colère. Quoi de plus simple, en effet ? Et si la fureur du mari allait éclater, n'était-ce point aider la jeune marquise à

voir clair sur un point qui, jusqu'à présent, lui était resté obscur ?

Il fallait donc se résigner à garder le silence. Désormais, le marquis savait à quoi s'en tenir. Il aimait éperdûment sa femme, et sa femme, avec une passion au moins égale, aimait un autre homme que lui. Au reste, la lutte, selon Antoine de Kergal, ne pouvait être longue, et l'issue n'en était pas douteuse.

Son rival était retombé mourant sur son lit, et s'il en relevait jamais, le mari de Benjamine aurait soin de l'éloigner sans qu'il pût la revoir, même de loin.

Les dents serrées, ne pouvant prononcer une parole, il salua Benjamine et sortit.

XV

L'AMIRAL DE KERGALE FAIT UNE FAUSSE MANOEUVRE.

Dire que le marquis éprouva une vive contrariété en apprenant que Paul Denise était poursuivi comme déserteur serait évidemment fausser la vérité. Cette affaire lui parut rentrer merveilleusement dans ses intentions, il n'aurait plus le souci d'éloigner son rival. La force publique s'en chargeait.

La lettre apportée par le brigadier lui fut remise, et lui causa une joie nouvelle. C'était une invitation, disons mieux, un ordre de l'amiral de Kergal, qui l'appelait à Cherbourg. La forme de cette lettre était irritée ; le marquis mit cette irritation sur le compte des soupçons croissants de l'amiral, et présuma, non sans vraisemblance, qu'il aurait à recevoir de nouveau le conseil facilement écouté de se débarrasser de Paul Denise.

Il fit atteler sur-le-champ, et alla prévenir Benjamine qu'il était forcé de la laisser seule pour le reste de la journée, donna des ordres précis afin que Denise fût soigné avec toute la sollicitude possible. Il ne laissa deviner à personne les sentiments violents qui l'agitaient, et poussa l'hypocrisie jusqu'à faire une visite au malade, comme par le passé.

Il partit si précipitamment, qu'il oublia qu'Hélène Berthier lui avait donné rendez-vous pour le soir même. Il aurait dû, à tout le moins, instruire cette redoutable femme de l'obligation où il se voyait d'aller à Cherbourg. Il n'y pensa même pas.

Cet oubli, qui devait avoir des conséquences si funestes, fut commis de la meilleure foi du monde, avec cette gaîté de cœur des amoureux qui sont possédés de l'unique pensée de leur amour.

Le soir tombait lorsqu'il arriva à Cherbourg. Quoique fort absorbé par la pensée qu'il portait en lui-même, et bien qu'il accordât peu d'intérêt au monde extérieur, le marquis fut cependant frappé du singulier aspect qu'avait la ville.

Beaucoup de fenêtres étaient garnies de drapeaux, et, en passant devant la porte par laquelle la voie ferrée pénètre dans l'arsenal, il remarqua une sorte d'arc-de-triomphe en feuillage, avec une garniture de lampions de couleur et de lanternes vénitiennes qui n'attendaient que la nuit pour s'allumer.

Et puis il y avait dans les rues des gens endimanchés ; des soldats en grande tenue marchaient fièrement sur les trottoirs, tandis que les matelots, cirés et astiqués, tenaient arrogamment le milieu de la chaussée par petites bandes, contraignant les voitures à se déranger de leur chemin.

Que diable ! Est-ce que vous pensez que les matelots vont se déranger pour une voiture ? Ah bien oui ! Mais, pensez donc, gens de terre, terriens, gardeurs de vaches, propres à rien, que l'un des fils de la reine d'Angleterre était venu ce jour-là visiter le port de Cherbourg.

Il avait passé, par manière d'acquit, la revue de quelques régiments de pousse-cailloux qui se trouvaient là ; mais, tout d'abord, et principalement, vous le comprenez, il avait passé la revue de l'escadre.

Dans le fait, il n'était venu que pour ça. Il y avait eu des hourrahs, des hommes dans les vergues, et un salut, un tremblement de coups de canon, mes enfants, un tintamarre, que c'en était une surprise de voir que les maisons de Cherbourg avaient encore une fenêtre avec des vitres.

Et puis, il devait y avoir bal à la Préfecture, réception de gros bonnets et de grosses épaulettes.

On avait donné aux équipages de nombreuses permissions pour passer la nuit à terre. On allait beaucoup s'amuser. A preuve que, derrière la Trinité, on avait déjà ramassé un homme avec la tête fendue.

Il était clair que, ce soir-là, les marins étaient les rois du monde.

Le marquis de Kergal, dans sa retraite, dans son isolement systématique, avait ignoré toutes ces choses. En d'autres temps, le nom glorieux qu'il portait, sa position de grand propriétaire dans le pays, lui auraient assuré une invitation et une place officielle près du préfet pour cette réception princière.

Mais, depuis de longues années, il avait si bien fait le vide autour de lui, qu'on s'était habitué à l'oublier, et qu'à force de lui voir refuser, parfois impoliment, les invitations adressées, on avait pris le parti de ne plus lui en adresser.

Cet oubli, auquel il aurait dû s'attendre, et dont même autrefois il aurait été satisfait, l'humilia en ce moment. C'est qu'ayant répudié sa liaison criminelle, revendiquant ses droits à la vie et à l'amour, la fierté lui revenait avec la préoccupation de son nom.

Inutile de dire que l'hôtel de la Préfecture avait aussi fait des préparatifs d'illuminations. Même, dans le crépuscule, on voyait déjà flamboyer les lignes du gaz administratif.

Deux factionnaires grognons, bien qu'ils eussent les gants blancs de la grande tenue, et peut-être à cause de cela précisément, se promenaient dans ces lueurs vagues, où l'on voyait étinceler l'acier de leurs baïonnettes ; ils s'opposèrent absolument à l'entrée de la voiture dans la cour.

Un sergent de ville, dont la mission était de vérifier les invitations, accourut en toute hâte, et ne laissa passer le marquis qu'avec beaucoup de peine, après lui avoir fait vingt fois répéter son nom.

En traversant la cour, le marquis fut saisi par l'odeur d'exquise fricassée qui émanait du sous-sol des cuisines.

Les allées et venues des gens de service, qui le bouscullaient sans cérémonie, l'irritaient et l'humiliaient. Il parvint enfin à se faire introduire dans le salon de son oncle et dut attendre pendant quelques instants, agacé par les rumeurs de fête qu'il entendait de toutes parts.

Enfin, l'amiral Jean de Kergal parut, en grande tenue, avec ses broderies, ses grosses épaulettes, et son gilet d'une blancheur immaculée, sur lequel tranchait énergiquement le rouge du grand cordon de la Légion d'honneur.

Une collection de décorations qui auraient fait pâlir la vitrine d'un bijoutier du Palais-Royal, scintillait aux deux côtés de l'habit, et le sabre à poignée d'or sonnait à chaque pas.

Le vieux marin se tenait droit, comme si quatre-vingt-dix-sept années n'avaient point pesé sur sa tête blanche. Il était hautain. Sa figure vénérable ressortait avec un accent particulier au milieu de tous ces témoignages de sa gloire et des services rendus.

En faisant un retour sur lui-même, le marquis se souvint qu'il portait le même nom que ce vieillard, et il eut honte de lui.

L'amiral jeta brusquement, sur la table du salon, son chapeau à broderies d'or et ses gants. Puis, se croisant les mains derrière le dos, afin de ne pas avoir à serrer celles du marquis, il dit d'un ton raide :

— Eh bien, monsieur, j'en apprends de belles sur votre compte.

— J'attends, mon oncle, que vous vouliez bien m'expliquer de quoi il s'agit.

— Il paraît, reprit le vieillard, dont la colère était évidente, que vous cachez des déserteurs chez vous, à présent.

— Je vous ferai observer, répondit le marquis, que j'ignorais absolument quelle était la situation de ce jeune homme, lorsque je l'ai recueilli chez moi.

— On s'informe. Mais, au total, votre raison peut passer pour bonne, et je n'insiste pas là-dessus. Le côté fâcheux de l'affaire, c'est que vous avez été dénoncé au préfet maritime par une autre lettre anonyme. Décidément, mon cher, je vous prie de veiller sur votre entourage et d'éloigner les canailles qui doivent s'y trouver.

— Je n'y peux rien, répliqua le marquis. Il ne m'appartient pas de trouver les lâchetés qui se cachent auprès de moi.

— Mon cher, riposta Jean de Kergal, certaines positions que l'on s'est créées soi-même appellent invinciblement les canailles et les délateurs. Une vie respectable est toujours respectée. Vous devez me comprendre. En résumé, voici ce qui s'est passé. J'ai appris, hier au soir, trop tard, que l'ordre avait été donné d'arrêter votre homme. Il ne manquait plus que cela ; il ne manquait plus que ce scandale de voir la gendarmerie envahir la maison d'un Kergal pour y arrêter les gens ! Je vous demande un peu ! toujours est-il que, l'ordre étant parti, je n'ai rien pu faire de mieux que vous envoyer une lettre afin que vous vinssiez me parler. Qu'allez-vous faire, à présent ?

— Mais, répondit le marquis, je n'ai rien autre chose à faire que ce qui est fait. Ce jeune homme est malade, on a été obligé de surseoir à son arrestation. Dès qu'il sera rétabli je le remettrai entre les mains de la justice militaire.

— Comme cela ? Tout simplement ? Tout bêtement ? demanda le bonhomme. Ah ça, mon cher, vous vous êtes donc moqué de moi ?

— Comment cela ?

— Mais, parbleu, c'est de la dernière évidence. Il n'y a pas plus de trois jours que vous venez ici avec une belle flamme de pure amitié pour ce garçon. Et lorsque je l'ai attaqué, vous l'avez défendu des ongles et du bec ; mais oui, mon cher, des ongles et du bec, comme si j'avais commis un crime. Alors, moi, j'ai pris la chose au sérieux ; et puis voilà que vous changez soudainement. On veut

arrêter votre homme, et vous venez m'affirmer, avec un petit air ravi, comment donc ? avec une mine enchantée ! que vous n'attendez que le moment où il sera rétabli pour le mettre entre les mains de la gendarmerie. C'est trop fort ! Ou vous vous êtes moqué de moi l'autre jour, ou vous vous moquez de moi maintenant. Voyons ?

Le marquis comprit qu'en effet il avait commis une certaine imprudence en tenant à si peu d'intervalle un langage si contradictoire. Il ne put que protester au vieil amiral qu'il avait eu tort de voir, dans ses paroles, l'expression d'une satisfaction quelconque de l'arrestation de Paul Denise ; que, bien au contraire, il en était mortellement blessé.

— A d'autres ! reprit le bonhomme. Vous, désolé ? c'est-à-dire, mon cher, que, si vous aviez eu une guitare, vous m'auriez chanté une ariette sur le plaisir que l'on a de voir pendre ses amis. Soyez franc : il a dû se passer là-bas quelque chose.

— Quoi ?

— Je n'en sais rien, puisque je vous le demande. Mais il a dû se passer quelque chose. Il n'y a pas à dire : mon cœur. Il y a trois jours, vous chérissiez votre homme, aujourd'hui vous le détestez.

— Je vous jure que non !

En lui-même, le marquis était fort embarrassé, et pensait que son oncle était possédé du diable. Pour rien au monde, on le comprend, il n'aurait consenti à lui révéler ce qui s'était passé. De quel front aurait-il pu confesser la terrible révélation et les douleurs de son amour. Et puis, la situation vraie de Benjamine était ignorée de tout le monde.

Personne ne savait que jamais l'époux n'avait franchi le seuil de la chambre conjugale. Comment faire un tel aveu à ce vieillard rigide, incarnation vivante du devoir ? Et cependant, à moins d'avouer cette honte, il était impossible de lui faire comprendre la situation désespérante dans laquelle se trouvait le marquis.

Celui-ci prit donc le parti de protester énergiquement que rien ne s'était passé, que son oncle se trompait. Antoine de Kergal affirma, jura même, qu'il était toujours l'ami dévoué de Paul Denise et qu'il éprouvait un véritable désespoir de la situation fâcheuse dans laquelle le plaçait sa qualité de déserteur.

— Mais réfléchissez, mon oncle, à toutes les circonstances qui peuvent atténuer la faute de ce pauvre garçon. Pensez donc qu'il s'est embarqué à douze ans, comme mousse. Et puis, quelle étrange vie n'a-t-il pas menée loin de son pays. Je crois qu'il a fait naufrage dix ou douze fois, et le nombre des risques qu'il a courus pour sa vie, ses maladies, et même ses batailles, car il s'est battu. Tout cela l'a entraîné dans un tourbillon.

— C'est un gaillard ! fit Jean de Kergal. Diable ! diable ! Vous dites qu'il a fait naufrage ?

— Dix ou douze fois.

— Alors, il doit être tanné... Et il s'est battu, dites-vous ? Contre qui ?

— Mais il a fait une année entière de croisière dans l'archipel de la Sonde contre les pirates malais. Il a été à Soulou, et je ne sais où encore.

— Je connais ces coquins-là, dit l'amiral. Fichu métier. Il ne faut pas avoir froid aux yeux, je vous prie de le croire, pour se mesurer avec eux. Eh bien, oui, il me va, ce garçon-là.

— Quand je vous le disais ! s'écria le marquis, avec assez de mauvaise grâce.

— Enfin, c'est un déserteur. Et, voyez-vous, la désertion, à mes yeux, est le dernier des crimes. Le pays a besoin de soldats. Cependant, comme il a, j'en conviens, des circonstances atténuantes, et qu'en venant se faire prendre ici, il donne à penser qu'il n'avait pas même l'idée d'avoir commis une faute, on tâchera que son affaire ne lui coûte pas trop cher. Je m'occuperai de cela.

— Je vous en serai mille fois reconnaissant, mon cher oncle, dit le marquis avec une vivacité parfaitement jouée.

Il pensait en lui-même : Il sera déjà entre les mains de la gendarmerie quand le bonhomme s'avisera de s'en occuper.

— Et, en attendant, continua l'amiral, je vois que j'ai fort bien agi, en faisant ce que j'ai fait ce matin.

— Qu'avez-vous fait ? demanda le marquis avec inquiétude.

— Rien que de très-simple. Vous comprenez bien, mon cher, que tout ce tintamarre officiel ne doit pas empêcher le service. Je suis donc allé, dès ce matin, m'informer si on avait des nouvelles. On n'en avait pas encore. Et comme le temps pressait, j'ai obtenu du préfet maritime qu'il écrivît sans retard au brigadier de Gréville de suspendre l'arrestation. J'ai dit que, vu l'état de souffrance du jeune homme, on pouvait le laisser chez vous, et que vous en répondiez. Le préfet a consenti, mais en exigeant que je donnasse pour vous la parole que le sieur Paul Denise ne sortirait pas de chez vous, jusqu'à son entier rétablissement, et qu'alors vous preniez l'engagement de l'amener vous-même à Cherbourg, chez moi.

— Et vous avez donné votre parole ?

— J'ai donné ma parole que M. Paul Denise ne quitterait pas le château de Pénitot, pour être représenté à toutes réquisitions. Vous comprenez bien, mon cher, qu'on ne vous demandera aucun compte, et qu'on ne cherchera pas à s'assurer si véritablement votre protégé continue de demeurer chez vous. Il suffit qu'un Kergal ait promis une chose pour que la chose soit. Donc, voilà qui est dit : vous gardez votre homme, comme la prune de vos yeux. Vous le soignez, vous le dorlotez. Vous faites le soir votre petite partie de cartes à trois avec madame la marquise. Et voilà qui va bien.

Ce n'était pas tout à fait le compte d'Antoine de Kergal. Mais quel moyen avait-il de s'en dédire ? Aucun. Loin de là, il ne pouvait pas se dispenser de féliciter hautement son

cher oncle de sa clairvoyance et de le remercier avec effusion. Il fut assez heureux pour le faire d'une façon à peu près convenable ; au fond, il était atterré. Jamais, peut-être, homme ne s'était trouvé pris dans une telle impasse.

Et ce fut encore bien pis, lorsque le vieil amiral, ayant décidément perdu toute colère, revint avec bonhomie sur le compte de Denise, et se fit expliquer amplement toutes les circonstances de sa vie, d'ailleurs si véritablement intéressante. Antoine de Kergal enrageait ; Jean de Kergal était ravi. A la fin, il s'avisa de la plus terrible idée qui pût lui venir.

— Au fait, dit-il, je vous ferais bien un certain plaisir, si vous vouliez, de votre côté, me faire une certaine promesse.

— Vous n'ignorez pas, répondit le marquis, que vos désirs sont pour moi des ordres.

— Eh bien, voici : Si vous voulez, mon cher ami, me promettre que je ne serai pas exposé à me rencontrer avec certaine personne...

— Quelle personne ?

— Madame... madame Chose. Enfin, vous me comprenez bien, votre grande passion.

— Vous voulez dire, madame Hélène Berthier ?

— Précisément. Si donc vous voulez me promettre que je n'aurai point à la rencontrer, je vous ferai le plaisir dont vous m'avez si souvent prié. J'irai au château de Pénitot. Je ferai connaissance avec ma petite nièce. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai comme une idée que j'aimerai cette enfant-là. Et puis, je verrai votre marin. Je m'assurerai s'il est véritablement aussi digne d'intérêt que vous me l'avez dit ; s'il vaut la peine qu'on fasse quelque chose pour lui. Dans ce cas-là nous verrons.

A coup sûr, le marquis aurait bien volontiers étranglé son oncle. Il fut contraint de le remercier avec tous les transports d'une joie excessive.

— C'est entendu, continua l'impitoyable vieillard, vous me gardez ce garçon-là dans une boîte, avec du coton, jusqu'à ce que j'aille chez vous. Cela sera un peu long, peut-être, car je pars demain pour l'Angleterre. Son Altesse Royale, très-touchée de l'accueil que nous lui avons fait, a collectivement invité tous les officiers de l'escadre à lui rendre visite à Portsmouth, où doivent avoir lieu de grandes manœuvres. Son Altesse a bien voulu insister personnellement près de moi pour que je n'y manquasse pas. A mon retour, j'irai chez vous. Mais souvenez-vous bien de votre promesse ; je ne verrai pas madame Chose !

— Je l'ai promis, c'est tout dire, balbutia la marquis.

— Eh bien, dit gaillardement l'amiral, voyez, mon cher garçon, comme tout s'arrange. J'avais d'abord des préventions contre ce Paul Denise. Que voulez-vous ? on m'avait écrit des lettres abominables. Vous venez, vous m'expliquez que toutes ces accusations étaient de pures calomnies ; et puis voilà, vous allez être redevable à ce garçon de la visite que je vous ferai.

— Et à laquelle je tenais tant, répondit le marquis avec effort.

— Eh bien ! vous verrez, continua l'amiral endiablé, que cela porte toujours bonheur de ramasser un marin perdu.

XVI

ASMODÉE

La difficulté se réduit à ceci : avoir une bouteille assez grande pour y loger le diable ; ou se procurer un diable assez petit pour le faire tenir dans une bouteille. Et encore on aurait l’embarras, assez considérable, de le faire passer par le goulot.

Le plus simple paraît donc être de prendre le parti choisi par M. Pince, c’est-à-dire de se passer de diable et de bouteille, et de se borner, en se plaçant sur un lieu fort élevé, à faire son espionnage soi-même.

M. Miton qui, depuis quinze jours, avait pris ses invalides, et n’enregistrait plus à la mairie de Pénitot ni naissances ni décès, M. Miton qui, pendant les trente années de son apostolat d’employé, s’était levé tous les matins le plus tard possible, M. Miton profitait de ce qu’il n’avait plus rien à faire pour déployer un redoublement d’ardeur.

Dès que son bureau ne l’attendit plus à dix heures chaque matin, M. Miton se leva régulièrement à quatre heures, et il exécutait des promenades forcenées, sur les falaises, sur les collines, dans les landes.

Un matin, — il n’était pas plus de cinq heures,—un matin que M. Miton errait sur les hauteurs de Vauville, dans le voisinage du prieuré de Saint-Harmel, et charmait sa promenade en battant les buissons à grands coups de canne, il demeura saisi d’épouvante en voyant grouiller sous sa canne, dans le fond d’un buisson, un animal inconnu et qui lui parut monstrueux.

La bête se leva. C’était M. Pince.

— Eh ! s'écria M. Miton, vous m'avez fait une rude peur ! mais une peur !

— Pardieu ! répondit M. Pince, visiblement contrarié, c'est bien à vous de vous plaindre, vous qui mettez des chaussons de lisière pour tomber à l'improviste sur le dos des gens.

Il était trop vrai. M. Miton se promenait en chaussons de lisière. Bonnes chaussures, du reste, pour marcher à l'aise dans ces sentiers escarpés et pleins de rocailles, brûlés par le soleil, et où les averses d'hiver elles-mêmes ne parviennent point à créer la moindre boue.

— Mais, demanda M. Miton, que faisiez-vous, je vous prie, couché à plat ventre derrière cette haie, comme un chasseur à l'affût ?

— Vous êtes bien curieux, dit M. Pince, en faisant la grimace.

— Et puis, continua l'ancien employé, je vous croyais à Paris ! On ne sait jamais où vous êtes, vous !

— Je suis, répondit M. Pince, là où mes affaires et mes intérêts m'appellent.

Un grand vol de mouettes qui se dirigeaient vers la mer passa en ce moment au-dessus des deux compères, en poussant des cris stridents. M. Miton leva le nez, suivit longuement ces oiseaux du regard, et finit par dire :

— Est-ce assez singulier ! ces mouettes vont aussi à la curée, et elles sont vêtues comme vous : blanc et gris.

C'était un fait. M. Pince, habituellement vêtu tout de gris, avait arboré ce matin-là un pantalon et un gilet blanc. Et, grâce aux ébats que prenait sur sa personne son ample paletot gris, il ressemblait passablement à une mouette qui aurait battu des ailes avant de s'envoler.

— Je vous remercie de la comparaison, fit-il avec aigreur.

— Ce n'est pas pour vous fâcher, reprit M. Miton le plus doucement qu'il put, mais je disais donc que je serais bien curieux de savoir ce que vous faites, si grand matin, embusqué dans une haie.

— Mon cher monsieur, répondit l'homme gris et blanc, je prenais le frais, comme vous. Le temps est pur ce matin ; et, je ne sais si vous l'avez remarqué, depuis quelques jours il nous arrive vers le midi une brume épaisse, avec une chaleur accablante, qui rend la promenade impossible.

— Ça, dit M. Miton, c'est un fait. Et vous savez ce que cela nous annonce. Vienne le vent de sud-ouest, avec un coup d'orage, et nous aurons la tempête la plus carabinée qui se soit vue depuis longtemps.

— Ce que c'est pourtant ! s'écria M. Pince. Ce que c'est pourtant que de nous ? Voyez comme la mer est belle, qui pourrait croire que cette grande et tranquille nappe d'eau est capable de se ruer sur nous et de tout ravager.

Il désignait, en parlant ainsi, la mer qui s'étendait en effet, paisible et à peine ridée par les flots de la marée basse, du Nez de Jobourg au port de Dielette, et, plus loin, dans un infini limpide, d'où émergeaient avec leurs belles teintes d'indigo, les profils des îles Normandes entourées de leurs rochers. De lointains navires passaient au large, et recevaient le soleil levant sur leurs voiles qui paraissaient lumineuses. Toute cette nature était charmante. On ne pouvait supposer qu'une tempête fût proche.

Mais, avant de parvenir jusqu'à la mer, les yeux de M. Miton s'arrêtèrent sur le château de Pénitot qui se trouvait presque sous ses pieds. A cette heure matinale, le château paraissait endormi encore. Il était là, tranquille, portes closes et volets fermés, dressant l'amas de ses tourelles d'ardoises pointues, au milieu de ses cours, de ses jardins et de son parc.

De la hauteur où se trouvaient les deux compères, on distinguait nettement tous les détails de la demeure seigneuriale. Si bien qu'il était impossible qu'aucun mouvement, venant à se produire à l'extérieur du château, leur échappât.

— Tiens ! fit-il, on voit joliment d'ici le château de Pénitot. Et si M. le marquis de Kergal s'avise d'avoir des secrets, il

fera bien de ne pas les montrer. Vous choisissiez joliment les endroits où vous venez prendre le frais, monsieur Pince !

Celui-ci saisit avec vigueur le bras de l'ancien employé, et le força de se courber avec lui derrière la haie.

— Prenez garde ! lit-il à voix basse.

Une fenêtre du château venait de s'ouvrir. Moins initié que M. Pince à la topographie de cette grande demeure, M. Miton ne comprit que cette fenêtre était l'une de celles de la chambre de Benjamine qu'en voyant la jeune marquise apparaître dans le cadre des rideaux bleus.

Benjamine, visiblement, venait de quitter son lit. Elle semblait encore ensommeillée ; et, tandis que d'une main elle ramenait les plis de son peignoir autour de sa taille, de l'autre elle relevait ses cheveux indisciplinés qui tombaient autour de son front. Cette candeur virginale du premier réveil émotionna presque M. Miton.

Mais il fut complètement émotionné lorsqu'il vit Benjamine, levant la tête pour regarder le ciel, tourner précisément de son côté de grands yeux limpides et charmants, qui lui parurent contenir comme une prière et une invocation.

L'émotion de M. Miton l'empêcha de remarquer M. Pince, qui, lui aussi, épiait Benjamine, mais avec la physionomie d'un homme dont les sentiments n'ont aucune tendresse.

— Je comprends, dit l'ancien employé, pourquoi vous vous cachez ! Elle nous aurait vus !

L'autre ne répondit pas et continua à épier.

Tout à l'autre bout du château, au haut d'un vieux perron, tout entouré de chèvrefeuilles et de clématites, une porte s'ouvrit, et l'on vit apparaître Paul Denise, déjà en grande tenue, cravaté comme un homme qui sait qu'il va passer sous les yeux d'une femme aimée,

Le jeune homme, à cette heure, marchait d'un pas ferme. Il paraissait à peu près remis de ses blessures et de sa maladie. Ce fut à peine si l'on eut à remarquer la

précaution qu'il dut prendre de s'appuyer à la rampe en descendant les marches du perron.

Au reste, ainsi que Benjamine, et par une sorte d'instinct, Paul leva les yeux vers le buisson qui abritait M. Pince et M. Miton. Et les deux observateurs purent voir à leur aise la figure pâle et énergique du jeune homme sur laquelle la douleur avait mis un charme indéfinissable.

— Ah çà, voyons, demanda M. Miton, est-ce qu'ils savent que vous êtes là, qu'ils regardent toujours de ce côté ?

— Je vous réponds bien que non, répondit M. Pince. Mais c'est de l'instinct. Quand on fait mal, on craint toujours d'être vu. Or, on ne peut les voir que d'ici.

— C'est pourtant vrai ! consentit l'ancien employé.

Nous savons que le jardin sur lequel donnait le perron par où descendait Paul Denise était un fort vieux jardin, séparé du jardin officiel, lequel jardin officiel s'étendait, majestueusement, sur l'autre façade du château, sous les fenêtres de l'appartement de Benjamine.

Paul traversa le vieux jardin, en se dirigeant vers l'autre. Son pas fut d'abord rapide ; mais à mesure qu'il se rapprochait du but, sa démarche se ralentit, et bientôt même il s'arrêta tout à fait. La tête basse, les bras croisés, il parut méditer pendant cinq minutes au moins.

Et soudain, il revint sur ses pas ; nouvel arrêt, nouvelles réflexions. Puis alors le jeune homme reprit décidément la direction du grand jardin. Comme il franchit la séparation en se démasquant soudain, à la saillie d'une tourelle, Benjamine qui l'aperçut et qui à coup sûr l'avait attendu, recula comme saisie, elle aussi, d'un sentiment d'inquiétude, puis, ayant envoyé à Paul Denise un salut cérémonieux, elle rentra dans sa chambre et ferma la fenêtre.

Le salut n'arriva pas à son adresse. Paul, comme honteux de ce qu'il faisait, marchait la tête basse et les yeux fixés à terre. Ce ne fut qu'en entendant la fenêtre se refermer qu'il

regarda et comprit que Benjamine avait été là, et n'y était plus.

Alors il fit un geste de dépit, frappa du pied avec colère, revint au vieux jardin, le traversa rapidement et disparut sous le couvert des pommiers où, pour la première fois, quinze jours avant, il avait vu Benjamine.

Alors, M. Pince poussa un soupir, et dit :

— Ils ne sont pas encore très-loin.

Et il ajouta avec vivacité :

— Heureusement !

— Qu'est-ce que ça vous fait ? demanda M. Miton.

— Mon cher, répondit M. Pince, tirons-nous d'abord de là, et passons derrière le prieuré où nous pourrions marcher sans être vus, après quoi vous me ferez toutes vos questions qui, je dois bien vous l'avouer, me paraissent assez niaises.

Les deux compères exécutèrent leur manœuvre sans encombre et parvinrent derrière les murs du vieux couvent. Alors M. Pince reprit la parole.

— Il faut, mon cher, que vous soyez un grand sot pour me faire une telle question. Vous savez que je m'intéresse beaucoup à madame la marquise de Kergal.

M. Miton fit un signe d'acquiescement, qu'il accentua du sourire le plus fin qu'il put trouver.

— Vous savez, continua M. Pince, que c'est en quelque sorte à moi que madame la marquise doit son mariage ?

Nouveau signe et nouveau sourire de M. Miton.

— Eh bien ? interrogea-t-il au bout d'un long silence.

— Eh bien, mon cher, répondit M. Pince, pour moi, qui m'intéresse à madame la marquise, et qui ai fait son mariage, c'est un sujet de préoccupation de la voir sous le même toit que ce godelureau de marin, qui nous vient de l'autre bout du monde, et qui aurait bien fait d'y rester.

— Bref, demanda niaisement M. Miton, vous tremblez pour la vertu de madame la marquise ?

M. Pince haussa les épaules, en regardant son interlocuteur d'un air prodigieusement dédaigneux.

Entre ses dents il mâchonna à voix basse :

— Quel imbécile !

En quoi il se trompait. M. Miton, selon le proverbe normand, faisait l'âne pour avoir du son. Et cette façon d'agir n'est celle d'un imbécile que quand on ne réussit pas.

— Mais, reprit l'ancien employé, puisque vous avez marié madame la marquise, qu'est-ce que cela peut vous faire qu'elle ait ou n'ait pas une galanterie ?

— Ouais ! comme vous y allez, vous 1 s'écria M. Pince avec un haut-le-corps. Est-ce que vous croyez que cela serait du goût de monsieur le marquis ?

— Que cela soit ou non de son goût, reprit M. Miton, cela ne vous fait ni chaud ni froid.

— Cela me fait, dit M. Pince, qu'ayant réussi à conclure le mariage de Benjamine... du moins, je veux dire : le mariage de madame la marquise, j'ai pensé, par le grand intérêt que je lui porte, pour des raisons que vous savez bien, bon apôtre, j'ai pensé avoir du même coup établi sa fortune. Et, il est de toute évidence, que dans le cas où, comme vous dites, une galanterie viendrait à se produire, M. le marquis de Kergal ne serait pas homme à la tolérer. Et, quelque coupable qu'il soit lui-même d'ailleurs, on peut être assuré que sa vengeance serait terrible. Après cela, bonsoir les écus. N. I. ni, fini, comme on dit. Et, mille diables ! c'est ce que je ne veux pas.

— Mais, fit remarquer M. Miton, il y a une chose qui m'a toujours causé une grande surprise. Vous connaissez M. le marquis de Kergal. Vous avez même avec lui de certains rapports... assez intimes pour que vous ayez pu intervenir dans les affaires de son mariage, et je me demande pourquoi, depuis ce mariage, vous avez presque absolument cessé d'aller au château.

— Mais vous savez bien, répondit M. Pince avec une sorte d'embarras, que je suis rarement à Vauville. J'ai les intérêts de ma librairie à Paris, intérêts qui sont très-considérables, et qui ne me laissent guère le temps de venir ici.

— D'accord ! fit Miton. Mais quand vous y venez ? Pourquoi, au lieu de vous cacher derrière les haies, n'allez-vous pas tout directement chez le marquis ? Vous pourriez de la sorte surveiller les choses de près, par vous-même.

— Ah ! vous m'impatientez à la fin, s'écria M. Pince. J'agis comme il me plaît, pour les motifs qui me plaisent, et voilà.

— Ne nous fâchons pas, dit le paisible M. Miton.

A notre tour, nous pouvons nous poser la question de savoir pourquoi M. Pince n'allait pas au château, ou, du moins, y allait fort rarement. Ceci est un des côtés ténébreux de l'aventure et qui va nous donner une opinion assez défavorable des mœurs de cet homme vêtu de gris, proclamé vertueux à Vauville, consacré ,vertueux à Paris, où il passait pour l'un de ces éditeurs avec lesquels les auteurs font des affaires d'or. Il y avait bien des gens qui émettaient des doutes à cet égard. On se rappelait ce mot de Gavarni : Mangeux et mangés, voilà la race humaine ! Ce qu'un auteur mécontent de M. Pince avait formulé de cette autre façon : Il y a sur la terre deux sortes d'hommes : les éditeurs et ceux qui ne le sont pas.

Mais M. Pince, éditeur, s'il mangeait les gens, le faisait d'une façon paternelle, débonnaire ; il répandait autour de lui des paroles mellifluentes, et il vivait bien avec tout le monde.

Mais, personne ne peut savoir ce qui se passe parfois dans le cœur d'un homme vêtu de gris. Disons-le donc, hardiment. Disons-le, dussions-nous soulever la stupeur universelle.

M. Pince, Gustave, avait fait la cour à madame Berthier et madame Berthier avait révélé au marquis de Kergal les tentatives immorales de cet homme vertueux. Ah ! vous

croyez, lecteur candide, que si M. Pince se préoccupait si fortement d'épargner à Benjamine le moindre faux pas, et jusqu'à l'apparence d'une apparence, c'était par affection pour elle, par pur amour paternel. Que c'était, ainsi qu'il l'avait dit à M. Miton, afin de réserver sa fortune future ? Erreur, monsieur, erreur ! M. Pince agissait ainsi en haine de madame Berthier. Il voulait principalement arracher à la belle Hélène l'amour du marquis en le rejetant sur Benjamine.

Et de là venaient la surveillance inquiète, les dénonciations à demi-mot, et ce torrent des lettres anonymes à l'aide desquelles il avait essayé de faire intervenir l'amiral pour obtenir l'expulsion immédiate de Paul Denise et le retour du marquis au foyer conjugal.

Hélas ! nous le savons, les choses avaient tourné tout autrement que M. Pince ne l'avait espéré. Non-seulement Paul Denise n'avait point été expulsé, mais l'amiral, sur l'intervention duquel on comptait tant, avait assuré, au contraire, le séjour du marin au château.

Et cela, dernière ironie du sort ! précisément à cause de cette lettre par laquelle on avait dénoncé au préfet maritime de Cherbourg la présence d'un matelot déserteur.

Il faut convenir que M. Pince n'avait point eu lieu d'être satisfait. Depuis quinze jours, il épiait, du haut de la montagne, ce qui se passait dans le château. Il avait vu que, contrairement aux prévisions du docteur, le rétablissement de Paul Denise avait marché rapidement. Il avait observé jusqu'aux moindres indices de l'état moral dans lequel se trouvaient réciproquement Benjamine et le jeune homme ; ils s'aimaient, cela était évident. Mais leur conduite était circonspecte, timide, et cependant pleine de ces sous-entendus dans lesquels excellent les amoureux. Au total, rien de fait.

Le marquis était toujours là. Et puis, avec une parfaite clairvoyance, M. Pince comprit que si l'amour était réciproque, la réserve l'était aussi. Toutefois il se trouvait

prêt à tout événement ; résolu, s'il le fallait, à donner de sa personne dans l'occasion.

A vrai dire, il ignorait absolument quels moyens d'action lui restaient. Mais il avait pris son parti d'user du plus efficace de tous, à son avis : provoquer un scandale en avertissant le docteur Berthier de ce qui se passait chez lui.

C'était un procédé décisif pour ramener le marquis dans ses foyers.

Après sa vigoureuse interpellation à M. Miton, M. Pince garda le silence, et tous deux cheminèrent, assez embarrassés de leur contenance.

M. Miton cherchait un prétexte décent de battre en retraite. Au détour d'une petite vallée qui ouvrait une perspective sur la mer, entre deux collines, le brave homme s'arrêta, et, désignant du doigt le Nez de Jobourg et l'île d'Alderney, il fit remarquer à M. Pince que les falaises disparaissaient complètement dans la brume.

— Tenez, fit-il, le brouillard n'attendra pas, aujourd'hui, midi pour nous venir. Je vais profiter du moment pour rentrer chez moi, pendant qu'on y voit encore à se conduire. Bonjour !

— Bonjour, fit sèchement M. Pince.

Et M. Miton tourna les talons et s'éloigna.

Nous devons dire, afin de renseigner ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas cet étrange pays nommé la Hague, qu'en toute saison, même dans les plus beaux jours de l'été, par le soleil le plus éblouissant, les brumes soudaines sont fréquentes.

Les voyageurs des pays de montagnes, qui ont vu les nuages flotter sous leurs pieds, se rendront assez bien compte de ces brouillards opaques qui tout à coup couvrent le paysage d'un voile impénétrable.

En plein été, on se trouve enveloppé d'un rideau de gaze blanche, franchée vers le bas, et qui flotte comme une fumée, se levant peu à peu, à mesure que vous avancez, et

dans certains cas, ne vous découvrant jamais le terrain à plus de dix mètres en avant.

Bref : le brouillard de Londres, avec son intensité, mais sans sa teinte noire, et sans sa puanteur.

Ces nuages viennent de la mer, du gulf stream, qui se trouve dans le voisinage, et dont un courant très-énergique se dirige vers l'ouverture de la Manche.

Ils sont le plus souvent l'indication certaine d'une grande perturbation atmosphérique sur l'Océan ; et, comme l'avait dit M. Miton, lorsqu'avec cela le vent du sud-ouest s'élève, on peut, à coup sûr, prédire une tempête sur la côte, quelquefois quinze jours ou trois semaines à l'avance.

On comprend, en effet, que le délai de l'arrivée varie suivant la distance à parcourir. Mais on ne perd rien pour avoir attendu.

La nature calme et souriante, les collines couvertes de bois-jonc, de bruyères et de tamarins, tout disparaît dans un tourbillon et se disloque.

On ne se voit plus, on ne s'entend plus au milieu du vacarme et de l'aveuglement de cet effroyable cataclysme, et cela dure parfois des mois entiers.

Il semblait, à cette heure, que l'un de ces ouragans fût proche. Au fond, M. Pince y était assez indifférent.

Il habitait une maison solidement bâtie, et son cœur n'était point assez tendre pour s'émouvoir beaucoup à la vue d'une demi-douzaine de navires à la côte. A cet égard, sa philosophie était profonde.

Il eut même, ce matin-là, un grand motif de consolation. Comme il regagnait le village et qu'il passait devant un cabaret qui faisait le coin d'une petite rue, il entendit l'un des domestiques du château dire à un paysan qui buvait sa moque de cidre :

— Faut qu' je r'tourne au château. Nous aurons d' la besogne aujourd'hui. Et d'abord, il faut atteler la berline pour aller à Cherbourg chercher le vieil amiral de Kergal, qui doit venir passer quelques jours chez nous.

M. Pince ralentit sa marche, afin de mieux écouter.

— Et, comme ça, demanda le paysan, est-ce qu'il restera longtemps au château votre amiral ?

— Ça dépend, répondit le domestique. Le valet de chambre de monsieur m'a dit qu'il avait entendu parler d'un mois ou deux.

M. Pince s'éloigna assez satisfait. Dès que l'arbitre de la famille de Kergal prenait la peine de se déranger, il était certain que le marquis serait tenu ;

Que Paul Denise n'était plus à craindre, et qu'enfin madame Hélène Berthier enragerait.

XVII

DANS LEQUEL ON A DES NOUVELLES DE LA Diana.

Ce que M. Pince, malgré toutes ses prévisions, n'avait pas prévu, c'est que madame Berthier couvait en elle-même une colère formidable. Qu'elle n'était pas femme à se laisser jouer aisément, et que, de ce côté, tous les calculs de l'honnête homme pouvaient s'en aller à vau-l'eau.

Cette colère prit naissance le jour même où le mar. quis de Kergal s'étant rendu près de l'amiral, en avait reçu l'annonce de sa visite à Pénitot. Le marquis, on s'en souvient, en proie à de profondes préoccupations, avait commis l'imprudence de ne point avertir madame Berthier qui, précisément, l'attendait chez elle ce soir-là.

Hélène attendit, attendit en vain. C'était la première fois qu'une telle chose lui arrivait. Elle pensa d'abord que le marquis avait voulu prendre ainsi sa revanche de la scène récente qu'elle lui avait faite, et ne fut que modérément inquiète. Sa colère était clairvoyante, et elle se promit, elle aussi, d'avoir sa revanche.

Mais lorsque, étant allée aux renseignements, elle apprit que le marquis, en voiture, avait passé pour ainsi dire à deux pas de Merville, s'était rendu à Cherbourg et en était revenu fort tard ; que l'on avait pu remarquer que sa mine était préoccupée, Hélène commença à être soucieuse.

Ce fut bien pis quand, le lendemain, à déjeuner, Raymond Berthier apprit à sa femme qu'il avait vu M. de Kergal dans la matinée, et qu'on s'attendait, d'un jour à l'autre, à l'arrivée du vieux parent.

Cette nouvelle priva soudainement madame Hélène Berthier de tout appétit. Elle prétextait une indisposition subite, une migraine, à laquelle elle prétendait être sujette et à laquelle son mari n'avait jamais accordé une grande créance. Hélène passa dans sa chambre, réfléchit et demeura convaincue que le marquis de Kergal avait ourdi contre elle une odieuse machination, qu'il avait cherché des prétextes à une rupture et les avait trouvés dans la présence de Jean de Kergal, qui devait le retenir au château, loin d'elle.

Elle essaya de conjurer le péril en rendant ses entrevues plus fréquentes, pendant le temps qui devait s'écouler avant l'arrivée de l'amiral au château. Mais, retenu près de Benjamine par la jalousie, le marquis, on le comprend, se montra nécessairement peu empressé, et, comme il ne pouvait, à moins de la pousser à la dernière fureur, faire à sa maîtresse l'aveu des motifs qui le retenaient loin d'elle, Hélène conclut que, définitivement, il entreprenait de la jouer.

Dans sa colère, Hélène fut vingt fois sur le point de se livrer aux résolutions extrêmes. Et, lorsque nous disons : colère, nous ne sommes point absolument juste. Au total, elle aimait le marquis. D'une façon à elle, à sa manière, brutalement, basement si l'on veut ; mais enfin elle l'aimait. Ce n'était donc pas seulement de la colère que lui faisait éprouver la menace de leur séparation ; c'était aussi de la douleur. Une douleur cruelle, à laquelle se mêlait, inavouée, l'humiliation de sentir sa beauté sur le retour, et dédaignée par l'homme qui l'avait possédée dans toute sa fleur.

Ces sentiments complexes donnaient à la malheureuse femme des accès confus de révolte, de soumission, d'amour et de haine. La chance, plus que la sagesse, fit qu'elle se renferma en elle-même, et que le docteur Berthier, dont la vigilance était endormie depuis si longtemps, ne conçut aucun soupçon.

Quant à ses entrevues avec le marquis, devenues si rares et si courtes, Hélène se contenta à peu près, baissa ses reproches aux limites de la plainte, par le vague instinct que la violence, loin de lui ramener son amant, ne ferait que précipiter cette rupture définitive qui l'épouvantait.

Cependant la mesure était pleine, prête à déborder. Il suffisait, pour cela, d'une dernière goutte de fiel. Et les choses en étaient là, lorsque Jean de Kergal, dans l'après-midi du jour où s'étaient rencontrés M. Pince et M. Miton, arriva au château.

Benjamine, toujours bien éveillée selon son ordinaire, fut la première à s'apercevoir de l'entrée de la berline dans la cour. Elle descendit rapidement l'escalier, et se trouva sur les marches du perron au moment où le vieil amiral mettait pied à terre.

Dans sa petite imagination, Benjamine se représentait Jean de Kergal comme un vieillard cassé et décrépît qui ne manquerait pas de tousser, de l'appeler : chère petite, et de s'appuyer sur son bras pour faire son entrée au château.

Elle se trouva en face d'un homme, vieux il est vrai, mais qui se tenait droit, dans une toilette irréprochable, et qui, au lieu de l'appeler « chère petite, » la salua cérémonieusement et lui dit :

— Madame, c'est vous, sans doute, qui êtes madame la marquise de Kergal ?

Benjamine, déconcertée, rougit, balbutia une affirmation, et, soudain, saisit les deux mains du vieillard en lui présentant son front.

Jean de Kergal, discrètement, déposa un baiser paternel sur le front de Benjamine et dit :

— Madame, je suis très-touché de l'accueil que vous voulez bien me faire.

En ce moment, le marquis survint. Très-empressé, il est vrai, mais en retard. N'ayant point assisté à la petite scène que nous venons de décrire, il crut devoir présenter Benjamine à l'amiral. Et Benjamine se mit à rire en disant :

— Oh ! c'est inutile. Nous nous connaissons déjà.

C'était, on s'en souvient, exactement la même réponse qu'elle avait faite lorsque le marquis avait voulu lui présenter Paul Denise. Antoine de Kergal fronça les sourcils, ce que ne manqua pas de remarquer l'amiral.

— Eh ! mon cher, fit le vieillard, vous êtes tardivement venu. C'est tant pis pour vous. Je me suis présenté tout seul, et madame, par sa bonne grâce, a rendu les choses tout à fait faciles. Je présume que vous n'allez pas nous tenir là, dans le vestibule, à perpétuité. Vous allez, sans doute, nous faire entrer quelque part, afin de nous reposer un petit brin.

— Venez ! dit gaiement Benjamine.

Et, comme elle offrait le bras au bonhomme, celui-ci, avec la vieille galanterie française, le lui passa sous le sien, de telle sorte que Benjamine, au lieu de servir de bâton de vieillesse, put s'appuyer sur le bras de Jean de Kergal, absolument comme sur celui d'un jeune homme.

On avait attendu l'amiral pour dîner. Dans le court intervalle qui sépara son arrivée du moment où l'on se mit à table, la présentation de Paul Denise eut lieu. L'amiral fut froidement poli, ne se hâta pas de faire des questions.

Ce vieillard était très-fin. Il savait que la meilleure méthode pour mettre les gens en garde est de les interroger ; et qu'il vaut beaucoup mieux les laisser se découvrir en ne leur adressant aucune question.

Du reste, Benjamine admira les hautaines allures du vieux marin. C'était la première fois que la jeune femme se trouvait en présence d'un homme du monde qui aurait dû être le sien. D'instinct, sans effort, elle se trouva au niveau de son hôte, qui, de son côté, remarqua avec un plaisir infini les soins dont il était l'objet, et la façon discrète dont ils lui étaient prodigués.

Au dessert, survint le docteur Berthier. Le digne homme avait hâte de faire connaissance avec l'amiral. Et, avouons-

le, s'attendait à ce que celui-ci lui adresserait quelques observations au sujet de l'absence de sa femme.

Jusqu'alors l'absence d'Hélène au château, absence que rendait nécessaire une pudeur réciproque, avait été colorée aux yeux du mari par tous les prétextes imaginables, et principalement mise sur le compte d'une antipathie qui aurait existé entre Hélène et Benjamine.

Mais, aux yeux du docteur, la présence de l'amiral était une occasion officielle, qui devait faire taire ces antipathies personnelles. Il fut déçu. Loin de parler lui-même de madame Berthier, l'amiral eut soin de paraître ne pas entendre son nom, lorsqu'à deux ou trois reprises il fut prononcé.

Cette circonstance rendit le docteur pensif. Elle fut, malgré son insignifiance, un point de plus donné aux chances de catastrophe. C'est ainsi que la destinée arrange les choses, après que, longtemps clémente, il lui paraît que le moment est venu pour le malheur.

D'une part M. Pince, de l'autre la colère d'Hélène Berthier, ensuite la jalousie du marquis contre Paul Denise, enfin les mille petits éléments de soupçon qui devaient désormais se dresser autour du docteur, tout concourait au dénouement fatal.

Cependant la vie du château s'établissait dans ses habitudes quotidiennes. Les jours pareils succédaient aux jours pareils. Rien ne changeait à l'extérieur. C'était, tous les matins, une lutte entre Benjamine et l'amiral à qui ferait la première visite à l'autre.

Le vieillard avait presque toujours l'avantage, et lorsque, le premier, il se faisait annoncer chez sa nièce, il la raillait doucement sur l'habitude qu'elle avait de se lever tard.

Mais, toujours circonspect, étonnamment poli, il laissa passer une bonne semaine avant de prendre l'habitude régulière de l'embrasser chaque matin, et, seulement alors, cessa de l'appeler : madame pour la nommer : ma fille !

Lorsque l'amiral, pour la première fois, l'appela : ma fille, les larmes lui montèrent aux yeux. Si visibles et si soudaines, qu'elle ne put les dérober à Jean de Kergal, et que le vieillard la regarda longuement, surpris et souriant comme s'il avait été en présence d'une puérile fantaisie féminine.

Elle se jeta à son cou, et l'embrassa pleinement sur les deux joues, ravageant un peu les grands favoris blancs, qui n'étaient point habitués à une telle aubaine. Et lui, gagné par une émotion dont il ne se rendait pas compte, se laissa faire en riant, et finit par demander :

— Mais, qu'est-ce que nous avons donc, tous les deux ?

Volontiers Benjamine l'aurait supplié de lui permettre de l'appeler : mon père. Elle n'osa pas. Et d'ailleurs, à quoi bon ?

Pendant cela, Antoine de Kergal menait une vie tranquille. Nous dirions presque heureuse. Il ne voyait Hélène que de loin en loin. La présence de l'amiral au château avait presque endormi sa jalousie ; et, dans les rapports quotidiens, devenus forcés, Benjamine se conduisait de telle sorte qu'il était consterné de voir combien cette enfant, tenue jusqu'alors à l'écart de toute relation mondaine, se montrait clairvoyante, et remplissait, sans effort et sans surprise, ses devoirs de maîtresse de maison.

Il l'aimait de plus en plus.

Mais, dans le courant où il se sentait porté, il se reprenait à tout espérer du temps ; puis, il faut le dire, les rapports de Benjamine et de Paul Denise étaient assez circonspects, assez froids, pour qu'il pût espérer que ses anciennes craintes n'étaient pas fondées, qu'il avait été victime d'une fausse alerte.

L'innocence de Benjamine n'était pas douteuse. Elle s'était sans doute trompée sur l'affection qu'elle portait à Paul Denise. Celui-ci, de son côté, ne laissait aucune prise au soupçon par sa conduite.

Et, s'il était vrai que jamais Benjamine l'eût aimé, le marquis se tenait pour certain que Paul Denise, à aucun moment, n'avait aimé Benjamine.

Il se disait cela. Il se le persuadait, et vivait comme s'il en avait été sûr.

Hélas ! quelle était son erreur ! Depuis que Paul s'était relevé de sa seconde maladie, le pauvre garçon n'avait pas un jour vécu sans penser à Benjamine avec passion. Il se souvenait de leur première eutrevue, sous les pommiers, au bord de la petite rivière.

Il avait encore, présente au cœur plus qu'aux oreilles, l'exclamation par laquelle Benjamine s'était efforcée de le consoler lorsqu'il apprit la mort de sa mère.

Mais il se disait qu'il avait rêvé.

Il ne pensait pas encore que Benjamine l'aimât. Cela lui semblait impossible.

Quand il faisait un retour sur lui-même, quand il se regardait, lui, marin inconnu, jeté dans ce château par le hasard ; quand il se sentait humble, petit, isolé dans ce monde, et n'ayant en somme, à son avis, aucun des titres qui peuvent légitimer l'amour d'une femme, il se répétait que jamais Benjamine n'avait pu penser à lui.

Mais il l'aimait pourtant. Il adorait cette jeunesse et cette beauté ; il devinait cette âme si tendre qui s'épanchait avec une grâce inouïe jusque dans les circonstances les plus insignifiantes. Il s'enivrait de cette bonté prodiguée à pleines mains sur tous les êtres et sur toutes les choses qui approchaient Benjamine.

Pour rien au monde il ne lui aurait fait l'aveu de cet amour profond. Il n'aurait point osé même lui toucher la main. Et, quand elle le regardait, il éprouvait une sensation étrange qui le faisait hésiter, ne sachant s'il devait s'enfuir ou se jeter à ses pieds.

Benjamine, de son côté, aimait Paul. Mais, peu clavoyante, elle n'attendait rien de l'amour, que l'amour

lui-même. Les satisfactions, les jouissances que d'autres rêvent, lui étaient inconnues. Elle aimait. Cela lui suffisait.

Tout au plus, en de certaines heures, elle éprouvait comme un vague sentiment inassouvi, dont elle cherchait la cause, et qui lui causait une sourde terreur. Puis elle se rassurait. Il y avait des jours où, pleine d'audace, elle allait jusqu'à provoquer l'adversaire.

Sans que Paul ni Benjamine s'en rendissent compte, ils prirent la coutume de se voir tous les matins, ainsi que l'avait remarqué M. Pince. Elle se tenait à sa fenêtre ; lui passait dans le jardin ; ils se saluaient. Bientôt, cette entrevue si simple acquit à leurs yeux une importance énorme. Cela devint comme une vie d'amoureux, avec ses bonheurs, avec ses orages, ses brouilles et ses raccommodements. Le tout, sans se dire un seul mot. Cinq minutes de retard dans l'arrivée de Paul mettaient Benjamine en colère. Un salut plus froid qu'à l'ordinaire mettait Paul dans le désespoir pour toute une journée. Leurs regards inconscients échangeaient des reproches, des prières et des pardons.

Cette terrible innocence, aussi complète d'un côté que de l'autre, jouait dans le feu de la passion avec une sérénité extraordinaire. Benjamine, qui n'avait jamais rêvé que la main d'un homme pût effleurer son corsage, avait parfois des coquetteries osées qui jetaient Paul Denise hors de lui. De son côté, le pauvre garçon, qui frémissait lorsque Benjamine, par un geste diabolique, s'amusait à découvrir son bras nu en le servant à table, ne pensa jamais à élever ses rêves plus loin que ce bras nu. Et encore n'osait-il point y penser. Souvent Benjamine s'indignait en le voyant si calme. Alors elle l'attaquait en paroles. Elle était impitoyable ; et, comme si elle eût compris de quoi il s'agissait, lui parlait ironiquement des grandes passions qu'il avait dû faire éprouver, sans aucun doute, à toutes les sauvagesses de l'Océanie et de l'Amérique.

Un jour, voyant qu'il restait sans répondre à ses coups, elle eut la cruauté de lui rappeler leur première entrevue. Elle déclara qu'elle aimait beaucoup les pommiers en pleine floraison, et lui demanda si ce n'était pas aussi son avis. Puis, comme le marquis manifestait une certaine mauvaise humeur pendant cet interrogatoire, elle s'adressa à l'amiral, et lui demanda, en riant, s'il ne voulait pas encore un peu de fricot.

— Mais, ma fille, répondit l'amiral, qu'est-ce qui vous a enseigné un aussi joli mot ?

Paul Denise était rouge jusqu'aux oreilles.

— C'est monsieur, répondit Benjamine tout tranquillement. La première fois qu'il nous a fait l'honneur de déjeuner ici, il a eu la bonté de nous déclarer que notre cuisine valait mieux que le fricot de son bord.

— J'avoue, dit Paul Denise, en s'efforçant de paraître assuré, que ce) mot m'est échappé.

— Eh bien, dit l'amiral, il n'y a pas de mal à cela. Encore, dans bien des circonstances, serait-on fort heureux d'en avoir à son gré, du fricot.

Benjamine eut un rire nerveux.

— Je ne dis pas, reprit-elle, qu'il y ait du mal.

— Fricotait-on bien à votre bord ? demanda Jean de Kergal.

— Passablement, répondit Denise.

— Et, sans doute, vous seriez content d'y retourner ?

— Oh certes ! s'écria le jeune homme.

— Voilà, dit froidement le marquis, une exclamation sincère, et qui n'est pas flatteuse pour nous.

— Je vous demande pardon, reprit le jeune homme. Je comprends tout ce que je dois à votre hospitalité, monsieur le marquis. Je sens mieux que je ne le peux dire, combien est grande la bonté de madame la marquise. Mais, je vous avoue que l'inaction me pèse, et que je voudrais mieux employer la vie que je vous dois.

— Malheureusement, dit l'amiral, il est impossible que vous partiez d'ici. Il faut que l'affaire de votre désertion soit réglée. Jusque-là, vous êtes prisonnier sur parole.

— J'en conviens, dit Paul Denise avec effort, et pourtant, je vous l'avoue, si j'apprenais qu'un navire américain fût en partance, si surtout, ce navire s'appelait Diana, comme celui avec lequel j'ai fait naufrage, eh bien, il me serait difficile de ne pas embarquer, cela serait plus fort que moi.

— Vous manqueriez à votre parole ? demanda le marquis.

— Mais non ! mais non ! dit l'amiral, il nous fait une plaisanterie.

— Assurément, reprit Paul Denise, je suis incapable de manquer à ma parole, pourvu que je sois de sang-froid. Mais que voulez-vous ? J'y pense souvent avec folie. Par malheur l'occasion de résister ne me sera point offerte ; la Diana est perdue et je ne la reverrai jamais. Elle est là-bas, sous Aldernay, couchée au fond de la mer. Le pauvre capitaine Stephen Harvey est sans doute encore cramponné à son banc de quart. Enfin que voulez-vous ? la mort doit entrer en ligne de compte dans la vie des marins. C'est comme ça.

— Et puis, dit Benjamine avec une effrayante animation, monsieur a perdu sa mère. J'étais là quand il reçut cette affreuse nouvelle.

Paul Denise se cabra sous ce souvenir.

— C'est vrai ! répondit-il avec une animation non moins grande, j'ai perdu tout ce que j'aimais au monde et tous ceux qui m'aimaient.

Alors, Benjamine incapable de se maîtriser, commença à rire nerveusement, puis fondit en larmes. C'était presque l'équivalent de la phrase imprudente qu'elle avait proférée au moment où, comme elle le disait, elle s'était trouvée là, quand Paul avait appris la mort de sa mère. L'amiral la regarda avec surprise. Le marquis sentit son cœur se serrer. La jalousie le reprenait ; et Paul, que les larmes gagnaient à son tour, se cachait la figure dans ses mains.

A la fin, ne pouvant dominer ni son rire, ni ses larmes, Benjamine se leva de table et sortit sans saluer personne.

— Cela, mon cher monsieur, dit Jean de Kergal, est un pur enfantillage, et j'aurais attendu plus de force de la part d'un homme trempé comme vous.

— Il faut m'excuser, répondit Paul. On a, comme cela, des accès dont on n'est pas le maître.

Le marquis se leva :

— Pardonnez moi, messieurs, je vais prendre des nouvelles de ma femme.

Il dit : ma femme, en accentuant distinctement le mot, et en appuyant sur Denise un regard pesant.

— Allez ! dit l'amiral.

Le marquis sortit, mais il ne trouva pas Benjamine chez elle. Il la chercha, s'informa et apprit qu'elle était au jardin. S'y étant rendu, il la trouva en train de se promener, le plus tranquillement du monde, et composant un gros bouquet d'œILLETS rouges, qu'elle avait coutume d'envoyer chaque jour dans la chambre de l'amiral.

— Eh bien, madame, demanda-t-il, êtes-vous remise ?

— C'est tout à fait passé, répondit Benjamine. Comme c'est singulier, ne trouvez-vous pas ?

— En effet, répondit le marquis, c'est fort singulier ; fort singulier en vérité.

— C'est qu'aussi, dit la jeune femme, la situation de ce pauvre jeune homme est bien touchante. Et ne faut-il pas qu'il souffre beaucoup pour en arriver à dire qu'il manquerait à sa parole s'il retrouvait son bâtiment ?

— Il a dit cela, répondit Antoine de Kergal, par manière de parler, je le suppose.

— C'est bien Diana que s'appelait son navire ?

— Oui. Mais, je vous prie, qu'est-ce que cela vous fait que ce navire se soit appelé Diana ou autrement ?

— Cela ne me fait rien, dit Benjamine en haussant les épaules. Seulement on s'intéresse toujours un peu à ces choses-là.

Il fut impossible au marquis d'obtenir une autre explication. Du reste il n'eut pas le temps d'insister longuement, car bientôt, il entendit le sable de l'allée craquer sous les pas de Jean de Kergal et de Paul Denise. Le reste de la journée se passa avec circonspection, presque avec défiance.

Et le soir, rentré dans sa chambre, Paul Denise compta sévèrement vis-à-vis de lui-même.

Cela était clair, indiscutable, il aimait follement Benjamine. Il aimait follement la femme de l'homme à qui il devait la vie, à qui il devait plus que la vie : mille soins touchants, mille prévenances, une affection paternelle qui s'était épuisée en sa faveur, à la recherche de toutes les délicatesses.

Non-seulement c'était au marquis de Kergal que Paul Denise devait d'être encore en vie, mais si sa pauvre more, en mourant, avait été à l'abri de la misère la plus affreuse, c'était encore au marquis qu'il le devait. S'il était libre à cette heure, au lieu d'être sous les verrous, comme déserteur, il le devait encore au marquis. Il lui devait tout, le lit sur lequel il reposait, le pain qu'il mangeait, les habits qu'il portait et l'argent qui sonnait dans sa poche.

Puis, c'était à cet homme, si bon, si généreux, qu'il aimait et qui l'aimait, de qui il avait tout reçu et tout accepté, c'était à cet homme qu'il méditait d'infliger le dernier outrage ! Il allait répondre à tant de générosité, par la plus noire ingratitude que l'on puisse rêver. Il aimait la marquise de Kergal, cela n'était pas sa faute.

L'amour ne se commande pas. Mais enfin, s'il n'était pas libre d'aimer ou de ne pas aimer, il pouvait avoir du moins l'énergie de ne pas le laisser voir. Or, il se rappelait ses moindres actions, les rendez-vous tacites de la matinée, sous la fenêtre du jardin.

Certaines paroles vives échangées à table. Quelques gestes imprudents. Il se sentit criminel. Car, il n'en pouvait pas douter, chacun de ces coups avait porté droit.

Benjamine, si elle ne l'aimait déjà, était bien près de l'aimer.

Voilà ce que se disait Paul Denise. Qu'aurait-il pensé s'il avait connu la vérité ? S'il avait su que la jeune femme, plus innocemment que lui, il est vrai, éprouvait une passion aussi violente que la sienne.

Il fallait se dompter, pourtant. Malgré le péril, la fuite n'était pas possible. Tous les jours, à chaque heure, à chaque minute, il faudrait affronter cette situation à laquelle il lui était impossible de mettre un terme.

La nuit fut cruelle.

L'insomnie du jeune homme se prolongea jusqu'au jour et le sommeil qui le surprit alors était pesant et plein de visions douloureuses.

Le lendemain matin, il se fit excuser de paraître à déjeuner, prétextant une indisposition. Comme à plusieurs reprises il employa cette excuse, et qu'en réalité il paraissait souffrant et affaibli, cela nécessita le retour au château du docteur Berthier qui boudait un peu.

L'abbé Miget, de même, vint fréquemment. Et ces visites rendirent au marquis la vie plus tolérable, en imposant à Benjamine des obligations de prévenance envers ses hôtes.

La bourrasque annoncée depuis quelques jours commençait à se faire sentir. On voyait, au large, de nombreux bâtiments fuir devant le vent, effarouchés comme des oiseaux qui cherchent à gagner un refuge. Une bonne nuit, la chose éclata, violente, terrible, débutant par un coup de tonnerre qui remplit le château de Pénitot de lueurs fulgurantes, et le fit trembler depuis les fondations jusqu'à la pointe des girouettes.

Ce carillon formidable se prolongea durant toute la nuit ; le matin ramena un moment d'accalmie. Le vieil amiral, qui avait la spécialité d'être de belle humeur tous les jours de gros temps, se trouva debout dès l'aube, et s'étant habillé tout seul, sortit furtivement, encapuchonné d'un gros caban, et gagna la plage de Vauville.

La marée était basse, mais la mer était absolument démontée. Le vent pesant rasait la crête des flots, et, les empêchant de rouler largement, et formait une sorte de tourbillon gros d'écume et grondant de fureur, qui se prolongeait d'un bout à l'autre de la plage et s'étendait jusqu'au large, aussi loin que la vue pouvait aller parmi les brumes opaques que le vent balayait incessamment.

Les oiseaux de mer poussaient de grands cris en passant par volées, la pluie fouaillait, fouettait, mêlée de grêle, avalanche épouvantable qui semblait ne devoir jamais finir. Et le vieil amiral allait, joyeux comme un vieux coursier de guerre qui entend sonner le clairon.

Du reste, par une chance assez rare, la nuit n'avait causé aucun naufrage.

Jean de Kergal, comme il revenait vers le château, fit la rencontre de deux marins, deux de ces sauveteurs, nommés les Hue, avec lesquels nous avons fait connaissance dès le début de ce récit. Les Hue qui connaissaient bien l'amiral, car tous les hommes de mer se connaissent, sachant sa présence au château, étaient allés à plusieurs reprises lui porter les meilleurs poissons de leur pêche. Ce matin-là, ils le saluèrent et lui demandèrent s'il était friand de homards. Ils en avaient deux avec cinq ou six araignées de mer, qu'ils avaient pêchés pendant la nuit, au risque de se rompre les os. L'amiral leur demanda quelques détails sur les événements qui avaient pu se produire sur la côte, et, bien tranquilisé par eux, leur dit de porter leur pêche au château.

Précisément, ce matin-là, le docteur et l'abbé Miget devaient venir au déjeuner. L'amiral, après être rentré, fit soigneusement sa toilette, à son ordinaire, car il ne se départait jamais de la convenance la plus rigoureuse, et descendit au salon, où il trouva Benjamine déjà installée, entourée de pelotes de laine, d'une grande corbeille et d'un métier à tapisserie. La jeune marquise, toutefois, laissait chômer la laine et l'aiguille. Au moment où l'amiral entra

dans le salon, Benjamine lisait un journal, ou plutôt le regardait, car ses yeux fixes, au lieu de suivre les lignes, ne quittaient point un endroit déterminé. Lorsqu'elle entendit l'amiral s'approcher d'elle, Benjamine plia avec vivacité le journal qu'elle tenait, et le mit dans sa poche ; puis elle courut au-devant du vieillard.

Jean de Kergal lui donna, sur le front, son baiser accoutumé, et dit :

— Il me semble, ma fille, que la lecture des journaux vous occupe beaucoup depuis quelque temps.

Benjamine rougit.

— C'est un pur hasard, dit-elle, s'il m'arrive d'en lire un de temps à autre, et je vous jure, mon cher oncle, que cette lecture ne m'absorbe en aucune façon.

— Si, vraiment, dit le bonhomme, et j'en ai pour preuve que, depuis quatre ou cinq jours, mon bouquet d'œILLETS rouges est fort petit, à peine gros comme le poing. Jadis on me les envoyait par bottes. Maintenant, c'est une autre affaire. Et, ce qui est plus grave, c'est qu'avant-hier, je n'ai pas eu de bouquet du tout.

— Est-ce bien possible ! s'écria Benjamine en riant.

— Cela est, donc cela est possible.

Et, touchant le front de Benjamine du bout du doigt, le vieux guerrier ajouta avec un petit rire :

— Il y a quelque chose dans cette tête-là. Je ne sais pas quel petit roman, mais certainement, il y a quelque chose qui ressemble à un roman. Voyons, ma chère fille, nous voici tous les deux bien seuls, faites-moi vos aveux, votre grande confession ; je n'en dirai rien à personne.

— Mon Dieu, répondit Benjamine en prenant place près de l'amiral sur le canapé, vous avez peut-être raison, quoique je n'en sois pas bien sûre. Mais j'avoue que la retraite perpétuelle dans laquelle je vis n'est pas sans me peser un peu.

— Voilà, dit Jean de Kergal, que l'imagination galope, court les champs, et cherche à happer un oiseau bleu.

— Du tout ! répondit Benjamine avec vivacité. Quel oiseau bleu voulez-vous que je cherche ? J'ai besoin de mouvement, voilà tout. Si j'étais homme, je voudrais être marin, naviguer à toute aventure, dans l'imprévu, chercher l'inconnu.

Le vieillard regarda longuement Benjamine, fouillant ses yeux de son regard clair, et finit par dire en haussant les épaules :

— Petite, vous n'êtes pas la première femme à qui j'entends dire : Si j'étais homme ! — et qui bâtit là-dessus des projets sur ce qu'elle ferait. Eh bien ! ma fille, cela a toujours été pour moi l'indice d'un grand désœuvrement du cœur qui voudrait s'occuper. Vous avez besoin, non pas de naviguer et de courir le monde, mais, ce qui est plus facile, vous avez besoin d'être mieux aimée par votre mari. Au reste, je ne suis pas resté jusqu'à présent sans faire mes petites observations. Beaucoup de choses se passent ici qui me déplaisent. J'en parlerai à mon neveu.

— Du tout ! cria Benjamine avec une sorte d'effroi. Je vous ai fait ma confidence, mais c'est à la condition que vous la gardiez pour vous.

— Naturellement ! fit le bonhomme, sans quoi ce ne serait plus une confidence. Mais enfin, j'ai mon idée, il faut un peu plus de mouvement, un peu plus d'activité ; je vous répète, ma fille, que j'arrangerai cela.

Et, réunissant les deux mains de sa nièce, Jean de Kergal les baisa galamment.

— Eh ! s'écria-t-il en voyant soudain entrer Paul Denise, voilà que je suis pris en flagrant délit.

— Je serai discret ! fit le jeune homme sur le même ton gaiement effarouché qu'avait pris l'amiral.

— Comment vous va, déserteur ? demanda le bonhomme.

— Mais, répondit Paul, aussi bien qu'il est possible par un temps pareil.

Il salua cérémonieusement Benjamine qui baissa les yeux, et revenant à l'amiral, il ajouta :

— J'ai beaucoup réfléchi cette nuit, monsieur, à ma situation. Elle ne peut se prolonger indéfiniment, et j'ai hâte d'y mettre un terme.

— Voilà l'autre, dit Jean de Kergal en riant, qui veut aussi courir les champs. Ma parole d'honneur, c'est une maladie. Est-ce que vous allez nous dire que vous allez manquer à votre parole et nous fausser compagnie ?

— Non, répondit Paul Denise. D'ailleurs, la Diana n'existe plus. Mais enfin, mon cas est fort simple : je ne peux pas éviter de passer devant le conseil ; toute votre bienveillance pour moi, monsieur, ne peut obtenir qu'un adoucissement à la peine que j'aurais à subir.

— A moins que vous ne soyez acquitté, dit vivement Benjamine.

— Cela, continua Paul, est fort difficile. En tout cas, le mieux est de me constituer prisonnier, et c'est ce que je compte faire dès aujourd'hui.

Benjamine poussa un petit cri d'effroi. L'amiral se leva gravement, saisit Paul par les épaules, et, l'ayant fait pirouetter sur lui-même, le poussa vers la porte du salon, en disant d'un ton bourru :

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ! Aux gendarmes, tout de suite ! Les menottes !

Paul Denise résistait en riant. L'amiral le lâcha et dit en se retournant vers Benjamine :

— Voilà ce que c'est que l'esprit de contradiction. Nous voulons qu'il reste ? Il veut s'en aller. Nous voulons qu'il s'en aille ? Il veut rester. Bien oblige ! C'est encore une affaire à régler, dont il va falloir que je m'occupe. Il est clair que je vais passer à l'état de Providence. Et qu'on vienne dire, à présent, que les vieux marins ne sont bons qu'à mettre aux Invalides.

La conversation prit, dès lors, une tournure presque gaie. L'amiral était bonnement et spirituellement moqueur. Dès que Paul Denise se trouvait avec son ancien, l'esprit lui venait et sa langue se déliait. Benjamine était

naturellement rieuse, et subissait l'influence de la bonne humeur d'autrui, qui lui permettait de s'étourdir.

Mais la conversation gaie cessa tout à coup à l'entrée du marquis.

Antoine de Kergal avait une physionomie sérieuse ; presque sévère. Visiblement une pensée fort désobligeante l'obsédait. Pour nous, qui pouvons pénétrer tous secrets, il est permis de révéler que ce matin-là Hélène Berthier, sachant que le docteur devait déjeuner au château, avait écrit à son amant une lettre dans laquelle elle lui ordonnait de fausser compagnie à ses hôtes sous quelque prétexte que ce fût et de venir la trouver à Merville.

Un petit paysan retors, mauvais petit pauvre qui, sous prétexte de demander l'aumône, servait habituellement à cette correspondance, venait d'apporter la lettre au moment même ; et le marquis, retenu au château par ses préoccupations et ses jalousies, lassé d'Hélène qu'il n'aimait plus, irrité enfin par le ton impérieux de la lettre, avait immédiatement répondu par un refus.

C'était jouer gros jeu avec une femme du caractère de madame Berthier. Le marquis le sentit, et, à peine sa lettre était-elle partie, qu'il aurait fort souhaité la reprendre ; mais il était trop tard.

Le paysan, qu'il avait essayé de rejoindre, lui avait échappé, ayant pris sans doute quelque chemin détourné. Et le marquis rentrait dans une mortelle inquiétude.

Ce fut en vain que l'amiral s'efforça de renouer la chaîne de la conversation gaie. La gaieté était partie, et ces quatre personnes, ayant chacune une préoccupation particulière, faisaient de vains efforts pour y échapper.

L'arrivée du docteur, bientôt suivi de l'abbé, mit fin à cette gêne, non pas pour le marquis de Kergal, à qui le docteur Berthier, par sa présence seule, apportait une préoccupation nouvelle, mais les autres convives, pendant le déjeuner, purent retrouver quelque liberté d'esprit.

On parla de la bourrasque qui avait sévi durant toute la nuit. Elle était plus clémente en ce moment, la pluie et la grêle avaient cessé, mais le docteur annonça que le brouillard était revenu plus intense que jamais, et que la mer se faisait de plus en plus terrible.

— Bah ! fit l'amiral, cela passera. J'en ai vu bien d'autres ; et vous, mon camarade ? demanda-t-il à Paul Denise.

— Mais, répondit celui-ci, il est vrai que j'ai navigué par des temps bien désagréables. Cependant, je dois avouer que le raz de Blanchard est un vilain endroit, et jamais ailleurs je n'avais vu la mort d'aussi près.

— Tiens ! c'est vrai, au fait, dit le vieux marin, vous connaissez par expérience les orages de la Hague. Il faudra, pour une bonne fois, que nous allions visiter le lieu de votre naufrage et que vous m'expliquiez comment cela s'est passé.

— A vos ordres, amiral.

En ce moment, avec une évidente mauvaise humeur, Benjamine se leva de table, et chacun l'imita.

Une fois au salon, l'amiral proposa une partie de cartes ; il fallait bien tuer le temps. L'abbé Miget proposa de faire un whist, proposition que l'amiral repoussa ; il n'aimait pas ce jeu qui condamne les gens au silence. Alors le docteur proposa le piquet.

— Accepté ! dit l'amiral. On peut parler, au moins. Qui va tenir tête au docteur ?

— Mais, vous, amiral, répondit le docteur Berthier.

— D'accord.

La table de jeu fut déployée, et chacun s'arrangea selon son gré, tandis que l'amiral et le docteur commençaient leur partie. Benjamine, dans un coin du salon, reprit sa tapisserie.

Paul Denise, méditatif, marchait doucement, s'arrêtant çà et là pour prendre part à la conversation. Et l'abbé Miget,

dûment assis dans un fauteuil, méditait profondément sur l'excellence des homards au gros sel.

Quant au marquis, toujours soucieux, il saisit plusieurs journaux sur la table du salon, et alla s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Quel temps ! fit-il, en dépliant un journal.

— Quarante-sept ! dit l'amiral. Eh bien, docteur, est-ce que vous dormez, que vous ne soufflez mot ? Je vous annonce cinquante-sept, à cœur.

— Un moment, s'il vous plaît, dit le docteur avec calme. Cinquante-sept à pique.

— Diable ! fit l'amiral. Quel diable de vent... J'ai l'honneur de vous offrir une jolie quinte majeure.

— Payé, répondit le docteur.

— Diable d'homme ! Définitivement, ce vent est enragé. A courir vent arrière, à l'aventure, on se casserait le nez en peu de temps.

— Voilà, fit le docteur, où on reconnaît les bienfaits de la science moderne. Grâce aux bateaux à vapeur...

— Oui ! fit l'amiral, le bateau à vapeur, parlons-en. C'est quelque chose de joli. Parlez-moi d'un bon trois-mâts gréé carré, voilà qui vaut mieux que tout. N'est-il pas vrai, monsieur l'Américain ?

Paul Denise se retourna et vint près de la table.

— Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis, amiral, dit-il. Gréé carré, pour courir grande largue, ou au plus près, d'accord. Mais, pour vent arrière, je crois que la barque, ou le trois-mâts goëlette est infiniment préférable.

— Bah ! reprit l'amiral. Voilà encore des idées. Alors, nous n'avons qu'à revenir à la caravelle de Christophe Colomb. Je vous jure, mon cher garçon, que de mon temps, nous allions très-bien avec nos grands vaisseaux de ligne carrés. S'il vous plaît, docteur, tâchez de me fournir en trèfle, puisqu'il vous en reste encore dans la main.

— Pardon, c'était une distraction.

— Sans doute, encore, un progrès de la science moderne. Heureusement que j'ai de la mémoire.

Paul Denise avait repris sa promenade.

— Dites donc, marquis, dit l'amiral en battant les cartes, vous êtes définitivement bien sombre, ce matin. Vous êtes presque aussi muet que l'abbé, qui dort, là dans son coin.

— Je vous demande pardon, fit doucement l'abbé en rouvrant les yeux. Je ne dormais pas, je sommeillais seulement, en écoutant votre conversation, qui est du plus grand intérêt.

— Fort bien, l'abbé ! dit le docteur. Vous échapperez encore à l'enfer pour cette fois. Vous venez de faire un petit mensonge véniel.

— Hélas ! fit l'abbé, je suis pécheur, comme tout homme.

— Je vous remercie, repartit le docteur. Dites-moi tout de suite que je suis un criminel. Il est impossible d'être plus obligeant pour son prochain.

— Pardon, protesta l'abbé, je n'ai pas voulu dire quelque chose qui pût vous blesser.

— Pécheur vous-même, insista le docteur Berthier en riant. Je ne vois ici qu'une personne sage, c'est madame la marquise, occupée là-bas, dans son coin, ainsi qu'une Romaine :

« Elle vécut chez elle et fila de la laine. »

— Mille grâces, docteur, répondit Benjamine en riant. Encore un peu plus et vous me faisiez un madrigal.

— Encore un coup, marquis, reprit l'amiral, vous êtes taciturne, avec vos journaux. Et, à ce propos comme à propos de madrigal, je ferai remarquer à madame ma nièce qu'elle usurpe un peu bien les compliments qu'on lui fait.

— Moi ? demanda Benjamine.

— Absolument, vous ! Coupez, docteur. Absolument vous ; madame lit aussi les journaux. Il ne faut pas croire qu'elle ne fasse que filer la laine. Elle lit les journaux ; tout comme le marquis, que voilà.

— Je n'ai que trente-neuf, dit le docteur.

— Où les avez-vous trouvés, s'il vous plaît ?

— Dans un tas de trèfles.

— Cela, mon cher docteur, peut prêter à la plaisanterie gaillarde. Y a-t-il au moins une dame, dans votre tas de trèfles ?

— Non ! répondit le docteur.

— Alors, qu'est-ce que vous y allez faire ? — Décidément, marquis, vous êtes muet. Trouvez-vous ce que vous cherchez dans vos journaux ?

— Je vous demande pardon, dit le marquis, mais il y a une chose singulière. Depuis voilà huit ou quinze jours, je ne reçois plus régulièrement le Courrier du Havre. Il m'a déjà manqué trois fois, et, aujourd'hui, je ne le trouve pas ; j'ai adressé des reproches au piéton l'autre jour ; il m'a répondu qu'il était certain de m'apporter tous mes journaux régulièrement. Eh bien, voilà comme il en est certain ; je lui laverai la tête demain.

— C'est peut-être ici que le journal est égaré, fit remarquer le docteur Berthier.

— En tous cas, repris le marquis, il serait singulier que ce soit toujours le Courrier du Havre.

Benjamine, qui redoublait d'activité sur sa tapisserie, poussa un petit cri de douleur.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'amiral.

— Rien. Je me suis piqué le doigt, répondit la jeune femme.

— Mais où diable est ce Courrier du Havre ? fit le marquis avec impatience.

— Il cherche son Courrier du Havre, fit remarquer l'amiral, absolument comme M. Paul Denise cherche son

navire afin de décamper ; c'est une monomanie... — J'ai perdu ! Voulez-vous prendre ma place, l'abbé ?

L'abbé ne répondit pas. Il dormait, et dormait de façon à ne plus pouvoir le contester.

— L'abbé ! cria le docteur, vous êtes pris en flagrant délit ; vous êtes damné, vous sentez le roussi !

L'abbé Miget, sous, cette interpellation, ouvrit doucement les yeux, et, sans se rendre compte des promesses infernales que lui faisait le docteur Berthier, il répondit gravement :

— Deo gratias !

Tout le monde se mit à rire. Et cet accès de gaieté détourna pour un moment sur le seul abbé Miget l'attention du docteur, de l'amiral et du marquis lui-même. Ce qui fit qu'on n'eut point à remarquer un incident bien plus intéressant qui se produisit à l'autre bout du salon.

Benjamine, par un brusque mouvement, renversa sa corbeille de laines. Une ou deux pelotes vinrent rouler sur le tapis, aux pieds de Paul Denise, qui les ramassa et alla les replacer dans la corbeille.

Il resta stupéfait. Dans le fond de la corbeille, sur laquelle il se penchait, était un journal, le Courrier du Havre, plié de telle sorte que Paul Denise, du premier coup d'œil, parmi les annonces maritimes, lut celle-ci :

EN CHARGE POUR NEW-YORK
Le clipper américain de 2,300 tonneaux
DIANA
Cap. Stephen Ilarvey
PARTIRA DU HAVRE, LE 1^{er} JUILLET FIXE

Paul allait crier, déjà même il ouvrait la bouche. Par un mouvement rapide Benj mine lui appliqua la main sur les

lèvres.

— Taisez-vous !

Leurs regards se croisèrent : Paul était haletant. Il comprit, dans un éclair rapide, que, depuis quinze jours, Benjamine faisait disparaître le Courrier du Havre, afin de lui cacher l'existence de la Diana.

Eile, se voyant découverte, trembla que Paul Denise ne mît à exécution son projet de départ, si longtemps caressé. Et comme ils étaient là, tous les deux, face à face, elle lui appuya plus énergiquement encore sa main sur la bouche, et lui dit à voix basse :

— Ne partez pas !

Il frémit. Baisa longuement la main de Benjamine, qui la retira comme sous la sensation d'une brûlure.

Paul se redressa, affreusement pâle. La sueur lui perlait au front.

— Ah ! fit-il.

Mais ses yeux, rencontrant de nouveau ceux de Benjamine, y virent tant de supplications et de tendresse qu'il n'eut pas le courage de résister.

Il baissa la tête en murmurant :

— Je resterai !

Benjamine devina cette réponse au mouvement des lèvres, plus qu'elle ne l'entendit. Et soudain sa figure rayonna.

— Mon Dieu, fit-elle tout à coup, vous êtes sans pitié, docteur, de tourmenter sans cesse notre pauvre curé. Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

— Oh ! rien du tout, répondit le docteur. Loin de le tourmenter, madame la marquise, je lui rends un grand service, en le faisant souvenir que c'est aujourd'hui la fête du prince des apôtres, et de l'apôtre Paul.

— La mienne ! s'écria Paul Denise ; nous sommes au 29 juin.

Et, revenant malgré lui à l'annonce qu'il venait de lire du départ de la Diana, il ajouta :

— C'est après-demain le 1^{er} juillet.

On sourit de ce qu'on regarda comme une naïveté.

— C'est incontestable, fit le docteur. Le mois n'ayant que trente jours, puisque nous sommes au 29, c'est après-demain le premier du mois suivant.

— Voilà, dit l'amiral, un calcul qui n'a pas besoin de la science moderne pour être fait.

Puis, regardant Paul Denise, il le vit si pâle et si tremblant, qu'il s'écria :

— Mais regardez donc notre ami ! Il est d'une pâleur à faire croire qu'il va s'évanouir. Est-ce que vous vous mettez dans ces états-là toutes les fois que c'est votre fête ?

— Non, répondit Paul, en haletant. Ma fête, on ne me l'a jamais souhaitée. Et c'est la première fois qu'il me vient à l'esprit qu'elle tombe le 29 juin. Et je vous jure que c'est une date que je n'oublierai pas.

FIN ¹

1 L'épisode qui suit et termine Benjamine a pour titre Diana.

Benjamine, par Marc Bayeux

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6489820p>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr